BS2615
.8.B71

Bien cher Monsieur !

Heureux d'une occasion de me rappeler à votre affectueux souvenir, je viens, à la prière de Mad. la Cesse de Schlieffen ajouter quelques mots à la lettre que vous devez avoir reçue d'elle depuis un jour ou deux.

La comtesse ayant appris par une amie que vous aviez déjà conçu quelque projet pour votre avenir, craint de vous avoir fait des offres trop peu attrayantes et trop peu dignes de vos talents, pour vous déterminer à accepter la vocation qu'elle vous a adressée.

Elle voudrait donc que j'aie tâché que si durant le tems qu'elle passera avec son fils à la campagne ou aux bains ; elle désire que vous voulussiez bien vous charger des leçons les plus indispensables (entre autres études latines), il en serait

tout autrement en ville, où le secours des maîtres vous dispenserait de beaucoup de travail, et vous laisserait beaucoup de tems pour vos études personnelles.

Elle pense, de plus qu'en bout d'une année son fils serait à même de se rendre à l'université, où elle vous prierait de l'accompagner, et où vos soins alors se borneraient presque à l'influence morale, qu'elle attend de vous avec beaucoup de confiance.

Enfin elle regrette de vous avoir fait des offres pécuniaires si peu élevées, et me charge de vous dire qu'elle vous assurerait avec plaisir mille Thalers au moins.

Maintenant, je vous dirai, pour votre gouverne, que Mad. de Schlieffen, caractère au plus haut degré indécis et anxieux (elle a beaucoup souffert!), est une excellente femme à laquelle vos conseils et votre appréciation seraient très utiles. Le fils est un grand jeune homme, simple de cœur, très bon garçon.

Que je regrette pour Manchester, cher Monsieur que vous ayez à penser à l'étranger! Voies douloureuses de Dieu envers les peuples, comme envers les individus! - Une chose est certaine, il saura en tirer sa gloire - et le bonheur final de ceux qu'il afflige. -

Si vous acceptez, je m'en réjouirai sincèrement pour Mad. de Schlieffen, et pour nous, qui aurons la joie de vous voir à votre passage.

Veuillez, aussitôt que vous le pourrez, adresser votre réponse: à Mad. la Cte de Schlieffen, née de Jagow à Schlieffenberg - près de Gustrow - en Mecklenbourg - Schwerin. - par Berlin.

Adieu, très cher Monsieur et ami! - que Dieu dirige votre décision!

Votre tout dévoué et affectionné frère

Transfort le 3 Juin 1846. L. Bonnet

Alex. Guyot

4/39

LA

FAMILLE DE BÉTHANIE.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

LA

Famille de Béthanie.

MÉDITATIONS

SUR

LA MALADIE, LA MORT ET LA RÉSURRECTION DE LAZARE, RAPPORTÉES AU CHAPITRE ONZIÈME DE L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN,

AVEC UN ESSAI EXÉGÉTIQUE SUR CE MÊME CHAPITRE.

Par L. Bonnet,

MINISTRE DE JÉSUS-CHRIST, ET L'UN DES PASTEURS DE L'ÉGLISE FRANÇAISE PROTESTANTE DE LONDRES.

Celui qui n'aime pas n'a point connu
Dieu, car Dieu est amour.
SAINT JEAN.

PARIS.

CHEZ J.-J. RISLER, LIBRAIRE,
RUE DE L'ORATOIRE-DU-LOUVRE, N° 6.

GENÈVE.

CHEZ MADAME SUZANNE GUERS, LIBRAIRE.

1832.

PRÉFACE.

Le but de ces lignes n'est pas d'offrir au public une apologie pour oser attirer ses regards sur les pages d'un nouveau livre, ni pour lui dire, selon l'usage, qu'en les écrivant je n'avais point l'intention de les publier. Ces précautions oratoires d'une douteuse modestie sont tout au moins inutiles à quiconque écrit, non pour briguer une part dans la vaine gloire du monde, mais en vue unique de la gloire de Dieu et du bonheur d'êtres immortels, auquel il est tenu de contribuer selon les moyens qui lui ont été départis. D'après ce principe, si quelqu'un a besoin d'apologie, c'est bien plutôt celui qui enfouit des vérités, des lumières, des avertissemens qui pourraient être utiles à l'église du Christ, quel que soit le degré de cette utilité. Publier quelques pensées sur le trait touchant et instructif de l'histoire évangélique que rapporte le disciple que Jésus aimait, a été un désir de mon cœur, dès

mes premières années d'études, parce que ce trait est un de ceux qui m'ont toujours paru mettre le plus dans tout son jour l'amour infini et la tendre compassion du Sauveur pour des êtres malheureux qu'il venait rappeler à leur destination primitive : de plus, on ne peut lire la portion de l'Évangile de Saint-Jean sur laquelle nous offrons quelques méditations, sans être frappé des preuves évidentes qu'elle renferme, de l'éternelle divinité du Rédempteur du monde.

Mais je dois me hâter de dire (car c'est là le but de ces lignes), que si quelques ames chrétiennes dans l'épreuve, auxquelles ce petit ouvrage est principalement destiné, y trouvent quelques encouragemens et quelques consolations, y puisent quelques sentimens de reconnaissance et d'amour pour le Sauveur, elles en seront surtout redevables, après Dieu, à un homme dont l'expérience chrétienne, les lumières, le dévouement à la cause de l'Evangile sont connus de l'église du Christ, je veux parler de M. Blumhardt, directeur de l'Institut des missions évangéliques de Bâle. L'ouvrage de cet homme excellent, sur le même sujet que

celui-ci (1), a été pour moi, j'aime à le reconnaître, une source féconde où j'ai souvent puisé en préparant ces méditations, d'abord pour le troupeau auquel le Seigneur m'a appelé à annoncer son Evangile. J'ai tâché de m'y pénétrer de cet esprit d'onction, de vérité, d'amour que respirent toutes les pages du livre de M. Blumhardt. Souvent j'ai suivi ses plans; quelquefois même je me suis approprié ses sentimens et ses pensées. Et pourquoi ne l'aurais-je pas fait? Je n'ai aucune prétention à être original, et aurais-je pu faire mieux? d'ailleurs, cela a un peu diminué le regret que j'éprouvais depuis long-temps, que l'ouvrage même de M. Blumhardt n'eût pas été mis, par une traduction, à la portée des lecteurs français qui recherchent l'édification.

Mais ce n'est pas seulement dans cet excellent ouvrage de M. Blumhardt que j'ai pu recevoir la douce et utile impression des sentimens éminemment chrétiens, de l'amour et du dévouement à son Sauveur,

(1) *Lazarus der Kranke, Sterbende und Auferweckte* 2te Aufl. *Basel*, Felix Schneider, 1827.

qui distinguent ce fidèle serviteur de Dieu. C'est surtout dans ses leçons de théologie, auxquelles j'ai eu le bonheur d'assister plusieurs années, que j'ai pu admirer ses vastes et profondes connaissances et profiter de tant de vraies lumières qui ne le cèdent qu'à l'humilité qui les accompagne et en rend l'éclat si pur. Je sais qu'au gré de cette humilité sincère, c'est mal témoigner à M. Blumhardt la reconnaissance éternelle que je lui ai vouée, que de lui donner ces louanges, quelque méritées qu'elles soient. Aussi probablement eussé-je résisté à ce besoin de mon cœur, si je ne me fusse senti pressé de saisir l'occasion qui se présente de témoigner hautement, au nom de plusieurs chrétiens éclairés, tant du continent que du pays que j'habite, l'étonnement et la douleur que l'on a éprouvés, en voyant quelques hommes, d'ailleurs respectables, diriger, à diverses reprises, des attaques inconsidérées, et sans connaissance de cause, contre M. Blumhardt et contre l'œuvre qu'il dirige, attendu que ses persuasions dogmatiques ne sont pas, en tout point, conformes à celles de ses agresseurs. Bien que je ne

puisse pas partager, sur tous les points en question, toutes les vues de M. Blumhardt, j'aurai essayé de montrer, selon mes faibles moyens, tout ce qu'il y a de faux, sous quelques rapports, d'exagéré, sous d'autres, de peu charitable, sous tous, dans les jugemens qu'on a portés sur les doctrines enseignées à l'Institut de Bâle, jugemens qui pourraient induire en erreur les personnes mal informées. Mais déjà on l'a fait d'une manière indirecte, il est vrai, mais persuasive (1); et du reste je suis convaincu qu'aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes « en qui la charité abonde de plus en plus pour discerner *la différence des choses* » (Philip. I. 10.), M. Blumhardt, ainsi que son œuvre, est aussi élevé au-dessus des attaques dont il a été l'objet que l'aigle des airs est élevé au-dessus des bourdonnemens de la mouche. Ce n'est pas au tribunal des hommes que le fondateur de l'un des établissemens de missions le plus évidemment bénis qu'il y ait

(1) Dans un *Rapport* très-intéressant et bien rédigé, présenté à la Société des Missions de Neufchâtel, par MM. Petitpierre et Diacon, qui venaient de visiter l'Institut de Bâle. — Ce rapport est imprimé.

en Europe, aura à rendre compte de ses persuasions et de son œuvre. Il a sûrement pour lui le témoignage de celui qui seul a le *droit* de lui dire : « *Je connais* tes œuvres, ton travail, ta patience. . . Tu as souffert; tu as eu patience; tu as travaillé pour mon nom; tu ne t'es point lassé. » Plût à Dieu que tous ceux qui doivent consacrer à Dieu leurs talens, leurs forces, leur vie entière, eussent pour eux, au grand jour des rétributions, le même témoignage!

Je dois mentionner encore avec reconnaissance un autre ouvrage d'un grand mérite dont la lecture a été pour moi utile et édifiante. Ce sont des homélies sur Lazare, renfermées dans un volume de sermons dont l'auteur, J. Wichelhaus, est un prédicateur populaire en Allemagne; son volume a pour titre : *Weg zur Ruhe.* Elberfeld, 1826.

Le sujet que j'ai traité étant, en lui-même, d'un intérêt historique, qui va croissant du commencement à la fin, j'espère qu'on retrouvera, dans ces méditations, ce caractère que je me suis efforcé de conserver; c'est pourquoi, comme chaque méditation sup-

pose, en quelque sorte, les précédentes, il sera plus utile de les lire par ordre.

Présenter quelques consolations tirées de la parole de Dieu à la classe nombreuse des chrétiens dans l'épreuve; leur parler familièrement de l'amour de Jésus et de ses tendres compassions; apporter un faible témoignage de plus à la gloire de son éternelle divinité : tel a été mon dessein et le besoin de mon cœur. Veuille celui qui se plaît à faire de grandes choses par de petits moyens, accompagner de sa bénédiction la lecture de ces pages !

Comme le chapitre d'où est tiré mon sujet présente quelques difficultés que je n'ai pu aplanir dans ces méditations simples, où tout doit tendre directement à l'édification, et qui s'adressent bien plus au cœur qu'à l'intelligence, j'ajoute à ce petit volume un *Essai exégétique*, où l'on verra que j'ai surtout consulté *Tholuck* et *Lücke*.

Londres, février 1832.

LA

FAMILLE DE BÉTHANIE.

MÉDITATION I.

LAZARE, MARTHE ET MARIE.

« Or, il y avait un certain homme malade, appelé Lazare; il était de Béthanie, le village de Marthe et de Marie, sa sœur. » JEAN XI, 1.

« Chose admirable! la Religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Cette vérité, qui faisait ainsi l'admiration d'un grand homme (1), est trop méconnue des gens du monde, et trop peu appréciée de ceux mêmes qui ont eu le bonheur d'en faire l'expérience. Sans doute, que des êtres de quelques jours, « des étrangers et des voyageurs, » font bien, très-bien

(1) Montesquieu.

de ne pas attendre le bonheur sur une terre qu'a souillée le péché. Ce n'est pas ici le lieu du repos; l'y chercher serait une pure déception. Et ce n'est pas à nous, ministres de celui qui n'eut pas, sur cette terre, un lieu pour reposer sa tête, ce n'est pas à nous qu'il appartient d'encourager dans les ames auxquelles nous nous adressons de sa part, la disposition que nous avons tous à vouloir jouir avant le temps, nous reposer avant d'avoir achevé la course, moissonner avant d'avoir semé. Mais c'est une grande erreur que celle dans laquelle tombent tant de gens qui, ne connaissant de l'Évangile que le nom, s'imaginent que, pour y soumettre son cœur sans réserve, il faut s'imposer des sacrifices sans compensations, des renoncemens sans jouissances. Bien loin de vouloir étouffer en nous nos plus nobles sentimens ou paralyser nos plus nobles facultés, l'Évangile du Christ les élève, les sanctifie en les rendant à leur destination primitive, dont le péché les avait détournés. Cet Évangile, bien compris, satisfait à tous les besoins de notre esprit et de notre cœur, et prouve ainsi, par un fait, cette vérité sortie d'une plume inspirée : « La piété a les promesses de la vie présente aussi bien que celles de la vie à venir. » — La vie entière du Rédempteur met en évidence cette vérité. Bien que le but de sa mission fût, avant tout, de « chercher et sauver ce qui était perdu, » il n'est aucune de nos misères temporelles dont la vue ne le fît frémir de com-

passion; aucun de nos maux qu'il ne se hâtât de soulager; aucune de nos infortunes ou de nos souffrances, pour laquelle il ne trouvât, dans son ardente charité, quelque adoucissement.

Or, ministres de sa parole, désireux « d'annoncer tout le conseil de Dieu, » devons-nous négliger dans nos méditations, en public ou en particulier, cette partie de la mission divine de notre maître? Non; nous ne le pouvons, nous ne le devons pas. Nous devons, mes bien-aimés frères, vous montrer son œuvre tout entière, sa vie tout entière. Et si, en vous parlant de Jésus-Christ, qui doit être toujours le sujet principal, et comme le texte habituel de toutes nos instructions, nous sommes le plus souvent appelés à vous le montrer descendant du ciel pour nous guérir du mal moral qui dévore notre ame; expiant sur une croix les péchés de notre vie; mourant pour nos offenses; ressuscitant pour notre justification; passerons-nous sous silence cette touchante partie de sa vie terrestre qu'il employa à soulager nos humaines misères, à consoler tous les êtres affligés qui se présentèrent à lui? Non; encore une fois, nous ne le pouvons pas, nous ne le devons pas. D'ailleurs, mes bien-aimés, vous montrer Jésus-Christ consolateur, ce sera vous montrer Jésus-Christ sauveur; car il ne console qu'en sauvant; il ne délivre des suites amères du péché qu'en en détruisant la cause, le péché.

Nous ne pensons pas qu'il y ait dans toute l'his-

toire évangélique de trait plus touchant, plus instructif, plus propre à nous peindre tout l'amour, toute la tendresse de Jésus pour de pauvres créatures qu'il venait de sauver, que l'histoire de la maladie, de la mort, de la résurrection de l'un de ses disciples, rapportée dans le chapitre d'où nous avons tiré notre texte.

Or, vous qui avez un cœur capable de sentir ce qu'il y a de grand, de noble, de divin dans un amour tel que celui de Jésus ; — vous, qui avez appris la souffrance ou qui gémissez encore sous quelque rude épreuve, vous aimerez à venir méditer avec nous sur le tombeau de Lazare, l'ami de Jésus. Vous aimerez même ce sombre séjour de la mort, quand Jésus est là pour y répandre la lumière et la vie. Vous aimerez même les malheurs de la famille de Béthanie, quand Jésus est là pour consoler. Vous aimerez même les misères de notre pauvre vie terrestre, quand Jésus est là pour y apporter un remède. Peut-être que quelquefois, après avoir pleuré avec Marthe et Marie sur la tombe d'un frère tendrement aimé, vos larmes, comme les leurs, se changeront en chant de triomphe : « O mort ! où est ton aiguillon? O sépulcre ! où est ta victoire? » Vous ne trouverez peut-être dans votre vie que trop d'occasions de vous appliquer les leçons que reçoivent ici deux sœurs affligées. Qui de vous a été exempt des misères, des peines, de la douleur inséparables de notre pélerinage terrestre ? Ou,

qui de vous peut se flatter d'en être long-temps exempt? Hélas ! s'adresser aux êtres souffrans, n'est-ce pas s'adresser à l'humanité tout entière ! C'est donc pour vous-mêmes que nous aimerions à vous faire connaître le seul vrai consolateur, Jésus-Christ.

Mes bien-aimés, nous vous conjurons, avant tout, d'implorer avec nous la bénédiction de Dieu sur les méditations que nous commençons aujourd'hui, afin que ce que nous vous dirons ne soit pas les chétives paroles d'un homme mortel et pécheur, mais des paroles de vie éternelle, accompagnées d'une démonstration d'esprit et de puissance.

C'est saint Jean qui parle dans le trait historique que nous voulons méditer ; saint Jean, « le disciple que Jésus aimait; » saint Jean qui, à la dernière cène, reposait sur le sein de son maître ou plutôt de son ami, et qui paraît y avoir puisé à si longs traits l'amour du Dieu sauveur; saint Jean qui, au pied de la croix, reçut le plus précieux héritage, celui de la mère de Jésus mourant. — Tout l'Évangile, pour ce disciple, est compris dans un seul mot : l'amour. C'est de cet amour qu'il tire tout ; c'est à cet amour qu'il rapporte tout. « Celui qui n'aime pas, n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour. Dieu est amour, et celui qui aime demeure en lui. Voyez quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons

appelés enfans de Dieu! Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croirait en lui ne périt point, mais qu'il eût la vie éternelle.» Tel est le langage de ce disciple; telle est la pensée constante de son cœur. Jésus, Jésus seul est pour lui plus que l'Univers; Jésus est l'ame de son ame. Aussi, observons-nous que ce disciple, qui vivait dans la plus intime union avec son Sauveur, et qui, par-là même, comprenait toujours si bien ses pensées, est toujours frappé de ce qu'il y a de plus tendre, de plus intime dans les paroles ou dans les actions de Jésus. Chaque page de ses écrits en est la preuve. Dans l'histoire même que nous nous proposons de méditer, nous voyons le besoin qu'il a éprouvé de nous conduire sur le tombeau de Lazare, de nous montrer son Sauveur mêlant des larmes de compassion aux larmes de Marthe et de Marie, et faisant renaître, dans ces cœurs déchirés par la douleur, la paix et la joie. Pour cela il interrompt sa narration; il introduit ce touchant épisode avant de nous faire assister aux dernières souffrances de son maître bien-aimé. Et quelle introduction à l'histoire des souffrances de Jésus que ce trait historique, d'où ressort si bien son amour pour ceux qu'il allait sauver!—Saint Jean raconte la résurrection de Lazare comme témoin oculaire; bien plus, il raconte comme ayant compâti avec toute la puissance d'une ame sensible et aimante aux afflictions d'une famille qu'il connaissait,

qu'il aimait, puisqu'elle aussi aimait son Maître. C'est pourquoi nous le voyons entrer dans les plus minutieux détails : nous le suivrons donc avec intérêt. Il nous introduit sans préambule dans la paisible demeure de Béthanie : « *Il y avait un homme malade appelé Lazare; il était de Béthanie, le village de Marthe et de Marie, sa sœur.* Et Marie était celle qui oignit le Seigneur d'une huile odoriférante, et qui essuya ses pieds de ses cheveux; et Lazare, qui était malade, était son frère. »

Béthanie était un petit hameau agréablement situé sur le penchant oriental du mont des Oliviers, et éloigné de Jérusalem de quelques milles seulement. C'est là que Jésus avait des amis dont le cœur lui était toujours ouvert aussi bien que leur maison. C'est là qu'il venait souvent passer les nuits avec ses disciples; c'est là qu'il venait oublier, au sein des communications de l'amitié et de la confiance, les fatigues de ses voyages et la douleur que lui causait sans cesse la vue de l'ingratitude et de l'endurcissement de ceux qu'il venait appeler au salut. C'était, pour Lazare, et ses deux sœurs, une fête toutes les fois que Jésus honorait de sa présence leur humble demeure. Ils appartenaient de cœur à ce petit nombre de vrais Israélites qui attendaient, dans le Messie, « la consolation d'Israël. » — Quelle ne fut pas leur joie quand il leur fut donné de reconnaître et d'aimer

en Jésus ce sauveur après lequel soupirait leur ame « comme le cerf brame après les eaux courantes !» Quel ne fut pas leur bonheur, quand ils virent que Jésus les aimait, qu'il venait souvent, au sein de leur heureuse demeure, leur parler de son royaume de paix et d'amour! O, mes bien-aimés! vous, qui connaissez par votre propre expérience les douceurs de cet amour fraternel que le Seigneur permet à ses enfans de goûter sur la terre, comme un rafraîchissement; vous, qui avez appris de l'Évangile à sentir, à aimer, vous comprendrez quelque chose du bonheur que devaient éprouver Lazare et ses deux sœurs dans ces paisibles et affectueux entretiens avec Jésus qui les aimait, qui leur ouvrait son cœur, qui les avait admis dans les doux liens d'une sainte amitié. Si vous trouvez déjà tant de bonheur dans le commerce de ceux que vous aimez en Dieu, quel ne devait pas être le sentiment ineffable de paix, de félicité, que Jésus laissait toujours dans la demeure de Béthanie, et dans le cœur de ceux qui l'habitaient ! Aussi, voyons-nous que Lazare et ses sœurs aimaient Jésus par-dessus toutes les choses, et s'honoraient de son affection, malgré l'opprobre du Nazaréen et les persécutions que la haine des principaux du peuple avait déjà soulevées contre Jésus, et ceux qui se reconnaissaient pour ses disciples. Et quand la foule de Jérusalem, excitée par les Pharisiens et les Scribes, « prenait des pierres pour le lapider, » Lazare et

ses sœurs étaient heureux de donner un asile à celui qui, bien qu'il eût créé les mondes, n'avait pas un lieu pour reposer sa tête. Nous avons lieu de croire que Jésus se retira souvent à Béthanie, jusqu'au dernier moment de ses souffrances, jusqu'au moment où il laissa sa vie pour la rançon des pécheurs. O mon Sauveur! puissé-je ainsi te témoigner mon amour! Mes frères bien-aimés, votre maison est-elle un lieu de refuge pour le nom du Sauveur blasphémé dans le monde? Le confessez-vous sans crainte, avec amour, au milieu de la génération infidèle? Son nom est-il connu, prononcé avec vénération, invoqué dans vos familles? Vos maisons sont-elles des Béthanie quand Jérusalem, quand le monde se prépare à « crucifier, autant qu'il est en lui, le Seigneur de gloire?» Ceux qui sont encore étrangers à l'amour du Christ, trouvent-ils dans vos demeures un « autel du témoignage » élevé à sa gloire? Respire-t-on dans vos maisons la paix de la présence du Sauveur? Y voit-on briller la lumière de sa vérité? Oh! s'il en est ainsi, mes bien-aimés, vous trouverez Jésus au jour de l'espérance, comme Marthe et Marie le trouvèrent au temps de l'affliction.

Quelle douce union devait exister entre Lazare et ses deux sœurs, malgré la diversité de leurs caractères! L'amour de Jésus était le solide lien qui les unissait, et là où est ce lien, là est le bon-

heur. Ils vivaient sans doute retirés d'un monde qui toujours fut ennemi de Dieu. Jésus et ses disciples, et quelques fidèles Israélites, étaient peut-être les seuls amis qui vinssent, de temps en temps, interrompre agréablement le silence de la solitude de Béthanie. Jésus aimait Lazare, nous dit saint Jean. Il trouvait en lui une de ces ames si rares dans le monde, qui, ayant reçu et compris sa parole, savent s'ouvrir aux impressions nobles et pures d'une sainte affection. Cet ami de Jésus était, même au sein de son obscure retraite, bien plus grand, aux yeux du Sauveur, que les héros du siècle dont le nom brille sur les pages des fastes du monde. Lazare était encore dans la force de l'âge, puisque la tradition nous apprend qu'il vécut encore trente ans après sa résurrection. On pourrait donc demander comment il se fait que Jésus ne l'appelle pas à le suivre dans le ministère de l'apostolat; comment il laisse son ami dans la solitaire retraite de Béthanie, tandis qu'il appelle Pierre à quitter sa barque et ses filets, et Mathieu, le bureau des impôts, pour en faire des messagers de sa bonne nouvelle? Cette conduite du Seigneur avait sans doute de bonnes raisons. Il sait quelle est la place qui convient le mieux à chacun de ceux qu'il aime, et il l'y appelle. Sa sagesse et sa bonté ne furent point révoquées en doute par Lazare; qu'il comprît ou non la volonté de son Maître, il s'y soumettait de bon cœur. « Que m'importe, » pensait-il, « la manière dont il m'appelle

à lui témoigner mon amour? Ne voulût-il de moi d'autre service que celui de lui offrir de temps en temps une humble hospitalité, je me soumets. Voulût-il même m'appeler à ne le glorifier que par la souffrance, à ne lui rendre gloire que sur un lit de douleur, je sais qu'il ne m'aime pas moins que ceux qui iraient porter son nom et sa vérité devant les gouverneurs et devant les rois. »— Sont-ce là vos sentimens, à vous que le Seigneur appelle à des œuvres de charité et de dévouement, obscures aux yeux des hommes? Si vous n'êtes appelés qu'à donner un verre d'eau froide, en son nom, ou à partager votre pain avec quelque infortuné qu'il vous présente, ou à dire quelques paroles de consolation à une ame souffrante et ignorée du monde, vous croirez-vous aussi honorés de lui que ceux dont le monde publie les noms en lettres d'or, et qu'il proclame les bienfaiteurs de l'humanité? Ou bien, si le Seigneur vous appelle à le servir par « l'œuvre de la patience » dans quelque grande affliction ou sur une couche de douleur, vous croirez-vous aussi honorés de lui que ceux qu'il appelle à proclamer son nom et son Evangile du haut des chaires ou dans de brillantes assemblées? Ah! souvenez-vous que Dieu regarde au cœur; qu'il n'a point égard à ce à quoi l'homme a égard. Combien de serviteurs du Christ, ignorés du monde, passent inaperçus le désert de la vie, et ne seront connus que quand celui qui sonde les cœurs déposera sur leur tête, à la face des

hommes et des anges, la couronne incorruptible de gloire!

Marthe, probablement l'aînée des deux sœurs de Lazare, avait, à en juger d'après quelques traits qui nous sont restés dans l'Évangile, un caractère entièrement différent de celui de son frère et de sa sœur. Elle était un saint Pierre dans son sexe. Pensée, sentiment, action, tout se confondait en elle dans un même et rapide mouvement. Dès qu'il s'agit de témoigner à Jésus son affection, nous la voyons active, inquiète, préoccupée, courant à la recherche de tous les moyens de bien recevoir un hôte si digne de sa vénération et de son amour. Dès que Jésus arrivait, il fallait que tout fût en mouvement dans la maison; il fallait que tout fût mis en œuvre pour sa réception. Elle ne comprenait pas que l'on pût négliger un instant de le servir pour s'asseoir à ses pieds, écouter ses instructions, le faire parler, le fatiguer, avant qu'il se fût reposé, rafraîchi, avant qu'on lui eût présenté un repas composé des meilleurs mets. Elle était loin encore de comprendre la pensée et les désirs de Jésus; mais elle était sincère et droite dans sa manière de lui témoigner son attachement. Aussi saint Jean la compte-t-il avec les autres membres de cette famille que « Jésus aimait; » et le Seigneur se contente de lui donner une leçon affectueuse en lui disant avec douceur : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour bien des

choses ; mais une seule chose est nécessaire, et Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée (1). »

Marie, en effet, sentait et agissait tout différemment. Elle était le saint Jean de son sexe. Tous ses vifs sentimens étaient imprimés jusque dans les profondeurs de son ame sensible. Elle sentait que son Sauveur seul pouvait satisfaire aux besoins immenses de son cœur aimant. Quand elle le voyait, l'entendait, le monde entier disparaissait pour elle. Être assise à ses pieds, serrer dans son cœur avec avidité chaque parole qui sortait de sa bouche divine, c'était pour elle le bonheur. Les visites du Sauveur à Béthanie étaient toujours trop éloignées, toujours trop courtes, au gré de ses désirs. Les heures de sa présence s'envolaient avec trop de rapidité ; Marie n'aurait pas voulu en perdre un instant. Comme Marthe, elle aurait bien voulu lui offrir tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout ce qu'elle possédait; mais elle savait que Jésus venait bien plus pour donner que pour recevoir, et que celui qui avait méprisé « tous les royaumes du monde et leur gloire, » ne demandait qu'une seule chose, le cœur de ses disciples. Elle ne se croyait pas capable de lui offrir rien qui fût digne de lui; pas même de

(1) Luc X, 38 et suiv.

lui témoigner, par des paroles, sa profonde vénération et son amour. Son regard attentif, quelques larmes qui s'échappent de ses yeux en entendant celui « qui parlait comme jamais homme n'avait parlé; » voilà toute l'expression de ce qu'elle éprouve. Oh! qu'elles sont précieuses à son ame ces heures où elle peut entendre son Sauveur lui parler du grand salut qu'il est venu acquérir à ses rachetés, du pardon de leur Père céleste, de leur réconciliation avec lui, de sa paix, de son amour, de cette meilleure patrie, où il n'y aura plus de misère, parce qu'il n'y aura plus de péché!

Cependant, ce serait se tromper bien grossièrement que de croire que Marie fît consister toute la vie de son ame, tout son amour pour le Sauveur, toute sa religion, dans une oisive contemplation, dans un stérile quiétisme. Dans une des dernières visites que Jésus fit à Béthanie, six jours avant les Pâques, nous dit saint Jean, c'est-à-dire peu de jours avant la mort du Sauveur, il y eut, chez Lazare ressuscité, un souper où était Jésus avec ses disciples. Marthe s'occupait à le servir, selon sa coutume, et Marie, toujours remplie de la pensée de son Sauveur, prit une huile d'un parfum de grand prix, en oignit les pieds de Jésus, et les essuya de ses cheveux. Elle en fut blâmée par Judas, qui, disait-il, aurait voulu en donner le prix aux pauvres. « Laisse-la faire, » lui dit

Jésus, « elle l'a gardé pour le jour de l'appareil de ma sépulture. Vous aurez toujours des pauvres avec vous ; mais vous ne m'aurez pas toujours. » N'était-ce pas dire assez que celle dont l'ame était si pénétrée d'amour pour son Sauveur, saurait bien trouver dans cet amour la source de toutes les bonnes œuvres? Ah ! voilà le principe de toute vie chrétienne, de toute bonne œuvre, de toute sanctification : l'amour d'un cœur régénéré, l'amour pour celui qui nous a tant aimés que de nous sauver, l'amour sans lequel toute religion n'est qu'un mot vide de sens, un arbre stérile qui ne peut porter de fruits, un sol aride qui ne saurait rien produire. « Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu. » Ce serait donc vainement que nous prétendrions être disciples du Christ, parce que nous portons son nom, parce que nous faisons quelque bien, parce que nous prenons même un intérêt actif à l'avancement de son règne, parce que, comme Marthe, nous nous occupons « de bien des choses. » Si nous ne portons pas dans notre cœur cet amour qui nous fait rechercher la communion de Dieu dans la prière, qui nous fait aimer sa parole, comme l'aimait Marie ; cet amour qui change notre cœur et fait de nous de nouvelles créatures ; cet amour qui seul déracine l'égoïsme, nous fait renoncer à nous-mêmes ; cet amour qui ne périra jamais, qui subsistera quand tout aura passé, qui sera l'élément de l'éternelle félicité ; si nous n'avons pas cet amour dans le cœur,

« en vain parlerions-nous toutes les langues des hommes et même des anges, en vain aurions-nous le don de prophétie, en vain connaîtrions-nous tous les mystères, en vain distribuerions-nous nos biens aux pauvres, en vain livrerions-nous nos corps pour être brûlés; » sans cet amour (c'est la parole de Dieu qui nous le déclare) « tout cela ne nous servirait de rien; nous ne serions que l'airain qui résonne ou la cymbale qui retentit. » Tout cela ne nous servirait de rien à la grande journée du Christ, là où tout a pris fin, excepté l'amour. O mes bien-aimés! qui que nous soyons, prenons, de l'exemple de Marie, occasion de nous demander sérieusement, devant Dieu, ce qu'est notre religion, ce qui fait la vie de notre ame, le sujet de nos espérances, le motif de nos actions. Si nous aimons le Sauveur, si nous avons en lui la foi opérante par l'amour, si notre cœur lui appartient, tout est bien. Si nous n'avons pour lui qu'une froide indifférence, tout est mal, éternellement mal.

Telle était l'heureuse famille de Béthanie. Tous les membres de cette famille étaient aimés de Jésus; tous l'aimaient, et tous par conséquent s'aimaient mutuellement. C'est un doux bien des ames que l'amour de Jésus. Dans cette étroite union tout est nécessairement en commun, plaisirs et peines, joies et douleurs, espérances et craintes. Depuis long-temps peut-être cette famille

vivait paisiblement, dans l'heureux sentiment de l'amour de Jésus. Mais hélas ! elle vivait dans un monde de misères, elle doit s'attendre à souffrir ! Un sombre nuage vient en effet soudainement obscurcir son horizon et lui annoncer un terrible orage. Mais les membres de cette famille ont d'avance soumis leur cœur à l'amour de Jésus, ils sauront donc « porter les fardeaux les uns des autres. » Ils connaîtront aussi que c'est dans l'épreuve que le Seigneur multiplie le plus les témoignages de son amour et de sa grace. Qu'auraient-ils à redouter ? Jésus est leur ami !

Pères et mères de famille, frères et sœurs, vous que Dieu a unis sur la terre par les plus puissans liens, vous qu'il a appelés à accomplir ensemble votre pélerinage terrestre, ne trouvez-vous rien dans l'humble demeure de Béthanie qui puisse être offert à votre imitation, et qui soit pour vous digne d'envie ? Connaissez-vous, par votre expérience, cette affection chrétienne qui, dans la main de Dieu, contribue si puissamment à adoucir tout ce qu'il y a de plus amer ? Est-ce en Jésus que vous vous aimez ? Son amour est-il le lien sacré et indissoluble qui unit vos ames pour l'éternité ? Sa paix règne-t-elle dans vos familles, comme dans la famille de Béthanie ? S'il en est ainsi, nous n'en doutons pas, vous trouverez du plaisir, de l'édification à suivre avec nous les expériences douloureuses, comme aussi les consolations et les

joies de Lazare et de ses sœurs. Vous y apprendrez comment les amis de Jésus se conduisent dans l'épreuve. Puissiez-vous y apprendre aussi à lui donner votre cœur !

MÉDITATION II.

LAZARE MALADE. — LA GLOIRE DE DIEU.

« Ses sœurs donc envoyèrent vers lui pour lui dire : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade. » — Et Jésus, l'ayant entendu, dit : « Cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » JEAN XI, 3. 4.

L'état actuel de l'humanité serait pour nous une énigme incompréhensible, si la Révélation ne nous en eût donné le mot, dans ce peu de paroles : « Par un seul homme, le péché est entré dans le monde, et, par le péché, la mort. Or, la mort a régné sur tous les hommes, parce que tous ont péché. » Telle est l'histoire de la race déchue d'Adam. Voilà le mot de cette inconcevable énigme qu'elle nous présente dans tous les siècles, dans tous les climats. Si j'ouvre les Annales des siècles qui, jusqu'à nous, se sont engouffrés dans le passé, qu'y vois-je? une succession non interrompue d'êtres qui paraissent un instant sur

cette scène qu'on appelle la vie, qui annoncent leur naissance par des cris de douleur, qui terminent leur carrière par l'agonie et la mort... C'est un berceau arrosé de larmes, et, bientôt après, une tombe, funèbre séjour de dissolution! Et entre ces deux actes de douleur, qu'est-ce qui remplit les scènes de ce triste drame? Hélas! nous n'avons pas besoin, pour le savoir, d'aller consulter les pages de l'histoire du genre humain; nous n'avons qu'à regarder autour de nous, qu'à voir et qu'à entendre. A peine quelques rayons de lumière, échappés comme au hasard, viennent répandre, çà et là, quelque pâle clarté sur le sombre tableau qui se déroule sous nos yeux. Partout nos regards sont frappés par la vue d'êtres souffrans, en proie à mille misères, à mille angoisses, à mille douleurs. Tous les échos répètent la plainte de l'homme affligé, et le cri de douleur que lui arrache un mal universel qui le dévore. Des volumes suffisent à peine pour indiquer le nom et les symptômes de toutes les maladies qui semblent se conjurer pour répandre l'amertume sur des jours si courts, qui semblent se disputer le sinistre privilége d'entraîner l'homme dans la tombe, de le confondre avec la poussière des sépulcres. Et, comme si toutes ces misères ne suffisaient pas, l'homme semble avoir pris à tâche de les multiplier par sa méchanceté, sa dureté, ses crimes. En vain voudrions-nous détourner nos regards de ce triste spectacle pour

nous persuader qu'il n'existe pas ; en vain voudrions-nous, partisans d'un optimisme insensé, voir la lumière là où sont les ténèbres ; le doux, là où est l'amer ; le bien, là où est le mal ! En vain voudrions-nous, armés d'une stoïque insensibilité, élever un boulevard entre nous et le mal qui nous entoure, nous en devenons nous-mêmes la proie, et bien que, peut-être, nous ayons refusé de reconnaître que « toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme, comme la fleur d'un champ qu'un même jour voit naître, se faner et périr, » nous tombons nous-mêmes ; et (ô comble de misères !) notre chute est le seul argument qui nous convainque de la vanité de notre être ! Si, du moins, nous nous hâtions de reconnaître humblement le mal, d'en étudier la cause, d'y chercher un prompt remède ! O folie ! nous marchons sur des tombeaux, et nous oublions la mort, et le jugement, et l'éternité ! Nous faisons à peine quelques pas dans les rues de cette vaste cité, sans y rencontrer quelqu'un de ces cortéges de la mort qui accompagne à sa dernière demeure l'un de nos semblables, et nous oublions que bientôt notre société la plus brillante ou la plus intime sera transformée pour nous en un tel cortége !

Mais non, va nous dire un de nos compagnons de misères, non, je ne me fais pas ainsi illusion ;

hélas ! je ne sens que trop bien ces maux d'une misérable vie ; j'en suis accablé : mais que faut-il que je fasse?

Mon frère, venez, entrons dans une famille chrétienne affligée. Peut-être y trouverez-vous une réponse à votre question ; peut-être, oh ! veuille le Seigneur qu'il en soit ainsi ! peut-être, après avoir gémi du mal, vous réjouirez-vous d'avoir trouvé la source du remède. C'est auprès du lit de douleur d'un être souffrant que je vais vous conduire. Approchez sans frémir, et puissiez-vous recevoir instruction !

Nous avons appris à connaître, dans une précédente méditation, la famille de Béthanie, qui vivait en paix, heureuse de l'affection distinguée dont l'honorait Jésus. Nous allons y suivre notre évangéliste. Lazare est atteint d'une dangereuse maladie : c'est tout ce que nous dit saint Jean. Doué d'une ame aimante et compâtissante, il ne juge pas nécessaire de nous en dire davantage ; il pense que nous saurons nous représenter cette famille, intimement unie, frappée d'un coup si sensible ; il sait que nous partagerons l'inquiétude de Marthe et la douleur de Marie.

Lazare est malade, il souffre. Quoi ! lui qui est un disciple bien-aimé du Christ ; lui que Jésus appelle son ami ; lui qui aime le Sauveur, il n'est

donc, pas plus que les autres hommes, exempt des misères de la vie, de la douleur, de la maladie! — Il y a peut-être deux classes de personnes qui font ces réflexions et qui y trouvent « une pierre d'achoppement » pour leur foi. Les unes, semblables à ces disciples égoïstes qui suivaient Jésus, non parce qu'ils croyaient en lui, non parce qu'ils l'aimaient, mais « parce qu'il avait multiplié les pains, » ne recherchent dans l'Évangile que des avantages et des consolations terrestres, un remède temporel à des maux inévitables, un aliment pour leur sensibilité, une jouissance égoïste des charmes qu'offre la religion pleine d'amour de Jésus-Christ. De tels hommes consentiraient à vivre pour le monde et leurs passions, tant qu'ils se trouvent heureux de ce genre de vie, et ne considérent ce qu'ils appellent « les consolations de la religion » que comme une dernière réserve en cas de malheur, ou comme ces assurances contre l'incendie que l'on achète d'avance, et auxquelles on ne repense guère que lorsque la maison est brûlée. Tout sacrifice qui crucifie l'homme charnel leur est trop à charge; toute épreuve, par laquelle Dieu veut les détacher d'eux-mêmes et les sanctifier pour son royaume, n'entre point dans leurs calculs, ni dans leur religion, et aussi ne trouve point leur ame soumise. Insensés! que pensez-vous alors trouver à la suite de Jésus? Pensez-vous que, recourant ainsi à lui sans lui donner

votre cœur, et comme à un pis-aller, vous serez délivrés de vos misères terrestres, comme par miracle? Pensez-vous qu'il multipliera les pains, qu'il vous rendra inaccessibles à la pauvreté, à la douleur, à la maladie, à la mort? Ah! détrompez-vous : vous voyez Lazare, l'ami de Jésus, malade et souffrant. Apprenez, auprès de son lit de douleur, à mieux connaître la nature de l'Évangile, et de ce que vous devez y chercher. Si vous n'avez pas appris à aimer Jésus comme sauveur, vous ne le trouverez pas comme consolateur. Vous trouverez son joug difficile et son fardeau pesant. Quand, au jour de l'épreuve, vous ouvrirez cette Bible que vous aviez si long-temps négligée, et que vous y lirez: « Si quelqu'un ne prend chaque jour sa croix et ne me suit, il ne peut être mon disciple! » « Si quelqu'un aime son père ou sa mère, ou ses frères, ou ses sœurs plus que moi, il n'est pas digne de moi, » serez-vous consolés? serez-vous satisfaits? aurez-vous trouvé ce que vous cherchiez dans l'Évangile? Toutefois, vous n'y sauriez trouver autre chose, tant que vous n'aurez pas appris à aimer Jésus, tant que vous ne lui aurez pas donné votre cœur, tant que son amour ne vous aura pas rendu son joug doux et son fardeau léger, tant que vous ne le suivrez que par un égoïsme terrestre, et pour qu'il multiplie les pains. Nous croyons que cette piété égoïste, sans dévouement pour le Sauveur, ne se trouve pas chez les gens du monde, qui n'ont

qu'une religion de circonstance. Mais nous sommes, de plus, persuadés que de telles « racines d'amertume » bourgeonnent encore dans un grand nombre de chrétiens qui, sans s'en douter, peut-être, ne cherchent dans l'Évangile que leur propre satisfaction, et qui abandonneraient leur Dieu sauveur le jour où ils pourraient espérer d'être heureux sans lui, sans sa grace, sans les charmes de sa doctrine, et les consolations de sa parole. — Nous étonnerons-nous, après cela, du peu de progrès que nous faisons dans l'amour véritable, dans le dévouement à Jésus et à sa cause, dans la sanctification « sans laquelle personne ne verra le Seigneur? »

D'autres personnes sont exposées à tomber dans une autre erreur, en voyant les amis de Jésus soumis aux souffrances, aux misères de la vie. Semblables à Asaph (1), elles s'en scandalisent. Comment se fait-il, disent-elles dans leur cœur troublé, comment se fait-il que Dieu abandonne son enfant à toutes ces épreuves, tandis que tel homme du monde, qui vit dans l'oubli de Dieu, et comme s'il n'avait pas une ame immortelle à sauver, jouit de ce que les hommes appellent le bonheur? « J'ai porté envie aux insensés, en voyant la prospérité des méchans. Ils ne sont point en travail avec les autres hommes; ils ne

(1) Ps. 73.

sont point battus avec les autres hommes. » C'est pourquoi son peuple considère cela, et ils disent : « Comment le Dieu fort connaîtrait-il? et comment y aurait-il de la connaissance dans le Très-Haut? Voici, ceux-ci sont méchans, et étant à leur aise en ce monde, ils acquièrent de plus en plus des richesses. C'est donc en vain que j'ai purifié mon cœur, que j'ai lavé mes mains dans l'innocence. Car j'ai été battu tous les jours, et mon châtiment revenait tous les matins ! » Heureux encore si, semblable à la femme de Job, on n'en vient pas jusqu'à dire à l'enfant de Dieu dans la souffrance : « Conserves-tu encore ton intégrité? Bénis Dieu, et meurs ! »

Hélas ! tout aussi bien que ces consolateurs fâcheux, nous savons que le sentier que parcourt l'enfant de Dieu, à travers le désert, est dur et épineux; nous savons que souvent, accablé du poids d'un pesant fardeau, il paraît soupirer en vain après la délivrance; que, pour lui, la vie est souvent un temps continuel de combats et de douleur. Souvent il lui semble que sa plainte ne peut parvenir jusqu'à son Dieu, parce qu'une atmosphère accablante, semblable à de sombres nuages, borne sa vue et ne laisse pas même un rayon de bienfaisante espérance parvenir jusqu'à son cœur affligé. Et quand nous l'entendons s'écrier d'une voix affaiblie par la douleur : « O Eternel ! je t'invoque du fond d'un abîme ! comme le cerf

brame après les eaux courantes, ainsi mon ame soupire ardemment après toi, ô mon Dieu! Mon ame a soif de Dieu. Oh! quand entrerai-je et me prosternerai-je devant la face de mon Dieu?» quand, dis-je, nous entendons cette voix plaintive, qui, si souvent dans la vie, vient frapper nos oreilles, elle arrive au fond de notre cœur et en fait frémir douloureusement toutes les cordes.

Mais, ô pauvre mortel! être souffrant! ne connaissez-vous donc aucun côté consolant dans la douleur? Méconnaissez-vous donc entièrement « la verge et la main qui l'a assignée? » Les desseins de Dieu vous sont-ils donc cachés? Les promesses de Dieu ne disent-elles plus rien à votre ame? Qu'est devenue votre foi? Où est votre espérance? Dieu n'est-il plus amour? Ne voyez-vous pas qu'il veut vous sauver comme « le tison qu'on retire du feu; » qu'il vous demande votre cœur, et que, parce que vous ne voulez pas le lui donner tout entier, il brise à grands coups les chaînes qui retiennent loin de lui ce cœur qui lui appartient à tant de titres, et que ce sont ces coups de son amour qui retentissent si douloureusement jusque dans les profondeurs de votre ame accablée? Oh! que le regard de votre foi perce, comme l'œil de l'aigle, le sombre nuage qui enveloppe votre cœur, et au-delà vous apercevrez avec bonheur celui qui vous a tant aimés que de vous sauver, et qui vous tend encore les bras de son amour infini.

Voilà précisément l'exemple que nous donne aujourd'hui la famille de Béthanie. Que font Marthe et Marie dans l'affliction ? Sans doute, elles commencent par prodiguer à un frère bien-aimé qui souffre tous les soins qu'une tendre affection est ingénieuse à inventer. Elles n'ont rien de commun avec ces ames insensibles à la douleur des autres, qui s'éloignent d'un lit de souffrance ou d'une maison de deuil, et qui n'ont jamais frémi à l'ouïe des plaintes du malheureux. Non, nous aimons à nous représenter Marthe recherchant, avec son empressement et son activité ordinaires, tous les moyens d'offrir à un frère qu'elle aime quelque soulagement ; ne goûtant ni jour ni nuit de repos, jusqu'à ce qu'elle ait tout essayé, tout mis en usage. Nous aimons plus encore peut-être à nous représenter Marie assise au chevet de son frère, attentive à prévenir ses moindres désirs, trouvant dans son ame profondément sensible et compatissante mille moyens de lui prouver qu'il ne souffre pas seul, qu'elle partage sa douleur ; saisissant, avec le tact délicat d'un vrai amour, le moment de placer un mot de consolation qui arrive au cœur, parce qu'il part du cœur. Nous aimons à nous représenter ainsi cette famille.

Mais ce ne sont là encore, pour le chrétien, que les moyens humains d'être utile à ceux qu'il aime, lorsqu'ils sont dans la souffrance. Marthe et Marie ne s'en tiennent pas là. Saint Jean ne nous parle

pas même de leur empressement à soigner leur frère; il ne pense pas que l'on puisse supposer ces deux sœurs, que Jésus aimait, agissant envers leur frère autrement que sous l'impression de la plus ardente charité. Mais voici ce qu'il nous dit, ce qu'il paraît se plaire à raconter : « *Ses sœurs donc envoyèrent vers lui pour lui dire : Seigneur, celui que tu aimes est malade!* » Quelle conduite! quelle prière! « *Ses sœurs envoyèrent vers lui.* » Est-ce ainsi que vous agissez dans l'épreuve, ô disciples du Christ? Ne vous voit-on pas, avant tout, raconter vos maux et vous en plaindre à tous vos proches, à vos voisins, à vos amis, avant que vous en ayez dit un seul mot à Jésus? Ne vous voit-on pas courir çà et là avec inquiétude pour chercher du secours, et oublier la source de toute grace excellente et de tout don parfait? Ne vous voit-on pas vous agiter, pleurer avec amertume, et oublier celui qui a dit : « C'est moi, c'est moi qui console! » Ne vous voit-on pas, quand quelqu'un de ceux que vous aimez est malade, attendre tout des talens d'un médecin, des remèdes qu'il prescrit, des soins que vous donnez, et oublier dans votre trouble celui qui blesse et qui guérit; qui fait vivre et qui fait mourir; qui fait descendre au sépulcre et qui en fait remonter, et qui s'appelle le Prince de la vie? Ah! pourquoi donc, quand la maladie et la mort viennent apporter dans vos familles la douleur et le deuil, pourquoi vous étonneriez-vous de ne trouver au-

tour de vous qu'une amertume que rien n'adoucit, qu'un vide affreux que rien ne remplit, qu'une misère dont rien ne vous console? Jésus était le seul ami qui, alors, eût pu parler à votre ame de consolation et de paix; mais Jésus, vous l'avez oublié, vous ne l'avez point appelé à votre secours. Oh! n'est-il pas vrai qu'alors on peut dire de vous comme de l'ancien peuple de Dieu : « Mon peuple a fait deux maux : ils ont abandonné la source des eaux vives, pour se creuser au désert des citernes crevassées qui ne contiennent point d'eaux. » « Eternel! toi es l'attente d'Israël et son libérateur au temps de la détresse; pourquoi serais-tu en la terre comme un étranger, et comme un voyageur qui s'arrête pour passer la nuit? Pourquoi serais-tu comme un homme étonné et comme un homme fort qui ne peut délivrer? Et cependant tu es au milieu de nous, ô Éternel! et ton nom est réclamé sur nous; ne nous abandonne point! »

Elles agissent bien autrement les sœurs de Lazare; elles envoient à Jésus; et que lui demandent-elles? A peine est-ce une prière qui s'échappe de leur cœur affligé. Elles croient à l'amour de Jésus et à la toute-puissance qui lui a été donnée au ciel et sur la terre; elles savent que jamais la plainte de l'affligé n'est parvenue inutile à son cœur compatissant; elles savent qu'il a tendu, à tous les êtres malheureux qui sont venus à lui,

une main secourable ; c'est assez pour leur cœur : «*Seigneur*, disent-elles, *celui que tu aimes est malade !*» — Quelle confiance ! quelle foi ! quel abandon ! quelle touchante prière ! — O mes bien-aimés, si vous connaissez ainsi le Seigneur Jésus ; si vous avez trouvé en lui le puissant sauveur de votre ame ; si vous savez que vous lui appartenez, qu'il vous aime ; si vous savez, par votre foi en sa parole, que rien ne peut vous ravir son éternel amour, vous irez à lui, dans vos épreuves, avec la confiance de Marthe et de Marie. Celui qui est votre sauveur sera aussi votre consolateur ; vous serez assurés que « celui qui vous a donné son fils vous donnera aussi toutes choses avec lui ; » et, à la pensée de cette éternité de bonheur qu'il vous a acquise et donnée gratuitement, vous aurez honte de « vous abattre jamais en perdant courage, » et de vous défier de sa fidélité et de son amour durant les courts instans qui vous séparent encore de cette éternité. Alors, dans toutes vos épreuves de corps ou d'ame, vous n'aurez besoin, pour vous-mêmes ou pour ceux que vous aimez, que de ce mot si simple, si touchant, si sublime : « *Seigneur, celui que tu aimes est malade !* » — Ouvrez ainsi votre ame à Jésus ; exposez-lui simplement vos misères : c'est assez pour toucher son cœur de compassion ; dites-lui, dans tous vos besoins, dans toutes vos souffrances ou dans les maux de ceux qui vous sont chers : « Seigneur, celui que tu aimes » éprouve

une angoisse mortelle ; « celui que tu aimes » est en proie à des tentations, à des doutes ; « celui que tu aimes » gémit de sa faiblesse, de son peu d'amour pour toi, de sa lâcheté dans ton service, du péché qui est encore en lui ; « *celui que tu aimes est malade !* » — Ah ! si ce n'est pas ainsi que vous aimez vos frères ; si ce n'est pas pour les présenter à Jésus, pour les lui amener, comme par la main, pour lui dire, à chaque nouvelle misère que vous découvrez en eux, ou à chaque peine dont vous les voyez souffrir : « *Seigneur, celui que tu aimes est malade !* » si ce n'est pas ainsi que vous aimez vos frères, soyez-en sûrs, vous ne les aimez pas du tout, ou vous les aimez mal.

« Cette maladie n'est pas à la mort, répond Jésus, mais pour la gloire de Dieu, et afin que le fils de Dieu soit glorifié par elle. »

Quelle réponse ! quelle mystérieuse réponse ! Nous nous attendions qu'aussitôt après avoir entendu les messagers de Marthe et de Marie, Jésus se lèverait et dirait à ses disciples, comme il ne le fait que plus tard : Montons en Judée ; allons à Béthanie, allons porter du secours à Lazare notre ami. Il n'en est point ainsi. Jésus fait une réponse difficile à comprendre, réponse que les théologiens de tous les temps ont expliquée chacun à sa manière, réponse aussi propre à exercer la foi des sœurs de Lazare que la sagacité des com-

mentateurs. Quoi ! a-t-on dit, « cette maladie n'est point à la mort ! »—Mais Lazare ne mourut-il pas de cette maladie ? Jésus se serait-il trompé? et sinon, que veut-il dire? Cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, et pour que le fils de Dieu soit glorifié par elle..... Et Lazare meurt et descend au sépulcre ! Est-ce donc de la tombe que le fils de Dieu veut tirer sa gloire et sa louange? — Quelle épreuve pour la foi des sœurs de Lazare ! Ne tomberont-elles pas dans le doute, dans la défiance, dans l'incrédulité? La suite de l'histoire que nous méditons nous expliquera tout ce qu'il y a là d'obscur, comme elle l'explique à Marthe et à Marie ; en attendant, ô mon ame, reçois instruction ; apprends à adorer les dispensations de ton Dieu, alors même qu'elles sont encore enveloppées d'un voile obscur! « Les pensées de l'Eternel ne sont pas nos pensées; ses voies ne sont pas nos voies ; car autant les cieux sont élevés par-dessus la terre, autant ses pensées sont élevées par-dessus nos pensées, et ses voies par-dessus nos voies. » Marthe et Marie ne parlent à Jésus que de la maladie de leur frère ; Jésus, répondant en prince de la vie qui a domination sur la mort et le sépulcre, ne parle que de la gloire de Dieu et de la gloire du fils de Dieu. — Quelle leçon pour nous, ô mes bien-aimés frères ! Dans nos vues étroites et bornées, nous ne voyons que le moment présent ; Christ voit, dans ses dispensations envers nous, nos

destinées éternelles. Nous ne voyons que les besoins qui nous pressent, la délivrance après laquelle nous soupirons avec larmes ; Christ voit une fin éternelle qu'il nous veut faire atteindre par des sentiers qui nous sont inconnus. Nous ne voyons que notre corps terrestre et mortel ; Christ voit notre ame immortelle. Nous ne voyons que le temps ; Christ voit l'éternité, et par-dessus toutes choses, et en toutes choses, *la gloire de Dieu.* — Qui que nous soyons, quel que soit notre état, notre rang dans le monde, nous ne pouvons avoir, comme l'immensité de la création tout entière, qu'une seule destination pour laquelle tout a été appelé à l'existence : *la gloire de Dieu, la gloire du Fils de Dieu !*

Or, si nous pouvions enfin comprendre cette importante vérité ; si elle pouvait enfin remplir notre cœur, posséder notre ame tout entière, bientôt nous verrions disparaître ce petit et misérable égoïsme qui nous fait tout rapporter à nous-mêmes, qui fait de nous notre propre idole, qui est la source de toutes nos misères. Bientôt nous sentirions que nous devons nous consacrer, avec tout ce que nous avons, en sacrifice vivant et saint, à la gloire de Dieu, à la gloire du Fils de Dieu. Bientôt nous renverserions ces idoles que nous avons élevées sur le trône de notre égoïsme, et nous en ferions hommage à la gloire de Dieu. Bientôt nous foulerions aux pieds le monstre hi-

deux de notre orgueil, pour donner toute gloire à celui qui nous a créés et sauvés. Bientôt nous nous hâterions d'arracher à nous-mêmes et à tout ce qui est humain, jusqu'au dernier fleuron de cette couronne qu'a usurpée notre orgueil, et nous la placerions tout entière sur la tête divine du Fils de Dieu. Bientôt enfin, nous serions rentrés dans l'ordre éternel de la création !

Et que nous importe la manière dont Dieu veut nous faire atteindre cette fin sublime? Lazare est couché sur un lit de douleur; c'est là qu'il doit servir à la gloire de Dieu, tandis que saint Jean et saint Paul proclameront cette même gloire en prêchant le scandale de la croix de Jésus-Christ. Lazare meurt, il descend dans la tombe, et c'est cette mort, cette tombe, qui doit proclamer la gloire du Fils de Dieu, tout aussi hautement que le firent tous les mondes de ce vaste univers, lorsqu'ils jaillirent par torrens de sa main créatrice. Oh ! apprenons à connaître Dieu ! Souvenons-nous qu'il n'a pu assigner à notre existence d'autre but que sa gloire, et que, pour nous, le glorifier, c'est accomplir et adorer sa volonté souveraine, qui toujours est « bonne et parfaite. » Souvenons-nous enfin que nous pouvons accomplir et adorer cette volonté sur un grabat, au sein de la souffrance et des renoncemens, tout aussi bien que dans la carrière la plus brillante. Hélas ! nous sommes si aveugles, nous sommes si accoutumés à

juger sur les apparences, que le plus souvent les mots de *bonheur* ou de *malheur* n'expriment, dans notre bouche, qu'une déplorable folie. Si un ange de Dieu, possédant la toute-science, pouvait contempler du haut des cieux la vie obscure de quelque homme que ses semblables appellent infortuné, cet habitant du ciel prendrait peut-être sa harpe immortelle et chanterait le bonheur de celui dont le sort nous paraît si digne de pitié; tandis que, si cet ange du ciel n'était pas dans le séjour où il n'y a plus de larmes, il verserait des pleurs amers sur le malheur de tel autre mortel dont les hommes envient la destinée. L'un va atteindre, par la souffrance, le but de son être, la gloire de Dieu; l'autre, au sein du bien-être, vit en oubliant le but de la vie, la gloire de Dieu.

Quelle pensée solennelle ! Il faudra qu'à l'accomplissement des temps, tout ce qui jamais fut appelé à l'existence proclame, à la face de l'univers, la gloire de Dieu, ou en entonnant, avec toutes les intelligences pures des cieux, l'hymne de son éternel amour, ou en rendant, avec tous les réprouvés de l'abîme, le désespérant témoignage que Dieu est juste quand il condamne. O mon Dieu! je me prosterne dans la poudre; je me hâte, tandis qu'il en est temps encore, de déposer à tes pieds ma volonté rebelle, en m'écriant : Gloire à toi ! Et la prière de mon ame est que toutes les pensées, toutes les affections

de mon cœur, comme tous les actes de ma vie, répètent devant tous : Gloire à toi ! et que le dernier soupir de ma voix expirante aille encore porter au pied de ton trône éternel ce cri d'adoration et d'amour : Gloire à toi ! Gloire à toi !!!

MÉDITATION III.

L'AMOUR DE JÉSUS ET L'ÉPREUVE DE LA FOI.

« Et Jésus aimait Marthe et sa sœur, et Lazare. Et après qu'il eut appris que Lazare était malade, il resta encore deux jours au lieu où il était. »

JEAN XI, 5. 6.

« Seigneur, celui que tu aimes est malade ! » Telle avait été la touchante priere de Marthe et de Marie dès que leur frère fut atteint d'une douloureuse maladie. « Cette maladie n'est point à la mort, avait répondu Jésus, mais pour la gloire de Dieu, et afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. » Sur cette réponse, les sœurs de Lazare espèrent et attendent. Notre historien nous conduit maintenant au-delà du Jourdain, dans le cercle de Jésus et de ses disciples, où nous allons le suivre et l'écouter, jusqu'à ce que l'Evangéliste nous ramène à Béthanie, sur le tombeau de Lazare.

Saint Jean va continuer son récit en nous ap-

prenant que son Maître, toujours si prompt à répondre au cri de l'affligé, resta, contre toute attente, encore deux jours au lieu où il était, bien qu'il eût appris la maladie de celui qu'il nomme « son ami. » Mais ce disciple bien-aimé du Seigneur connaît la pente naturelle de notre pauvre cœur à juger promptement, avec précipitation et témérité, les voies du Seigneur. Il sait combien facilement nous doutons de l'amour d'un Sauveur qui pourtant nous en a donné tant de preuves. Il sait combien facilement nous nous croyons oubliés de lui, rejetés, délaissés. Il sait combien peu nous sommes persévérans dans la prière et dans la confiance, dès que nous ne voyons pas nos vœux exaucés aussitôt et de la manière dont nous l'attendions ; il connaît toute notre ingratitude : voilà pourquoi, avant même de nous apprendre que Jésus reste encore deux jours au lieu où il était, avant de nous dire cette conduite mystérieuse du Sauveur qui pourrait être décourageante pour des êtres si naturellement incrédules, son cœur aimant le presse de justifier l'amour de son Maître ; il veut nous ôter tout prétexte de jugement téméraire ; il veut nous faire jeter un regard dans le cœur même de Jésus ; il nous en dévoile les généreuses affections : « *Jésus*, dit-il, *Jésus aimait Marthe et Marie, et Lazare.* » Quelle délicatesse exquise ! quel amour ! quelle connaissance profonde de nos passions, de nos infirmités, de nos misères, nous découvrons chez

ce disciple! Avant même de nous montrer les actions de son Maître, il voudrait toujours nous en faire pénétrer le motif; il voudrait que nous connussions le cœur de Jésus comme il le connaissait lui-même, persuadé que nous trouverions dans cette connaissance mille motifs d'aimer, d'adorer ses dispensations envers nous, quelque mystérieuses, quelque tristes qu'elles nous paraissent au premier abord. Qui aura la témérité d'accuser l'ami de Lazare de négligence envers la famille de Béthanie dans l'affliction, bien qu'il tarde deux jours à leur porter les secours de sa toute-puissance, quand son disciple bien-aimé a eu soin de nous dire à l'avance : « Jésus aimait Marthe et Marie, et Lazare? »

O mon frère bien-aimé, disciple de Christ, qui gémissez dans la souffrance, lors même que vous n'avez pas toujours à vos côtés un saint Jean pour vous répéter que Jésus vous aime, douterez-vous de cet amour, quand, dans les vues insondables de sa sagesse, il ne répondra pas tout de suite à votre prière? Non, vous vous souviendrez que son amour est toujours le même; que cet amour se manifeste aussi bien dans l'épreuve que dans le bien-être; vous espérerez, vous attendrez! Et pourquoi ne tirerions-nous pas ici la même leçon pour ce qui concerne nos amis chrétiens sur la terre? Il arrive souvent que nous ne comprenons pas leur manière d'agir envers nous; il nous

semble qu'ils nous négligent, qu'ils ne répondent pas à notre affection, qu'ils ne compatissent pas assez à nos épreuves, qu'ils... Ah ! gardons-nous de juger leur amour, nous nous en repentirions avec amertume ; ouvrons plutôt notre ame à la confiance, qui est l'élément de toute amitié véritable ; disons-nous qu'ils nous aiment, et attendons !

Jésus aimait Marthe et Marie, et Lazare ! Il y a dans cette parole tout un monde de félicité. *Etre aimé de Jésus !* tout ce que le monde appelle *bonheur* pâlit devant une telle pensée. Je vois un ambitieux insensé tressaillir de joie quand on lui apprend qu'il est aimé d'un grand de la terre dont il briguait la faveur ; il lui semble que tout pour lui change de face, qu'un nouveau soleil de félicité se soit levé sur sa vie et vienne luire sur le jour d'un parfait bonheur... Hélas ! un caprice de celui en qui il a placé sa trompeuse espérance a suffi pour le plonger dans les ténèbres du découragement ; un instant a suffi pour que la joie de son cœur fît place à l'amertume et à la plainte !

Je vois un autre insensé attendre sa félicité de quelque être trop aimé dont il s'est fait une idole. On lui apprend qu'il en est aimé... Aussitôt il voit tous ses rêves de bonheur réalisés ; il sent son cœur bondir de joie. Jacob ne voyait pas avec plus de bonheur s'approcher la fin des quatorze

années d'esclavage auxquelles il s'était soumis pour l'amour de Rachel... Hélas ! l'inconstance du cœur humain ou l'instabilité de la vie va briser son idole, anéantir ses espérances, remplir son cœur d'une amère douleur. Une tombe, qu'il arrosera de ses larmes, sera peut-être tout ce qui lui restera de ses rêves de bonheur ! Je vous appelle en témoignage; n'est-ce pas là l'histoire de votre cœur? n'est-ce pas là ce que vous pouvez observer chaque jour dans les sociétés les plus brillantes de cette vaste cité, comme on l'observe, avec des dehors plus humbles, dans la cabane de l'artisan et dans la chaumière de l'habitant des campagnes?

Mais, ô Jésus ! ô mon Sauveur ! qu'il est différent le sort de ceux que tu aimes ! Tu es toujours le même, hier, aujourd'hui, éternellement. Tu es toujours puissant pour bénir, pour remplir le cœur de ceux que tu aimes, de paix, de joie, de bonheur ! Et non-seulement tu es le Dieu tout-puissant, tu es Sauveur; mais ton amour c'est le salut ! tu es venu acquérir à tes bien-aimés, non pas quelques instans passagers d'un bonheur toujours mélangé d'amertume, mais une éternité d'une félicité que de pauvres mortels ne peuvent concevoir ! L'amour dont tu m'aimes est éternel comme toi, et c'est ce même amour qui fera, dans l'éternité, l'élément de mon bonheur !

O heureuse famille de Béthanie! heureuse Marthe! heureuse Marie! heureux Lazare! vous êtes aimés de Jésus, que vous faut-il de plus pour le bonheur! Que vous font ces épreuves, cette maladie, cette mort, ce deuil auxquels vous allez être exposés! vous êtes aimés de Jésus!

Pauvres mortels que nous sommes! nous aimons souvent ce que nous connaissons à peine. Nous ne lisons pas dans les cœurs, nous ne voyons que les dehors. Souvent, quand nous avons donné notre confiance à quelque être qui nous en paraissait digne, toutes nos espérances sont déçues, notre attente est trompée; souvent aussi quand nous recevons de ceux qui nous sont chers des témoignages de leur affection, un secret sentiment de notre indignité nous force à dire tout bas : Hélas! s'ils me connaissaient mieux! mais Jésus, mais celui dont il nous est dit qu'il aimait Marthe et Marie, est celui « qui sonde les cœurs et les reins. » Quel témoignage pour eux! Quel privilége que le bonheur d'être aimé de celui qui lit, au fond du cœur, les pensées, les inclinations, les affections les plus secrètes! Ah! il fallait donc que Lazare et ses sœurs eussent, non pas mérité son amour, car hélas! à ce prix, Jésus n'aurait pas trouvé, dans toute la race d'Adam, un seul être qu'il eût aimé; mais du moins il fallait que leur cœur fût réellement ouvert à son amour; il fallait qu'ils aimassent sa communion,

qu'ils aimassent sa parole, qu'ils aimassent son amour.

Mes bien-aimés! vous enviez sans doute l'heureuse famille de Béthanie; il n'est sans doute aucun de vous qui ne désirât qu'on pût dire de lui qu'il est aimé de Jésus, qu'il est son ami, qu'il est, comme l'étaient tous les membres de cette famille, un objet particulier de son affection. Eh bien, ce bonheur ne vous est pas inaccessible. Il est un sens dans lequel on peut dire que vous êtes tous déjà les objets de l'amour de Jésus. N'est-ce pas cet amour qui l'a porté à quitter le séjour de la gloire et de la félicité pour venir partager vos misères et vous en délivrer? N'est-ce pas cet amour qui a accompli l'œuvre de la Rédemption, dont il vous fait à tous proclamer la bonne nouvelle? N'est-ce pas parce qu'il vous aime que nous sommes ici pour vous inviter, de sa part, à croire à son amour pour avoir part aux biens éternels dont cet amour est la source?

Mais, ce n'est point assez, dites-vous; nous savons bien que « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croirait en lui ne périt point, mais qu'il eût la vie éternelle. » Mais Jésus aimait la famille de Béthanie d'une façon toute particulière; il appelle Lazare « son ami; » saint Jean nous dit, comme en parlant du plus grand privilége : *Jésus aimait*

Marthe et Marie, et Lazare. Ils étaient donc les amis de son cœur ; leur nom est resté dans les pages sacrées du livre de vie, comme d'éternels monumens de l'affection spéciale de Jésus pour eux.

Tout cela est vrai, mon cher frère; mais nous vous répétons encore que ce bonheur ne vous est point inaccessible. Jésus est le même pour vous aimer, qu'il était il y a dix-huit cents années. Et qu'avaient fait Marthe et ses sœurs pour devenir les amis de Jésus? Nous l'avons dit : leur cœur était, par sa grace, ouvert à son amour, à sa communion, à sa parole. C'est là tout ce que Jésus demandait d'eux; c'est là tout ce qu'il demande de vous. Ils ne s'étaient pas distingués par des actions brillantes, ou par une vie qu'ils eussent voulu appeler méritoire. Ils n'avaient pas, comme Paul, rempli le monde de l'Évangile du Christ; ils n'avaient pas, comme saint Jean, été exilés pour la cause de la parole de Dieu ; ils n'avaient pas, comme Étienne, rendu au péril de leurs jours le plus éclatant témoignage à la vérité. Ils n'avaient rien fait de semblable ; ils n'y avaient pas même été appelés ; et pourtant Jésus les aimait. Marthe confessait Jésus par sa foi : « Je crois, Seigneur, que tu es le Christ, le fils de Dieu qui devait venir au monde. » Marie « se tenait assise aux pieds de Jésus et l'écoutait. » Lazare le glorifiait par sa soumission sur un lit de souffrances; et c'est dans cette

humble condition que Jésus les aimait. O vous donc, mon frère bien-aimé, qui voudriez trouver dans votre cœur ou dans votre vie quelque preuve que vous êtes aimé de Jésus, comme l'étaient Lazare et ses sœurs, ne recherchez point ces preuves dans des choses grandes et élevées. Venez à Jésus, demandez-lui son amour; descendez au fond de votre cœur, humilié devant lui. Il vous y parlera, par son esprit, de paix, de réconciliation et d'amour. Ne vous mettez point en peine de ce que la faiblesse de vos moyens ne vous permet pas d'agir dans une grande et brillante sphère d'activité à son service. Ne gémissez pas de ce que votre faiblesse, ou des infirmités, ou des maladies vous retiennent dans cette humble condition où il ne vous paraît pas possible que Jésus descende pour vous aimer. Ah! ne l'oubliez pas; son amour est gratuit; on ne le *mérite* pas; il le *donne*. Demandez-vous plutôt, si vous voulez parvenir à l'assurance de son amour, demandez-vous : Ai-je ouvert mon cœur à la parole de Jésus? ses promesses parlent-elles à mon ame? est-il bien pour moi un Sauveur? ai-je trouvé en lui le pardon et la paix? mon ame éprouve-t-elle un besoin de sa présence, qu'aucun homme, aucun ange de Dieu ne puisse remplir, mais Jésus, Jésus seul? Aimé-je sa parole? Est-ce pour moi un bonheur d'être assis à ses pieds, comme Marie, et de l'entendre me parler de ma patrie céleste? Mon ame a-t-elle soif du Dieu fort et vivant?

Eprouvé-je un besoin toujours nouveau de m'approcher du Seigneur par la prière du cœur, comme un enfant trouve un plaisir toujours nouveau de venir se jeter dans les bras d'un père tendrement aimé? Et dans mes épreuves, dans mes maladies, dans mes inquiétudes, est-ce à lui que je crie aussitôt pour la délivrance? M'est-il donné de reconnaître sa main paternelle dans mes douleurs et mes afflictions? mon cœur est-il soumis? ma tête, courbée dans le silence et l'adoration, lorsque cette main s'appesantit sur moi? Où cherché-je alors la consolation? dans sa parole, dans ses promesses, dans les assurances de son éternel amour, ou bien dans des pensées du monde et dans de vaines espérances? Qu'est-ce qui répand quelque sérénité sur les heures les plus sombres et les plus tristes de ma vie? Suis-je bien persuadé que ce sentier difficile et pénible qu'il me fait parcourir est le meilleur pour mon éternel bonheur? et que « toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu? » Et quand vous ne trouveriez dans votre cœur que *le désir sincère* de répondre d'une manière satisfaisante à ces questions, dites-vous que Jésus vous aime, et réjouissez-vous de son amour!

Mais ne vous y trompez pas : si c'est dans le monde, dans la créature, dans la satisfaction de votre volonté propre, de vos désirs, de vos passions, que vous cherchez le bonheur, vous ne

pouvez avoir aucune part aux doux priviléges de la famille de Béthanie. « Hommes et femmes adultères! ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu? et que celui qui veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu? » — « Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. » Quoi! vous voudriez, dites-vous, qu'on pût dire de vous, comme de Lazare et de ses sœurs, que Jésus vous aime; et votre cœur, qui devrait sentir cet amour, votre cœur appartient à un monde qui crucifia le Seigneur! votre cœur tient à des péchés qui attachèrent Jésus à la croix! votre cœur ne s'ouvrit jamais à l'amour du Sauveur! Et la pensée de Jésus est la dernière qui se présente à votre ame! et son nom n'est ni dans votre cœur, ni sur vos lèvres, ni dans vos familles, ni dans vos sociétés, ni dans vos salons! Est-ce ainsi que vous traiteriez une créature pour laquelle vous auriez la moindre affection? Ah! renoncez d'abord à vous-mêmes et à toutes les vanités qui captivent votre cœur, et revenez à l'amour de votre Dieu-Sauveur, avant de pouvoir goûter le bonheur d'être aimé de Jésus, le bonheur de la famille de Béthanie.

Si vous possédez l'amour de Jésus, tout est bien, éternellement bien, lors même que vous seriez accablés de toutes les misères de cette vie terrestre; mais si vous êtes hors de cet amour, tout est mal, éternellement mal, lors même que

vous seriez accablés de tout ce que les hommes ont la folie d'appeler le bonheur.

Jésus aimait Marthe et Marie, et Lazare! telle est la parole échappée du cœur de saint Jean, parole qui devait prévenir, dans l'esprit de ses lecteurs, tout doute, toute incrédulité, tout murmure sur la conduite mystérieuse de Jésus, qui, nous dit l'Évangile, *resta encore deux jours au lieu où il était*, après avoir appris que Lazare était malade.

Cependant, pourquoi ce retard? pourquoi Jésus ne vole-t-il pas, comme à son ordinaire, au secours d'une famille affligée qu'il aime? Pourquoi ne prononce-t-il pas un mot de sa toute-puissance, et Lazare serait guéri? Quoi! Jésus aimait Lazare, et il le laisse en proie à la souffrance! Jésus aimait Marthe et Marie, et il les laisse en proie à l'angoisse! La maladie fait des progrès effrayans; Lazare sent se tarir dans son sein les sources de la vie; ses sœurs éplorées voient le voile de la mort s'étendre sur ses yeux; les larmes de tous coulent en abondance, à la pensée d'une prochaine séparation... et Jésus, et leur céleste ami, qui jamais ne resta insensible à aucune de nos humaines misères, Jésus n'arrive point! Deux jours entiers s'écoulent; Lazare meurt, et Jésus n'est pas là! Serait-ce là une preuve de son

amour? Est-il vrai qu'il *aime Marthe et Marie, et Lazare?*

Ainsi raisonne l'homme qui ne comprend pas « les voies de l'Éternel; » qui ne voit dans la douleur que la douleur, dans l'épreuve que l'épreuve, et qui n'apprécie la délivrance qu'à proportion de la promptitude avec laquelle elle a été accordée. Mais Jésus, qui veut en toutes choses « la gloire de Dieu, » et le salut éternel des ames, n'épargne point chez ses disciples cette lâche frayeur de la souffrance. Il veut qu'ils apprennent à aimer sa volonté plus que leur bien-être, à soupirer après le sentiment de son amour dans ses dispensations les plus sévères, plus qu'après la délivrance. Puis-je en appeler à votre expérience? vos épreuves vous ont-elles appris cette grande vérité, ô vous, mon cher frère, que le Seigneur a exposé au creuset de quelque affliction? Quel a été le premier cri qui s'est échappé de votre cœur? Qu'avez-vous éprouvé quand le Seigneur ne répondait point à ce cri; quand il a laissé s'augmenter votre douleur et votre angoisse; quand il vous a fait passer ces longues nuits de cruelle insomnie, ou quand il vous a appelé à veiller au chevet de quelque être cher à votre cœur, que la maladie dévorait? Dites-le, pour notre instruction, et pour nous faire profiter de votre expérience; ne vous semblait-il pas alors que le Seigneur resterait à jamais sourd à vos suppli-

cations, à vos soupirs? Ne doutiez-vous pas de l'efficace de la prière? Les promesses de Dieu n'étaient-elles pas sans force pour votre ame? Dites-le encore, n'avez-vous pas été forcé de reconnaître qu'il en était ainsi parce que vous ne vous étiez point encore véritablement humilié sous la main de Dieu; parce que vous n'aviez point courbé devant sa volonté une tête soumise; parce que vous ne soupiriez qu'après la délivrance des maux éternels qui pesaient sur votre ame; parce qu'après vous être écrié : « ô Dieu! s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi! » vous n'osiez ajouter, *avec sincérité* : « toutefois, que ta volonté soit faite, et non la mienne! »

« O gens dépourvus de sens et tardifs de cœur à croire les choses que les prophètes ont prononcées! » Quand apprendrons-nous que « les voies de l'Éternel ne sont pas nos voies : que ses pensées ne sont pas nos pensées! » Quand apprendrons-nous, avec la puissance de la grace de Dieu, à dompter les mouvemens impétueux d'une ame impatiente; à imposer silence aux insinuations d'un cœur incrédule; à fléchir une volonté rebelle? Serons-nous toujours gouvernés par l'égoïste intérêt du moment, sans pouvoir jamais nous élever à la contemplation des plans d'un Dieu de miséricorde qui veut notre éternel salut? « Parlons à la terre; elle nous instruira. » Si

une plante doit pousser d'un sol fertile de profondes racines, grandir et porter des fruits qui parviennent à maturité, il faut que les vents mêmes et les tempêtes y contribuent. Ce n'est que la plante éphémère qui grandit sans obstacle; sa fleur s'épanouit avec l'aurore; elle étale un instant sa délicate fraîcheur et sa naissante beauté; elle embellit un jour de printemps qu'elle embaume de son parfum délicieux. Hélas! le premier rayon du soleil en flétrit la fraîcheur; le premier coup de vent en fane la beauté; elle tombe desséchée, « et son lieu ne la reconnaît plus! » Mais l'arbre, qui doit un jour récompenser celui qui l'a planté, sort avec peine et lenteur du sol qu'il doit un jour ombrager; il lui faut des années pour étendre ses profondes racines et ses fertiles rameaux; les tempêtes l'endurcissent et le fortifient; il atteint sa sublime hauteur; il brave les orages, et ne trompe pas l'attente du voyageur qui vient se reposer à son ombre et se désaltérer de ses fruits. Il n'en est pas autrement dans le domaine de la grace que dans celui de la nature. Si une ame doit « habiter en la maison de l'Eternel tous les jours de sa vie, pour contempler sa présence ravissante et pour visiter soigneusement son palais, » il faut qu'elle y soit préparée par les combats et les épreuves. C'est une méthode d'éducation dont Dieu se servit toujours envers tous ceux de ses enfans qu'il voulut distinguer et mettre à part pour l'instruction et la lumière des

siècles. Il les fit tous passer par les sentiers obscurs de la souffrance. Il les mit tous au creuset, jusqu'à ce que leur foi en sortît pure de toutes les souillures de l'orgueil et du péché. Abraham, le père des Croyans, marche d'épreuve en épreuve, de combat en combat; il parcourt un sentier obscur, qui lui est aussi inconnu que la montagne de Morija, où il doit immoler l'objet de ses plus chères affections; il faut qu'il espère contre toute espérance. Il semble, au contraire, que le Seigneur rende ses voies plus faciles pour les objets moins privilégiés de son amour. Un centenier de Capernaüm, qui peut-être connaît à peine le Dieu que rejettent les Païens, vient à Jésus, lui demande la guérison de son serviteur, qu'il aime: il en reçoit aussitôt cette réponse : « J'irai, et je le guérirai. » « Et à l'heure même son serviteur fut guéri. » Deux pauvres aveugles entendent passer celui que tout Israël connaît par ses bienfaits; ils appellent à grands cris un regard de sa compassion; il s'arrête, prononce un mot de sa toute-puissance : les aveugles ont recouvré la vue. Mais la femme Cananéenne, une héroïne de la foi, dont la fille unique va lui être enlevée par la mort, vient à Jésus, implore avec larmes sa consolation et son secours... Elle en reçoit une dure réponse, un refus de toute grace! mais elle va, par ce moyen, donner à tout Israël et à tous les siècles futurs l'exemple le plus éclatant d'une foi victorieuse. Le grand apôtre Paul, lui-même, prie

trois fois pour être délivré d'une rude épreuve, et ne reçoit pour réponse que ces mots : « Que ma grace te suffise ! ma force s'accomplit dans ton infirmité. » Ainsi le Seigneur conduit ses enfans; il semble insensible à leurs cris de douleur; les ténèbres s'épaississent autour d'eux; la nuit devient plus profonde; mais c'est pour rendre plus brillante l'aurore du jour de la consolation. C'est souvent quand le cœur abattu cesse de pousser vers le ciel des soupirs qu'il croit inutiles; c'est quand le dernier rayon d'espérance s'est éteint dans une sombre angoisse; c'est quand tout secours paraît impossible, quand toute consolation humaine a disparu, que Jésus-Christ se présente à son enfant, et change pour lui les ténèbres en lumière, et les pleurs en chants d'actions de graces. C'est quand Lazare a été saisi par les bras glacés de la mort; quand il est descendu au tombeau ; quand ses sœurs en pleurs et vêtues d'un habit de deuil croient n'avoir plus dans ce monde d'autre consolation que celle d'aller pleurer sur la tombe d'un être aimé, que Jésus paraît à Béthanie, qu'il va commander en maître à la mort et au sépulcre, et tirer la gloire de Dieu du sein de la poussière des tombeaux.

O sagesse, puissance, amour de mon Dieu ! quand apprendrons-nous à vous connaître, à vous adorer, à nous soumettre, dans un religieux si-

lence, à tout ce que vous faites pour notre éternel bonheur?

Les théologiens du siècle, ignorans des voies de Dieu envers ses enfans, dont il veut avant tout la sanctification et le salut, ont imaginé mille hypothèses pour expliquer la conduite de Jésus qui laisse « son ami » pendant deux jours dans la souffrance, dénué de secours. L'un nous dit qu'il fut retenu par quelque occupation indispensable; l'autre, qu'il ne croyait pas Lazare en danger; un troisième... Insensés! perdrez-vous donc toujours de vue la gloire de Dieu, et le salut des ames immortelles? Ne songez-vous donc qu'à la terre, qu'à la maladie, qu'à la douleur, qu'à la mort, et jamais au bonheur éternel de ces êtres immortels que Jésus forme pour les cieux, à l'école de son esprit et de l'épreuve? Élevons plus haut nos regards, si nous voulons comprendre les voies de notre Dieu et ses desseins à notre égard. « Il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. » Il ne veut pas que ses enfans, déjà convertis à lui, restent encore enlacés dans les chaînes serviles du monde et de la corruption. Il brise ces chaînes; et si les coups qu'il frappe retentissent douloureusement dans notre cœur, ne méconnaissons pas la verge et la main de celui qui l'a assignée. Mon Dieu! que veux-tu de moi? quel sacrifice ai-je à faire? quelle idole à sacrifier sur l'autel de ton éternel amour? Et,

puisque tu m'as sauvé, puisque tu m'aimes, par quelle voie veux-tu me faire arriver à Sion, à l'assemblée des premiers-nés, au lieu de l'éternelle réunion de tous ceux qui eurent un cœur pour t'aimer, et où rien de souillé ne saurait avoir accès?

MÉDITATION IV.

L'HÉROÏSME DE JÉSUS. — LES DOUZE HEURES DU JOUR.

« Et après cela il dit à ses Disciples : « Retournons en Judée. » Les Disciples lui dirent : « Maître, il n'y a que peu de temps que les Juifs cherchaient à te lapider, et tu y vas encore ! » Jésus répondit : « N'y a-t-il pas douze heures au jour ? Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche point, car il voit la lumière de ce monde ; mais si quelqu'un marche de nuit, il bronche, car il n'y a point de lumière avec lui. »

JEAN XI, 7—10.

Les deux vertus qui nous paraissent constituer ce que l'on a appelé héroïsme, c'est le courage et le dévouement. Les noms que nous voyons briller sur les pages de l'histoire, entourés de pompeux éloges, sont les noms de ces hommes qui, s'oubliant eux-mêmes, et oubliant leurs intérêts personnels, eurent le courage de se dévouer à la souffrance ou à la mort, pour le salut de leur patrie, ou pour le bonheur de quelqu'être qui leur était

cher, ou pour quelqu'autre cause digne de louanges. Nous admirons ce courage, ce dévouement; nous aimons à relire les traits magnanimes d'un sublime héroïsme. Mais hélas! comme l'a fort bien dit un grand homme de nos jours, « l'héroïsme lui-même, la plus grande et la plus pure de toutes les beautés, l'héroïsme lui-même, vu de près, a ses taches (1). » Et que n'eût pas dit l'auteur célèbre que nous venons de citer, que n'eût-il pas dit s'il avait jugé l'héroïsme humain à la lumière de l'éternelle vérité de Dieu! Que n'eût-il pas dit, s'il avait analysé, au flambeau de la parole divine, tous les élémens d'orgueil, de vanité, d'égoïsme, qui se mêlent toujours à ces élans sublimes d'une conduite héroïque aux yeux des hommes! Oh! que deviendraient les actions les plus brillantes de tant d'hommes dont le nom retentit de siècle en siècle, dont le souvenir nous apparaît dans le passé, environné d'une auréole de gloire; que deviendraient leurs actions les plus brillantes, pesées à la balance de l'éternelle justice? Ne verrions-nous pas la main mystérieuse qui surprit le roi de Babylone au sein de ses vanités, écrire, sur toutes ces actions d'éclat, le sinistre *Thekel* du prophète : « Tu as été pesé à la balance, et tu as été trouvé léger! » — Tu le sais, mon Dieu, et ce n'est pas à nous de prononcer.

(1) Victor Cousin. *Introd. à l'Hist. de la philosophie.*

Mais nous, bénissons Dieu, bien-aimés frères, de nous avoir fait connaître un autre genre de courage et de dévouement, que célèbrent, non pas des hommes mortels, qui souvent appellent le bien, mal, et le mal, bien ; mais que célèbrent les anges de Dieu, sur les harpes immortelles de l'éternelle louange ! Le Rédempteur du monde se présente à nous, dans le dévouement qui le porta à quitter les cieux pour venir partager nos misères, et nous en délivrer, comme dans toute sa vie, et en particulier dans le trait rapporté par notre texte, comme le parfait modèle d'un héroïsme divin et approuvé de Dieu ; et il nous crie à tous : « Je vous ai laissé un exemple, afin que vous suiviez mes traces. »

Venez donc, disciples du Christ ; venez aussi, hommes du monde, qui savez encore apprécier ce qui est beau, ce qui est grand, ce qui est noble et sublime ; venez, étudions notre modèle, et puissions-nous ne pas nous borner à une vaine et stérile admiration, mais nous lever aussitôt, et mettre un pied courageux dans la carrière où nous précède notre divin Chef ! Le dévouement courageux de Jésus, les considérations qui doivent nous l'inspirer : telle est la leçon que nous devons tirer des paroles qui font le sujet de notre méditation.

Seigneur ! arrache notre cœur à cette lâche apa-

thie qui nous rend indifférens à ce qui devrait le plus enflammer notre enthousiasme ! Déracine de nos ames, par la puissance de ton esprit, cet égoïsme qui nous glace et nous rend incapables de sortir de nous-mêmes pour nous élever à la contemplation de ce spectacle divin, que tu mis sous les yeux d'un monde pécheur, et qui est propre à faire l'admiration des anges, et le sujet de nos cantiques pendant l'éternité !

Jésus était au-delà du Jourdain, où il avait été forcé de fuir devant la haine et la persécution des principaux de son peuple. Il y resta encore deux jours, après que Marthe et Marie lui eurent fait voir dans quelles inquiétudes elles se trouvaient à cause de la maladie de leur frère ; deux jours de souffrances pour Lazare, deux jours de pénible attente pour ses sœurs; mais aussi, nous ne pouvons pas en douter, deux jours d'œuvres de bienfaisance et de tendre charité, de la part de celui « qui allait de lieu en lieu, faisant du bien, » et « dont la nourriture fut toujours de faire la volonté de celui qui l'avait envoyé, et d'accomplir son œuvre. » Oui, tandis que la maladie et la mort apportent, dans la demeure de Béthanie, le deuil et les larmes, la main bienfaisante de Jésus portait, dans quelque autre famille affligée, la consolation et le secours, et dans quelque autre, troublée et souffrante, le pardon et la paix.

Mais si ceux qu'il aime le plus sont souvent les

derniers auxquels Jésus apporte son secours, ils ne sont pas oubliés de son cœur. Non, il les garde par sa toute-puissance « comme la prunelle de son œil; comme l'aigle émeut sa nichée, couve ses petits, étend ses aîles, les protége, les porte sur ses aîles. » — Jésus est au-delà du Jourdain, exilé par les poursuites de ceux qu'il venait sauver; mais de là il voit tout ce qui se passe à Béthanie; il compte les plaintes de Lazare et les larmes de ses sœurs : il a vu celui qu'il aime devenir la proie de la mort; il a vu la douleur de ses deux sœurs qui, si souvent, le reçurent dans leur humble demeure. Il voit que l'épreuve est assez grande, trop grande, peut-être, pour leur foi; et comme il ne veut pas « qu'ils soient tentés au-delà de leurs forces, » son cœur compatissant le presse de venir à leur aide : « *Retournons en Judée*, » dit-il à ses disciples.

Mes bien-aimés frères! si vous connaissez la souffrance; si Dieu vous afflige, de quelque manière que ce soit, pour vous ramener à lui, pour vous rendre sérieux à salut; si, lorsque vous faites monter vers lui vos prières et vos supplications, il paraît ne pas y répondre; s'il vous fait attendre deux jours, deux semaines, deux années, ne perdez pas courage! apprenez à connaître les voies de son amour et de sa grace; apprenez à espérer, à croire, à aimer, car bientôt, bientôt sortira de son cœur cette parole de compassion :

« Retournons en Judée, » retournons dans cette maison d'affliction et de deuil; retournons dans cette ame prête à succomber dans le combat, qui soupire après la délivrance; retournons dans ce cœur que déchire la souffrance ou l'angoisse.

Mais ici, j'entends s'élever une objection qui nous conduira plus directement au sujet de la méditation de ce jour. A peine Jésus a-t-il prononcé ces paroles : « *Retournons en Judée*, » qu'une voix s'élève : « *Maître, il n'y a que peu de temps que les Juifs cherchaient à te lapider, et tu y vas encore!* » Nous n'avons pas besoin de le dire, ce sont les disciples qui ont parlé. Ils se souviennent, en tremblant, qu'à la dernière fête, les Juifs avaient pris des pierres pour lapider leur Maître, comme le rapporte saint Jean, à la fin du chapitre qui précède celui que nous méditons. Cette impression de crainte pour leur Maître et pour eux est la seule qui les fasse parler. Ils perdent de vue toutes les autres choses; ils oublient la famille de Béthanie dans l'affliction; ils oublient, ou ils n'ont point encore compris le vrai but de la mission divine de leur Maître, qui est de mourir « pour le salut de son peuple. » La peur et l'égoïsme parlent seuls.—*Maître, tu y vas encore!*

Hélas! nous ne voulons pas trop les blâmer; ils ont exprimé ce que nous eussions peut-être tous senti à leur place. Il y a dans notre ame un

fond de lâcheté et d'égoïsme qui fait tout disparaître devant nos propres intérêts; qui nous fait frissonner à la vue des sacrifices et de la douleur, comme les disciples tremblent au souvenir des pierres qu'avaient prises les Juifs pour lapider leur Maître. Une voix s'élève dans notre cœur; elle est l'écho de celle des disciples : « Quoi! tu veux faire encore cette bonne œuvre qui va te coûter de si durs sacrifices, des peines, des fatigues! Quoi! tu veux accomplir rigoureusement, au détriment de ton bien-être, cette volonté de Dieu et ses rigides exigences! Quoi! tu veux suivre Jésus, bien qu'il te faille pour cela renoncer à tes goûts, à tes plaisirs, à cet objet de ta passion, au monde, à toi-même! Tu veux suivre Jésus, n'écouter que sa voix, et il faut te charger chaque jour de ta croix, parcourir ce sentier si étroit, si épineux, si difficile! Tu veux faire en toutes choses la volonté de Dieu, et il faut que tu renonces à ta volonté propre, que tu aimes par-dessus tout! « *Maître, tu y vas encore!* »

Telles sont les lâches insinuations de nos cœurs charnels et incrédules. Que fera Jésus? écoutera-t-il la voix de ses disciples? n'ira-t-il point en Judée? Ah! si Jésus eût pu jamais reculer à l'aspect des sacrifices, des combats, de la douleur, de la mort, aurait-il quitté le séjour de la gloire et du bonheur, pour descendre dans l'abîme de nos misères? Son œil n'avait pas contemplé à l'a-

vance la colline de Golgotha? Il ne s'agit pas seulement pour lui, en retournant en Judée, d'aller à Béthanie, d'aller accomplir, au milieu de ceux qu'il aime, une œuvre de sa toute-puissance et de son amour; d'aller tirer Lazare de son tombeau, pour le rendre à l'amour de ses sœurs, et faire succéder dans leur cœur la consolation et la joie à la douleur et à la tristesse. Cette tâche eût été douce à son cœur. Mais en « retournant en Judée, » Jésus avait devant les yeux un but infiniment plus grand, plus élevé; mais aussi une attente infiniment triste et douloureuse. Il a sous les yeux le but principal de sa mission divine; il touche à la semaine des douleurs. La dernière Pâque s'approche; la victime d'expiation, « immolée dès avant la fondation du monde, » et qui avait été l'attente et l'espoir des siècles, s'approche de l'autel. Jésus a sous les yeux un monde pécheur qu'il veut sauver, une race déchue qu'il veut réhabiliter dans sa destination primitive. Il voit une justice éternelle prête à frapper des coupables; il veut y satisfaire. Il voit une malédiction prête à tomber sur des violateurs de la loi éternelle de l'ordre; il veut la prendre sur sa tête immortelle. Il voit un enfer; il veut en éteindre les flammes. Il voit une félicité éternelle; il veut nous l'acquérir. Il voit en Dieu un amour infini; il veut nous en rendre les objets.

Tel est le but que Jésus contemple au terme de sa carrière; et son ardent amour est impatient d'y

atteindre. Et pourtant il sait qu'il n'y atteindra qu'à travers l'ignominie et la douleur. En disant : « Retournons en Judée, » il sait qu'il s'avance au devant des souffrances et de la mort. Déjà il a prédit à ses disciples ce qui doit lui arriver ; déjà ils en ont un redoutable pressentiment. Jésus ne veut pas les attrister et abattre leur courage en le leur annonçant plus clairement. Plein d'une calme et ferme résolution, il marche seul à son but, la Rédemption d'un monde pécheur. Il voit devant lui les opprobres, les plus cruelles souffrances, une mort ignominieuse. Il voit devant lui ce combat qui ne doit finir qu'avec le dernier soupir de sa vie épuisée par la douleur, qu'avec la dernière goutte du sang innocent qui coule dans ses veines. Il voit près de lui le disciple qui doit le trahir ; il voit au loin les flots d'un peuple furieux que son amour veut sauver ; il entend les cris de leur haine : Crucifie ! Crucifie ! Il voit le Calvaire, qu'il va gravir, chargé de l'instrument de son supplice et de notre salut. Il voit la lâche fuite de tous ceux qu'il aime. Il voit ces heures ténébreuses d'une longue agonie ; il voit la mort et le sépulcre. Il peut encore éloigner de lui cette coupe amère ; il peut retourner en arrière ; la Galilée ou la Samarie, où souvent il s'est retiré, parce que son heure n'était pas venue, sont prêtes à le recevoir, à lui ouvrir un asile contre la fureur de ses ennemis. Mais non ; il a dit, avec le calme et le courage d'un héros qui marche à la victoire :

« Retournons en Judée; » et il retourne en Judée. Et quand je considère que le but de Jésus est de sauver une race coupable, de sauver précisément ce peuple qui le rejette et les criminels qui le mettent à mort, et que son cœur généreux, brûlant d'un amour inconnu à la terre, est impatient d'accomplir l'œuvre de leur salut, alors je me prosterne aux pieds de ce Rédempteur, et je m'écrie : « Voilà le courage et le dévouement ! voilà l'héroïsme devant lequel toutes les actions des hommes auxquelles on a donné ce nom pâlissent, deviennent des misères, et vont se confondre avec l'impure poussière d'une terre souillée ! »

O êtres immortels ! êtres pécheurs, appelés à la gloire ! si Christ est notre Sauveur; si nous prenons le nom de ses disciples, ne nous lèverons-nous pas maintenant du sein de notre lâche égoïsme, pour marcher à la suite de notre Chef? Retrouverons-nous sans cesse dans notre cœur et sur nos lèvres les misérables objections des disciples (1)? Pourquoi reculerions-nous tremblans devant ce combat, devant cette épreuve, devant cette souffrance que nous présente le Dieu-Sauveur qui nous a précédés dans la carrière? Pourquoi, quand la volonté de Dieu nous

(1) Ah ! l'exemple de tant d'amour, de tant de dévouement, dont nous avons été les objets, laisserait-il notre ame froide, glacée, dans son honteux égoïsme, dans sa déplorable torpeur?

est connue, quand l'Éternel a parlé, pourquoi nous verrait-on chanceler sans courage, à la seule vue d'un sacrifice douloureux qu'il nous faut apporter sur l'autel de celui que nous adorons comme Sauveur? Ah! souvenons-nous que celui qui nous a rachetés, et à qui nous appartenons, veut notre cœur tout entier et sans réserve; souvenons-nous que si, désirant marcher à sa suite, nous aimons père ou mère, frère ou sœur, plus que lui, nous ne sommes pas dignes de lui. Souvenons-nous que sa volonté souveraine doit trouver notre tête courbée dans la poussière, et notre cœur soumis, prêt à s'écrier: « C'est l'Éternel; qu'il fasse ce qui lui semblera bon! » Mais souvenons-nous aussi que nous ne sommes pas seuls à marcher dans la carrière; que celui qui nous y précède ne nous abandonne jamais à notre propre force, ou plutôt à notre extrême faiblesse; mais qu'il nous y guide, nous y soutient, nous assure la victoire. Qu'une confiance inébranlable en lui, en sa puissance, en son amour, soit donc à notre ame comme une ancre sûre; puis, que les vents et les tempêtes s'élèvent avec fureur, nous pourrons être ébranlés, jamais abattus.

Mais si l'exemple héroïque de notre Chef nous paraît trop élevé au-dessus de nous; si la vue de cette sublime hauteur nous effraie; si, par nous-mêmes, nous désespérons de gravir, à sa suite,

cette montagne sacrée; si nous nous surprenons prêts à reproduire l'objection des disciples, écoutons du moins la réponse que Jésus daigne leur faire, les encouragemens qu'il daigne leur donner; et, en attendant tout de sa force, recevons instruction.

« *N'y a-t-il pas douze heures au jour? Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche point, car il voit la lumière de ce monde; mais si quelqu'un marche la nuit, il bronche, car il n'y a point de lumière avec lui.* » Deux leçons importantes ressortent de ces paroles, pour notre encouragement: « Il y a douze heures au jour, » qui sont données de Dieu pour accomplir la tâche qui nous est imposée; après quoi « la nuit vient, pendant laquelle personne ne peut plus travailler; » et « celui qui marche la nuit, bronche; car il n'y a point de lumière en lui. » Telle est, d'abord, la première et sérieuse leçon des paroles de Jésus; tel est, pour nous, le premier encouragement. Et d'où viennent, en effet, cette lâcheté, cet égoïsme, cette crainte des sacrifices et de la douleur qui paralyse notre énergie, et nous rend incapables de courage, de généreux dévouement? C'est qu'en traversant la vie, nous oublions le but de la vie. C'est que, ne pensant qu'à nous-mêmes, et à l'intérêt personnel du moment, nous oublions que nous avons à remplir une tâche importante, dont les résultats, heureux ou mal-

heureux s'étendront sur toute l'éternité. Douze heures au jour... ! Puis, « l'ange que j'avais vu se tenant sur la mer et sur la terre leva sa main vers le ciel, et jura par Celui qui est vivant aux siècles des siècles, qui a créé le ciel, et les choses qui y sont; la terre, et les choses qui y sont; la mer, et les choses qui y sont, *qu'il n'y aura plus de temps!* » *Douze heures au jour....!* « Puis, celui qui doit venir viendra et ne tardera point; » puis, une parole retentira du haut des cieux jusqu'en la terre et jusque dans les profondeurs de l'abîme, et surprendra toute créature responsable, « comme les douleurs surprennent celle qui est enceinte : » « *Rends compte de ton administration!* » *Douze heures au jour...!* Oh! folie de tant d'êtres immortels et chargés d'une redoutable responsabilité, et qui pourtant prodiguent, à la poursuite de vanités, ces heures si courtes, si précieuses! Le roi païen qui, chaque matin, entendait son esclave lui crier à haute voix: « Philippe, souviens-toi que tu es mortel! » ne s'élèvera-t-il pas, au dernier jour, en témoignage de condamnation contre, tant d'êtres qui prennent le nom du Christ crucifié, et qui marchent vers la tombe, comme s'il n'y avait point de mort, point de jugement, point d'éternité! Oubliant leur haute destination, ils poursuivent, pendant *les douze heures du jour*, des ombres qui les trompent, qui les fuient; un rêve chimérique les absorbe tout

entiers pendant douze heures destinées au travail; et s'ils se réveillent sur un lit de mort, en présence de la mort, sur le bord de l'abîme, *il n'y a plus de temps!* Qu'il est amer le souvenir de tant d'heures de la jeunesse, de l'âge mûr, du temps de la force, qui ont été perdues, misérablement perdues! Ah! la vie que douze heures mesurent, est-elle donc si longue que nous puissions ainsi en prodiguer les plus beaux jours à semer le vent, pour recueillir le tourbillon? Le temps ne s'envole-t-il pas assez rapidement? L'aiguille qui mesure le cadran de notre vie est-elle trop lente, que nous devions en hâter le terme fatal par l'étourdissement et la folie? Le but de la vie est-il donc si peu sérieux, que nous voulions jouer, en l'oubliant, avec les décevantes passions du cœur, ou éteindre dans le tumulte du monde et de la sensualité les derniers rayons du jour qui nous est donné? Oh! qu'il est déplorable le sort de l'insensé qui jamais ne s'est arrêté sur la route rapide qu'il parcourt pour se demander devant Dieu: « Pourquoi suis-je né? » Bientôt, semblable au voyageur égaré qui s'arrête étonné sur la rive d'un océan sans bornes, il va s'éveiller, mais trop tard, sur les bords de l'éternité. Il a fui, pendant les douze heures du jour, « la lumière de la vie » pour parcourir sans remords le sentier ténébreux de la perdition ; il a « *marché la nuit, il bronche...* grand Dieu! dans quels abîmes de ténèbres et de désespoir il s'est précipité!

« Éternel ! enseigne-nous à tellement compter nos jours que nous puissions en avoir un cœur rempli de sagesse ! » Ainsi priait Moïse au désert ; ainsi prie celui qui n'a point oublié qu'il marche vers Canaan ; que le temps est court ; que le soleil commence à baisser ; que la nuit déjà étend ses voiles ; que l'éternité s'approche ; que la tombe va s'ouvrir. Et celui qui prie de la sorte sera-t-il encore esclave de son égoïsme ? ira-t-il encore, à la vue de sa tâche, à la vue des sacrifices, se retrancher lâchement derrière l'objection des disciples ? Non ; nous ne le pensons pas. La seule considération que Jésus offre à ses disciples, le sérieux de la vie, la brièveté du temps, ces mots terribles de mort, de jugement, d'éternité, qui retentissent à ses oreilles, d'une voix de tonnerre, l'arracheront à son égoïsme, à sa lâcheté ; enfonceront dans son ame un aiguillon d'activité, de courage, d'énergie, qui le pressera de marcher à la suite de son Chef qu'il aime.

Eh ! n'y a-t-il donc point de bonheur à suivre celui qui joint si bien l'exemple au précepte ? Sa vie terrestre ne fut pas de longue durée : c'est à la fleur de son âge « qu'il a été enlevé par la force de l'angoisse et de la condamnation ; qu'il a été retranché de la terre des vivans ; que la plaie lui a été faite pour le péché de son peuple. » Mais ce n'est pas par le nombre des années, mais bien par la manière dont elles sont employées, que

nous devons mesurer la longueur de notre vie. La plus longue vie est perdue si nous n'atteignons pas le but de notre être ; et si nous l'avons atteint, une heure vaut une éternité. A ce compte, oh! qu'il a vécu long-temps, celui qui allait de lieu en lieu, faisant du bien! Sa vie est une chaîne non interrompue de bienfaits, d'œuvres qui toutes eurent pour objet la gloire de Dieu, et le salut de l'humanité déchue, qu'il venait sauver. Chaque pas, dans cette vie toute divine, est marqué par une œuvre de tendre charité ; chaque heure est embellie par un acte de dévouement, qui prouve la vérité de cette parole, sortie de la bouche de Jésus lui-même : « Ma nourriture est que je fasse la volonté de celui qui m'a envoyé, et que j'accomplisse son œuvre ! » Il faut le redire : la gloire de son Père : tel est le but constant de sa vie ; le bonheur des ames immortelles de ses frères : tel est son moyen. Ses journées sont employées à instruire les ignorans, à consoler les affligés, à guérir les malades, à faire du bien à tous. Ses nuits sont employées, dans la solitude, à prier son Père pour ces mêmes êtres auxquels il a consacré sa vie. L'aurore le trouvait dans le temple, annonçant « la bonne nouvelle du royaume à ceux qui étaient encore assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. » Le soir d'une journée de fatigue le trouve encore prêtant l'oreille, et ouvrant son cœur compatissant à la plainte du pauvre et du malheureux.

Parlez, ô vous, milliers d'êtres souffrans qui fûtes les objets de son ardente charité et de ses bienfaits! parlez; que votre voix traverse les siècles et vienne nous instruire et nous faire rougir de notre lâcheté : quand le vîtes-vous perdre une seule des *douze heures du jour?* quand le vîtes-vous repousser un seul d'entre vous, qui veniez à lui? quand le vîtes-vous renvoyer l'ignorant, sans conseil; l'affligé, sans consolation; l'ame oppressée du sentiment de sa misère, sans des paroles de pardon, de paix, d'amour; le malade, sans guérison; l'indigent, sans nourriture? Ah! vous avez prononcé : jamais, jamais! Une scène admirable d'actes de l'amour le plus noble, le plus pur, le plus tendre, s'est déroulée sous vos yeux depuis l'heure où une voix divine l'annonça à la terre : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection; écoutez-le, » jusqu'à l'heure où sa voix mourante et son amour triomphant firent entendre à la terre cette parole, répétée par l'armée céleste, dans toute l'étendue des cieux : « *Tout est accompli!* »

O mes bien-aimés! quand, après avoir un instant contemplé la vie de notre Sauveur, nous venons à jeter un regard sur la nôtre, quelle misère! quel vide! quel néant! Que d'heures perdues! que de journées inutiles! que de bonnes œuvres négligées! Combien de fois n'ai-je pas remis au lendemain ce que je pouvais faire le jour

même! combien d'ames, que j'aurais pu éclairer, sont restées dans les ténèbres! combien d'affligés, à qui ma languissante charité n'a offert aucune consolation! combien de pauvres, avec qui mon égoïsme m'a empêché de partager mon pain! O mon Dieu! s'élèveront-ils en témoignage contre moi, au grand jour de ton jugement? Est-ce pour une telle vie que tu m'avais confié les douze heures du jour? Est-ce pour cela que tu m'as racheté? Ah! pardonne, Seigneur, pardonne! N'entre point en compte et en jugement avec ton serviteur, de mille articles, il ne pourrait répondre à un seul!

Cependant Christ condescend à nous donner encore une autre leçon dans les paroles que nous méditons. « *Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche point, parce qu'il voit la lumière de ce monde; mais celui qui marche la nuit bronche, parce qu'il n'y a pas de lumière en lui.* » Paroles qui ne signifient pas seulement que nous devons, ainsi que nous venons de le voir, employer fidèlement, pour l'accomplissement de notre tâche, les douze heures du jour, parce que la nuit vient, en laquelle personne ne peut plus travailler; mais ici, évidemment, Jésus-Christ spiritualise l'image dont il s'est servi, et veut nous apprendre que nous devons remplir la tâche qui nous est imposée, *à la lumière* de sa parole et de sa volonté. La fin du verset : « *Celui qui marche la nuit bronche,*

parce qu'il n'y a point de lumière en lui, ne laisse aucun doute sur la signification de ces paroles (1). Jésus-Christ est lui-même « la lumière du monde. » « Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres. » Tout, hors de lui; tout, dans le monde; tout, dans notre cœur, n'est que ténèbres et péché. Hélas! quel serait donc notre sort si cet « Orient d'en haut ne nous eût visités, » si cette « étoile du matin n'avait lui dans nos cœurs? » Serions-nous plus heureux, parce que notre siècle s'est intitulé le siècle des lumières? Non, tout ce que nous offre une prétentieuse philosophie, même la plus *spiritualiste*, serait, pour notre ame, sans la lumière éclatante dont brille l'Évangile de Christ, comme ces trompeuses lueurs des sables du désert, qui ne font que décevoir le voyageur égaré. Ils restent muets, les systèmes des hommes, quand je me demande avec angoisse: « Que ferai-je pour être sauvé? » Quand mon ame, pénétrée du sérieux de la vie, de l'importance de ma destination, de la brièveté des douze heures du jour, se tourne avec anxiété vers mes compagnons de voyage les plus éclairés, et leur demande : Où sommes-nous? Où allons-nous? Quels sont les chemins que nous devons prendre? Ils se regardent étonnés; aucune main ne s'avance pour m'indiquer ma route; leurs lumières n'éclairent plus les bords du tombeau; au-delà... tout est ténèbres! J'errais

(1) Voir l'*Essai exégétique*, *in loco*.

encore dans le désert. O bonheur! Une voix s'est élevée; elle se fit entendre dans les campagnes de la Judée ; elle a traversé les siècles ; elle est parvenue jusqu'à moi : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ; nul ne vient au Père que par moi. » Heureux celui qui a suivi ce conducteur! Heureux celui qui a *marché à sa lumière!* En vain de sombres nuages obscurcissent de temps en temps les rayons de ce soleil de justice ; ils se dissipent ; le ciel redevient serein, et cet « enfant de la lumière » « *ne bronche point, parce qu'il voit la lumière de ce monde.* »

Celui qui a quelque expérience de la vie chrétienne sait dans quelle anxiété, dans quelle angoisse il se trouve quand il ne connaît pas la volonté de Dieu sur la manière dont il doit agir, sur la route qu'il doit prendre, quand plusieurs s'ouvrent devant lui ; quand quelques ténèbres environnent son ame. Désireux d'accomplir sa tâche, d'employer de la manière la plus utile les douze heures du jour, il se jette à genoux aux pieds de celui qui est la lumière ; il étudie sa parole ; il prie : Seigneur! que veux-tu de moi? que faut-il que je fasse? Et si un rayon de la clarté divine pénètre son ame ; s'il est instruit « sur la part qu'il doit choisir, » quel courage, quelle force, quelle énergie toute nouvelle il puise dans l'assurance qu'il est dans la volonté de son Dieu! Il va s'avancer à la suite de son Maître ; qu'est-ce qui

pourrait encore ralentir sa course, ou abattre son courage? Qu'est-ce qui aurait retenu Jésus d'aller en Judée? Il a devant lui une famille à consoler, un monde à sauver, et en cela même, la volonté de son Père qui l'a envoyé. Ah! voilà l'assurance qui faisait monter des martyrs sur un bûcher ou sur un échafaud. Voilà l'assurance qui, dès qu'elle sera vivante dans notre ame, nous fera surmonter tous les obstacles, pour peu que notre désir sincère soit d'accomplir la volonté de Dieu; pour peu que notre ame reconnaisse et adore son éternelle souveraineté.

Si vous vous obstinez à marcher dans les ténèbres, dans vos propres voies, dans votre propre sagesse, hors de la suprême volonté de Dieu, que pouvez-vous attendre de vos efforts, de votre courage, de vos plus nobles résolutions? « *Celui qui marche la nuit bronche, parce qu'il n'a pas de lumière avec lui.* » Oh! pourquoi y a-t-il tant d'infortunés qui préfèrent les ténèbres à la lumière? pourquoi, dans leur folie, les voit-on s'enfoncer plus avant dans ces ténèbres, à chaque rayon de lumière qui reluit sur leur conscience? Quelque déplorable que soit leur folie, elle n'a rien cependant qui doive nous étonner; le Seigneur lui-même nous a donné, dans sa parole, le mot de ce mystère de perdition : « Leurs œuvres sont mauvaises. » Ils fuient la lumière de la vérité comme leur première ennemie. Pourront-ils

la fuir toujours ? Non ; les douze heures du jour se sont écoulées inutiles ; « la lumière de ce monde » a disparu sous l'horizon ; la sombre vallée de l'ombre de la mort s'offre à la vue de l'insensé qui a fui la lumière... Quelle clarté guidera ses pas chancelans ? quelle force le soutiendra ? Et tandis que le principe de la vie s'échappe de son cœur trop tard désabusé, quelle voix parlera à son ame de consolation et de paix? Il a fui la lumière... ô Dieu ! quelle nuit enveloppe son ame ! La Bible appelle cette nuit, « les ténèbres du dehors, où il y a des pleurs et des grincemens de dents. » O infortuné ! si sur ta couche mortelle il te reste encore un souffle de vie, encore un soupir que tu puisses exhaler dans le sein de ton Dieu, hâte-toi, élève vers Jésus ta voix mourante, comme le malfaiteur sur la croix : « Seigneur ! souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton règne ! » Et peut-être qu'une dernière planche de salut te sera offerte dans le naufrage de ta vie ; peut-être qu'un dernier rayon de la lumière des cieux pénétrera dans ton ame troublée, et y fera renaître l'espérance.

Et nous, êtres immortels et responsables, nous, pour qui la douzième heure du jour n'a point encore sonné ; qui pouvons encore « *marcher de jour*, » oh ! hâtons-nous ! Forts de la force de Dieu, ayant les yeux arrêtés sur le chef et le consommateur de la foi, de qui nous vient le pardon

et la vie, « rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, poursuivons constamment la course qui nous est proposée. » Et, afin d'imiter notre Maître dans son courage et son dévouement, unissons, dans nos cœurs, outre la vue de son exemple, les deux grandes leçons qu'il offre à la méditation de ses disciples, et à la nôtre: *l'importance de la vie*, qu'il nomme les douze heures du jour, et *la nécessité d'accomplir notre tâche*, à la lumière de la volonté souveraine de notre Dieu. Et nous verrons la force de Dieu s'accomplir dans notre extrême infirmité; l'égoïsme faire place au dévouement pour « suivre l'Agneau quelque part qu'il aille, » un amour tout nouveau pénétrer notre ame et lui donner un ressort tout puissant; et nous verrons enfin s'accomplir en nous cette gracieuse promesse de l'Éternel : « Je te ferai passer, comme à cheval, par-dessus les lieux haut élevés de la terre. » « Et tous ceux dont l'Éternel aura payé la rançon retourneront et viendront en Sion, avec un chant de triomphe, et une joie éternelle sera sur leur tête ; ils obtiendront la joie et l'allégresse; la douleur et le gémissement s'enfuiront ! »

MÉDITATION V.

LAZARE, NOTRE AMI, DORT.

« Il dit ces choses ; puis il leur dit :
« Lazare, notre ami, dort ; mais
» je vais l'éveiller. »
JEAN XI, 11.

Ce n'est pas un système de morale ou de philosophie que Jésus est venu apporter à la terre : l'homme avait besoin de tout autre chose. Transgresseur des lois de son Dieu, il n'est pas seulement l'objet de son indignation et de sa colère ; mais encore il devient le misérable esclave du péché et de la corruption, et ce péché produit, dans le temps aussi bien que dans l'éternité, les fruits les plus amers. Et tandis que, dans cet état, une éternelle misère est assignée à son ame pour dernière fin, un sombre séjour de dissolution, au sein des ruines de la mort, a été donné à son corps mortel pour dernière demeure. Oui, c'est la mort, abîme insondable, désespoir de

toutes les philosophies; la mort, qu'un auteur inspiré nomme « le roi des terreurs, » la mort, précédée d'angoisses et de souffrances, qui vient prendre possession d'une partie de cet être pécheur, et lui annoncer que ce qu'il y a en lui d'immortel va paraître au tribunal du juste Juge.

Or, la doctrine de Jésus, à laquelle il a donné le titre de *Bonne Nouvelle*, ne vient pas seulement proclamer l'absolution de celui à qui elle est adressée; non-seulement elle annule la sentence de la peine voulue par la loi violée; mais encore les suites les plus terribles et les plus amères du péché, dans le temps, sont adoucies et désarmées de leurs terreurs. L'Évangile, en proclamant le pardon du coupable, en brisant avec puissance les chaînes honteuses de son esclavage, arrache à la mort son aiguillon; au tombeau, ses ténèbres; au sépulcre, sa victime. Le libérateur conduit ainsi celui qu'il a délivré sur les sublimes hauteurs de la liberté, d'où il domine, victorieux, la scène de désolation et de ruine où le péché exerce ses affreux ravages, où ce racheté s'écriait naguère : « Misérable que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? » Et, de cette hauteur, l'affranchi de Christ entonne, à la fois triomphant et humilié, ce chant de victoire : « Nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés! » C'est ainsi que Jésus veut nous faire envisager la vie et la mort; c'est ainsi qu'en

apprenant à ses disciples que celui qu'il nomme *son ami* a cessé de vivre sur cette terre, il ne fait plus mention de mort, de destruction, de roi des terreurs, bien que cet ami de Jésus soit, comme les autres hommes, descendu dans la tombe. Non, c'est un repos qui succède au travail, c'est un sommeil qui succède à la fatigue. « *Lazare, notre ami, dort, mais je vais l'éveiller.* »

O Jésus ! Prince de la vie ! souverain dominateur de tout ce qui existe, viens, tandis que nous méditons ces paroles de vie éternelle que tu nous as apportées des cieux, viens parler aussi à nos ames, de repos, de paix, de victoire ! Elève nos ames au-dessus du temps, au-dessus de cette vie de misères, au-dessus de la mort et du sépulcre ! Rends-nous capables de te suivre sur ces sublimes hauteurs où tu as élevé nos éternelles espérances ! Brise les chaînes qui nous attachent encore à la terre, à la corruption, à la mort, et fais nous jouir pleinement de la liberté glorieuse des enfans de Dieu !

Jésus avait repoussé, par une leçon bien sérieuse, l'objection que lui faisaient les disciples sur son intention d'aller en Judée. Il aurait pu leur répondre d'abord : Lazare est mort, et je vais porter du secours à ses sœurs affligées. Mais non ; il veut les préparer à cette triste nouvelle ; il veut même la leur annoncer dans des termes capables d'en adoucir toute l'amertume . *Lazare, notre ami,*

dort. Et comme si déjà Jésus en avait trop dit pour le cœur de ses disciples, qui, aussi, aimaient Lazare, il se hâte d'ajouter, comme pour placer le remède à côté du mal, la consolation à côté de l'épreuve : *Mais je vais l'éveiller.* Comme Jésus savait, sans avoir reçu d'autres nouvelles de Béthanie, tout ce qui s'y était passé; comme il avait vu tous les progrès de la maladie de Lazare et toute l'affliction de ses sœurs, il aurait pu, de loin, comme de près, en prononçant un seul mot de « la toute-puissance qui lui avait été donnée au ciel et sur la terre, » le guérir, ou le rendre à la vie après sa mort. Mais, ne l'oublions pas, cette maladie « devait être pour la gloire de Dieu, et pour que le Fils de Dieu fût glorifié; » Jésus « s'est réjoui à cause des disciples de ce qu'il n'était pas là; » il se tournera vers la Judée, et c'est là, sur le bord d'un tombeau, que tout Israël et toutes les générations futures doivent admirer la puissance du Rédempteur du monde : « *Mais je vais l'éveiller.* » Heureux les disciples d'un tel Maître! Heureux ceux qui furent les témoins de sa puissance! Plus heureux encore ceux qui savent, par leur propre expérience, que son amour ne le cède en rien à son pouvoir!

Mais, qui pourra sentir assez, et apprécier dignement le bonheur d'un mortel que Jésus nomme *son ami?* Celui « par qui ont été fondés les siècles, » celui « qui supporte toutes choses par sa parole

puissante, » le Seigneur de gloire, donne à un vermisseau de la poussière, à un pauvre pécheur, le titre d'*ami!* Un de ces hommes mortels qu'on appelle les grands de la terre, bien qu'ils ne soient que poudre et que cendre, dédaignerait de donner ce titre à un de ses semblables, pour peu qu'il lui fût inférieur ; et cependant « celui que les anges adorent » le donne à Lazare! Hélas! un pauvre mortel, plein du sentiment de son néant devant « l'Homme-Dieu, » n'eût jamais osé prendre un tel titre ; mais Jésus l'a prévenu; Jésus a porté la condescendance, ou plutôt l'amour, au-delà de toutes ses espérances ; Jésus l'a appelé son *ami*. Qu'il est précieux, qu'il est encourageant ce nom, dans le cœur et dans la bouche du Rédempteur du monde! Son cœur aussi bien que ses lèvres l'a prononcé ; car celui dont le nom est « le Véritable » ignore ou dédaigne le langage mensonger d'un monde hypocrite, qui a toujours sur les lèvres l'expression des plus nobles sentimens, tandis que son cœur égoïste reste étranger au dévouement et à l'amour. On sait trop ce que vaut dans le monde le titre d'ami ; il fait partie du langage à la mode ; on le donne au premier venu ; on s'en sert comme d'un masque, que l'on conserve tant qu'il peut servir nos intérêts ; puis on le jette dès que le vent des circonstances a changé de direction. Où sont-ils ces amis qui savent pardonner une faute à leur ami? Où sont-ils ceux qui se reconnaissent dans l'adversité? C'est une observation

triviale, mais qu'on ne saurait trop répéter, à la honte de tout homme qui n'a pas appris l'amitié à l'école de Jésus-Christ. On voit autour d'un homme dans la prospérité, dans les richesses, dans les honneurs, une nuée de ces prétendus amis qui en ont sans cesse le nom sur les lèvres. Quelques jours ont suffi pour plonger cet homme, ainsi adulé, du sein de l'opulence et du pouvoir, au sein de la misère; au lieu d'occuper une place honorable, d'être recherché dans les sociétés brillantes, il est peut-être souffrant dans une humble demeure, couché sur un lit de douleur, privé de tout ce qui pourrait adoucir l'amertume de sa position... Où sont-ils maintenant ces hommes faux et cruels qui l'entouraient naguère, qui l'accablaient de leurs hypocrites démonstrations d'attachement? Je n'en vois aucun autour de lui. Il est pauvre; c'est assez pour qu'ils aient honte d'être appelés ses amis; il est malheureux; voilà son crime.

O vous, dont une triste expérience de l'instabilité des affections humaines et de la dureté de vos semblables a peut-être déchiré le cœur; vous, êtres souffrans et malheureux, qu'un monde impur méconnaît et rejette, venez à Jésus; il sera votre *ami!* N'attendez pas des hommes la consolation et la paix dont votre cœur a besoin. « Celui qui s'appuie sur le bras de la chair, s'appuie sur un roseau froissé qui lui per-

cera la main. » Que trouveriez-vous dans les affections humaines, qui puisse remplir le vide de votre ame, répondre à un seul des soupirs de votre cœur, essuyer une seule de vos larmes? Ah! si jusqu'ici vous n'avez pas osé nommer Jésus votre *ami*, voyez, lui-même vous prévient; lui-même vous donne ce titre, si cher à un cœur aimant, et avec le titre d'ami, il en donne tous les priviléges. Que le sentiment de votre indignité, de vos péchés, de votre misère ne vous effraie pas, ne vous éloigne pas de lui! Il est « venu chercher et sauver ce qui est perdu; » il ne s'est pas offensé qu'on l'appelât « l'ami des péagers et des pécheurs. » Que votre pauvreté, votre dénuement, la bassesse de votre condition ne vous effraient pas non plus. Il est celui qui, « étant riche, s'est fait pauvre pour nous, afin que, par sa pauvreté, nous fussions rendus riches. » Bien différent de vos protecteurs du monde, qui se donnent le nom d'amis, et que vous ne pouvez approcher qu'en tremblant, à travers l'étalage du luxe, de la magnificence, de l'orgueil, Jésus, qui veut être votre puissant ami, est né dans une crèche; quelques pêcheurs des bords du lac de Génézareth composent toute sa suite; des malades qu'il a guéris, des pauvres qu'il a secourus, des infortunés qu'il a consolés, sont toute sa société. Bien différent encore des amis du monde, qui n'aiment qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt ou leur jouissance, Jésus est toujours

le même, toujours aimant, toujours prêt à bénir. Son amour ne requiert de vous que votre cœur ; il ne veut que donner, jamais recevoir. Plus vous serez malheureux et souffrans, humiliés et contrits, plus il aimera à vous nommer ses amis. Dans son amour, tout est gratuit, tout est libre, tout est don. Je le redis, venez à Jésus ; ouvrez-lui votre cœur ; nommez-le votre ami ; lui-même vous y invite ; lui-même vous presse de venir puiser à la source intarissable et pure qu'il vous ouvre dans son amour infini : « O vous tous, qui êtes altérés, venez aux eaux ! Vous tous, qui êtes fatigués et chargés, venez à moi, et je vous soulagerai, et vous trouverez le repos de vos ames ! »

« Lazare, *notre* ami, dort ! » Jésus ne dit pas *mon* ami ; il ne veut pas exclure ses disciples de cette sainte amitié ; eux aussi aiment Lazare. Celui qui est l'ami de Jésus est aussi l'ami de tous ceux qu'il aime. Elle est donc bien fausse, bien égoïste, j'allais presque dire bien avilissante pour notre cœur, cette maxime du monde : « On ne peut avoir qu'un véritable ami. » Elle montre, plus que tout ce que nous pourrions en dire, ce qu'est l'amitié selon le monde, et toutes les affections dont l'amour de Jésus n'est pas le lien. Loin de nous cet égoïsme d'un cœur rétréci ! Si Jésus est notre ami, tous ceux qui l'aiment sont pour nous de vrais amis. « Voyez comme

ils s'aiment ! » disaient les païens étonnés, en contemplant le spectacle inconnu au monde, que mettaient sous leurs yeux les chrétiens de la primitive Église. Il est une chaîne invisible, mais puissante, qui unit en Jésus tous ceux qui portent, dans leur cœur, une étincelle d'amour pour lui. Il est le chef, tous sont les membres. Un tel lien rapproche les distances et les siècles, unit le ciel à la terre. Depuis Abel, jusqu'au dernier des croyans ; ici-bas, depuis ces nouveaux frères qui, au sein des îles païennes, donnent leur cœur au Sauveur, jusqu'à ses rachetés que nous aimons autour de nous, et jusqu'à ceux qui, parvenus à la perfection, offrent au pied du trône de Dieu leurs prières pour leurs compagnons de salut, encore combattant ici-bas, tous, tous forment un peuple d'amis de Jésus, tous « combattent ensemble par leurs prières, » tous marchent ensemble vers Sion, vers « l'assemblée des premiers-nés, vers le centre de l'éternel amour, qui, bientôt, les réunira tous. »

Écoutons l'histoire de David dans ses épreuves : « Or, il arriva qu'aussitôt que David eut fini de parler à Saül, l'ame de Jonathan fut liée à l'ame de David, tellement que Jonathan l'aima comme sa propre vie. Et Jonathan fit alliance avec David, parce qu'il l'aimait comme sa propre vie. Et ils s'embrassèrent et pleurèrent tous deux ; David pleura beaucoup. Et Jonathan dit à David : « Va-

» t'-en en paix! selon que nous avons juré tous » deux, au nom de l'Éternel, en disant: Que l'É- » ternel soit entre toi et moi, et entre ma posté- » rité et ta postérité à jamais! » Que si mon père a résolu de te faire du mal, je te le ferai savoir, et je te laisserai aller, et tu t'en iras en paix; et l'Éternel sera avec toi, comme il a été avec mon père (1). » Écoutons l'historien de la première Église, sous le feu de la persécution : « Et toute la multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un cœur et qu'une ame; et nul ne disait, d'aucune des choses qu'il possédait, qu'elle fût à lui; mais toutes choses étaient communes entre eux. » Une des colonnes de cette première Église, l'apôtre Pierre, est jeté en prison par Hérode; le jour suivant doit le voir conduire au supplice que le tyran avait fait préparer : « Ainsi, Pierre était gardé dans la prison, *mais l'Église faisait sans cesse des prières à Dieu pour lui.* » Et un envoyé du Très-Haut brise ses chaînes et le rend aux prières de ses frères en la foi! —L'apôtre Paul est conduit à Rome, prisonnier pour le nom de Jésus. Il y arrive après avoir souffert un naufrage qui avait mis sa vie dans un danger imminent; il est accablé des fatigues d'un si pénible voyage et du poids des chaînes qu'il porte pour Jésus, son Sauveur. « Et quand *les frères* qui étaient à Rome eurent reçu de mes nouvelles, » dit l'historien des *Actes*, « ils

(1) I Sam. XX.

vinrent au-devant de nous jusqu'au marché d'Appius ; *et Paul* les voyant (probablement il ne connaissait aucun d'eux), *il rendit graces à Dieu, et prit courage.* »

O chrétien voyageur, qui, peut-être sous le poids de l'épreuve, gémis des fatigues de ton pélerinage terrestre, prends aussi courage, comme Paul! Tu ne marches pas seul dans cette voie de douleurs ; tu y es précédé par des milliers d'amis de Jésus, qui sont aussi tes amis, et qui, comme toi, et peut-être plus que toi, ont souffert dans leur route, et ont été purifiés sous les feux du jour, pour être rendus capables de voir « face à face » celui qui les a aimés ; tu y es encore accompagné et suivi par des milliers qui, comme toi, prennent chaque jour leur croix pour suivre Jésus. Tous t'aiment; tu es leur ami et leur frère, si tu appartiens par adoption à cette famille de Dieu. Au moment du combat, lorsque tu penses être seul, abandonné à ta faiblesse, un grand nombre de tes frères, près de toi, ou dans quelque contrée lointaine, prennent part à ta douleur, font monter pour toi leurs supplications vers les cieux, et appellent sur ton ame abattue la consolation et le secours. — O Jésus! qu'il y a de bonheur à être ton ami, à faire partie de ce royaume de paix et d'amour, que tu es venu fonder sur la terre! « Que ton règne vienne ! »

« Lazare, notre ami, *dort!* » Voilà donc le terme du voyage des amis de Jésus! Ce n'est plus cette mort effrayante, avec son sinistre cortége d'angoisses et de terreurs; ce n'est plus « ce roi des épouvantemens, » qui s'annonce à l'ame du pécheur non pardonné, avec une voix de tonnerre qui retentit jusque dans les profondeurs d'une conscience qui, trop tard, se réveille pour le remords et le désespoir. Ce n'est plus ce sombre sépulcre, où viennent s'abîmer, pour jamais, au sein de la dissolution, tous ses projets, toutes ses joies, toutes ses espérances. Ce n'est plus cette ténébreuse et redoutable éternité, devant laquelle le néant même, avec toutes ses horreurs, serait encore une consolation. Non; c'est un doux sommeil qui succède aux longues et pénibles veilles de la vie; c'est le repos qui suit les fatigues du voyage. L'ami de Jésus *s'endort* et ne *meurt* pas. « Elle n'est pas morte, » s'écrie Jésus, en entrant dans une maison pieuse, où l'on pleure sur le départ d'une fille unique, « Elle n'est pas morte, mais elle dort! » Douce image dont le Sauveur enveloppe les terreurs de la mort, après en avoir brisé l'aiguillon! Semblable à l'enfant qui s'endort avec confiance et abandon sur le sein de sa mère, l'ami de Jésus s'endort dans les bras d'un père tendre et miséricordieux, jusqu'à ce que le son de la trompette dernière le rappelant à la vie des cieux, il s'éveille à l'aurore du jour éternel de félicité que lui a acquis son Sauveur.

« *Lazare, notre ami, dort!* » —Hélas ! le pélerinage terrestre n'avait peut-être pas été moins pénible pour l'ami de Jésus que pour tous les autres hommes. Souvent, peut-être, il a été sur le point de s'égarer dans les sentiers tortueux du monde, ou de succomber aux fatigues. Souvent il traversa des lieux épineux qui déchirèrent son pied mal affermi. Il eut à gravir de hautes montagnes, à traverser de profondes vallées. Le plus pesant fardeau, celui de ses péchés et de sa misère, fut souvent près de l'accabler, et remplit son cœur d'amertume, lorsqu'il traversait seul les lieux les plus arides du désert. Souvent, en appuyant dans sa faible main son front chargé d'ennuis, il s'écria, comme un autre des voyageurs vers Sion : « Mes larmes me servent de nourriture nuit et jour. Mon Dieu ! mon ame est abattue en moi-même! Un abîme appelle un autre abîme au bruit de tes canaux; toutes tes vagues et tous tes flots ont passé sur moi. » Cependant, il portait dans son cœur une espérance qui ne confond point; il voyait devant lui une meilleure patrie, qu'il ne perdit jamais de vue; et quand bien même le monde entier l'eût oubliée, elle aurait été l'unique objet de ses vœux. Semblable à Israël, captif à Babylone, ses regards se reportaient d'eux-mêmes vers Sion: « Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même ! que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens de toi, si je ne fais de Jérusalem le sujet de ma joie ! » Et avec cet espoir, il

n'était pas seul, abandonné à sa faiblesse, à voyager vers Sion, cet ami de Jésus. Son céleste ami, tout-puissant, quoique invisible, guidait ses pas, remplissait son cœur d'un nouveau courage, le soulageait de son fardeau accablant, en lui disant avec amour : « Aie bon courage, mon fils, tes péchés te sont pardonnés ! » Il touche au terme de sa course ; son dernier combat est le plus pénible ; mais il reçoit une nouvelle force ; il peut répéter avec le Psalmiste, à la louange de son puissant Rédempteur : « Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, car tu es avec moi ; c'est ton bâton et ta houlette qui me consolent. » La nuit s'est abaissée ; les ténèbres l'entourent ; mais déjà il aperçoit distinctement l'aurore d'un nouveau jour. Enfin il touche au terme de ses fatigues et de ses douleurs ; il s'endort.... Son réveil lui montrera « les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habite. » — « Et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux ; et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail ; car les premières choses sont passées. »

Oui, « les premières choses sont passées ! » Ce poids d'une existence que le péché avait empoisonnée de son venin ; cette chaîne de corruption et de mortalité qui liait l'ame, et l'empêchait de prendre son essor vers son éternelle destination, sont déposés pour jamais. Une vie nouvelle,

une vie éternelle inonde de pures délices le sentiment divin d'une nouvelle existence. Il ne reste de nos maux passés qu'un doux souvenir, source d'une éternelle reconnaissance pour la sagesse et l'amour des voies de Dieu, lesquelles, pour la première fois, nous sont entièrement connues. Tout le reste est passé, comme les songes pénibles de la nuit, quand on s'est réveillé au matin d'un beau jour. Tout est pour jamais confondu dans l'élément de l'éternel amour de Dieu, dont la présence est un rassasiement de joie. Oh ! qu'à celui « qui a vaincu pour nous, qu'à l'Agneau qui a été immolé, et qui nous a rachetés de toute langue, de tout peuple, de toute tribu, soient à jamais rendus l'honneur, la gloire, la louange ! Oui, ô Jésus, gloire à toi ! gloire à toi de ce que, sur un tombeau même, tu donnes à nos cœurs de si glorieuses espérances ! de ce qu'à ta voix, les plaintes de l'infortuné se transforment en chants d'actions de graces ! de ce qu'en ta présence, les terreurs du sépulcre se transforment en sentiment d'une ineffable et éternelle félicité !

Mes bien-aimés, je voulais terminer ici cette méditation. Mais le dirai-je? une crainte involontaire traverse péniblement mon ame, au milieu de ces douces pensées qui viennent de nous occuper. Je crains que ces réalités éternelles, dont Jésus lui-même nous entretient dans notre beau texte, ne soient, pour plusieurs d'entre vous, que

le rêve d'une imagination qui aime à se promener dans de rians espaces, ou, en d'autres termes, que de la poésie religieuse. Je crains que, si votre ame ne reste pas entièrement froide à la voix du Sauveur, du moins vous ne vous en teniez à une stérile admiration de ladoctrine qu'il a apportée aux hommes. Je crains, en un mot, que votre cœur ne reste le même, aussi éloigné de Dieu, aussi vide de son amour. Ah! s'il en était ainsi d'un seul d'entre vous, il doit en conclure qu'il n'est pas, comme Lazare, *l'ami de Jésus*. Étant étranger à la vie de Dieu, n'étant point « né de nouveau, » Jésus ne pourrait pas dire de lui après sa mort : « *Notre ami dort!* » Sa fin n'est point un sommeil; c'est la mort, la destruction de son corps mortel, suivie de ce que la Bible appelle « la mort seconde. » Oh! pendant que Jésus vient encore à vous, comme un ami, comme Sauveur, et non point comme juge, hâtez-vous de croire à sa parole, à ses promesses, à son amour! demain, peut-être, vous ne le pourriez plus. « C'est aujourd'hui le temps favorable, aujourd'hui le jour du salut! » Si Jésus est votre Sauveur pendant votre vie, il sera votre ami au jour de la mort. Dieu veuille que vous ayez tous un tel ami! Dieu veuille que les êtres chers à votre cœur, qui pleureront votre départ, puissent écrire sur votre tombeau, au nom de Jésus, et en pensant avec joie à son prochain et glorieux avénement : *Lazare, notre ami, dort; mais je vais l'éveiller!* »

MÉDITATION VI.

LA CRAINTE DE LA MORT. — LE DÉGOUT DE LA VIE.

« Et ses Disciples lui dirent : « Seigneur, s'il dort, il sera guéri. » Or, Jésus avait dit cela de sa mort, mais ils pensaient qu'il parlait du sommeil ordinaire. Jésus leur dit donc alors ouvertement : « Lazare est mort, et j'ai de la joie pour l'amour de vous de ce que je n'y étais point, afin que vous croyiez. Mais allons vers lui. » Alors Thomas, appelé Didyme, dit à ses Disciples : « Allons-y aussi, afin que nous mourions avec lui. »

JEAN XI, 12—17.

Il y a, dans tous les traits de l'histoire que nous méditons depuis quelque temps, je ne sais quoi d'attendrissant, que l'on sent bien plus qu'on ne peut l'exprimer. Chaque parole que prononce Jésus porte à l'ame un sentiment aussi délicat que profond, qui l'émeut délicieusement, et nous force à dire : « Jamais homme ne parla comme cet homme. » Puis on ajoute : « Jamais historien ne peignit comme St.-Jean. » Jésus, exilé au-delà du

Jourdain par la persécution, reçoit la triste nouvelle de la maladie de Lazare, qu'il aimait. Il est plus douloureux encore de sentir ceux qui nous sont chers malades ou souffrans, quand nous sommes éloignés d'eux. Eh bien! Jésus paraît éprouver un sentiment de notre humaine nature; il se hâte de rassurer ses disciples et ceux qui lui sont envoyés par les sœurs de Lazare: « Cette maladie n'est point à la mort, dit-il, mais pour la gloire de Dieu. » Il veut retourner en Judée; il veut porter à ceux qu'il aime les secours de sa toute-puissance et de son amour. Ses disciples lui objectent la haine des Juifs, le danger de se livrer de nouveau à ces hommes qui, naguère, cherchaient à le lapider. Jésus les encourage avec douceur, par la puissante pensée de la brièveté du temps, de ces « douze heures du jour, » qui s'envolent avec tant de rapidité. Il faut marcher à la lumière: «Celui qui marche la nuit bronche. » Et pour les persuader mieux encore qu'il doit aller en Judée, il veut leur apprendre que Lazare a succombé à sa douloureuse maladie; que ses yeux se sont fermés à la lumière. Mais, au lieu de le leur dire en se servant de termes qui leur rappellent les tristes pensées de séparation, de mort, de sépulcre, il enveloppe cette triste nouvelle de la plus douce image, comme nous l'avons vu dans notre dernière méditation. « Lazare, notre ami, dort, » dit-il; et comme s'il craignait d'avoir porté, par ces mots, la douleur dans le cœur de

ses disciples, qui aimaient Lazare, il se hâte d'ajouter avec amour : « Mais je vais l'éveiller. » Cependant ses disciples ne l'ont pas compris ; ils pensent, dit notre texte, qu'il parle d'un sommeil naturel ; ils se livrent à l'espoir d'une prochaine guérison. « *Seigneur*, disent-ils, *s'il dort, il sera guéri.* » Il faut donc que Jésus les détrompe ; il faut qu'il leur dise la triste vérité ; mais à peine ces mots : *Lazare est mort!* sont-ils sortis de sa bouche, qu'il se hâte d'ajouter avec une consolante sérénité : « *Je me réjouis, pour l'amour de vous, de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez; mais allons vers lui.* » Quel langage ! quel amour ! quel bon maître ! Seigneur, apprends-nous à sentir, et surtout à aimer, afin que nous puissions comprendre l'ineffable consolation des paroles qui sortent de ta bouche divine !

Cependant, malgré cet amour de Jésus, malgré ces tendres soins qu'il prend à instruire, à encourager ses disciples, nous ne retrouvons en eux qu'ignorance, que faiblesse ; tant il est vrai que « l'homme naturel ne comprend pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu ; » tant il a de peine à s'élever au-dessus de la terre ! La parole des disciples : *S'il dort, il sera guéri*, témoigne de leur affectueux intérêt pour Lazare ; sans doute, ils se livrent avec bonheur à la pensée qu'il va voir le terme de ses souffrances, puisque, selon la parole de Jésus, mal comprise, il peut goûter un som-

meil restaurant. Mais comme cette parole nous peint bien ces mêmes hommes qui, si rarement, peuvent s'élever jusqu'à l'intelligence de la pensée de leur Maître, et qui, si souvent, entendent d'une manière grossière et charnelle ce qu'il leur disait avec tant de délicatesse et d'amour, pour ne pas blesser leur cœur! C'était peut-être une des plus grandes épreuves de la vie de Jésus, et une épreuve de tous les jours, que celle de n'avoir pour toute société que des hommes dont l'esprit grossier et ignorant retombait courbé vers la terre, malgré ses efforts pour les instruire, et ne lui offrait aucune compensation à ses peines. Mais il les avait pourtant choisis, comme « des vases d'élection, » et Celui qui voulut n'avoir « pas un lieu pour reposer sa tête » s'abaissa aussi jusqu'à n'avoir pas un cœur sur lequel pût reposer son cœur.

Quelle leçon pour nous que cette abnégation, cette patience de Jésus avec des hommes qui, bien qu'ils le suivissent et qu'ils entendissent ses instructions depuis plus de trois ans, ont tant de peine à saisir la plus simple de ses pensées! Qu'éprouvons-nous, nous, pauvres et chrétiennes créatures, quand ceux qui nous entourent sont incapables de nous comprendre, et ne peuvent ni penser avec nous, ni sentir avec nous? Qu'éprouvons-nous, lorsque nous croyons n'être pas compris, même de nos proches, de

nos familles, de ceux que nous aimons? Hélas! souvent de l'impatience, toujours de la douleur, rarement assez d'amour pour chercher, comme Jésus, à nous faire comprendre d'une autre manière, à nous mettre à la portée des autres, à leur faire sentir que nous les aimons, que leur cœur peut nous comprendre, sinon leur intelligence. Que de frottemens douloureux, que de discussions amères, peut-être, que d'animosités et de haines seraient épargnées au monde, si nous agissions avec nos proches comme Jésus avec ses disciples! Qu'ils seraient différens de ce qu'ils sont, ceux qui, par leur vocation ou leur influence, sont chargés d'instruire les hommes, s'ils se conformaient à l'exemple de ce divin Maître! De quelque côté que nous envisagions ce caractère sublime, il nous couvre d'humiliation et de honte. « A nous, Seigneur, appartient la confusion de face. »

Mais il y a une leçon plus importante encore à tirer de la parole des disciples. Ils se sont naguère opposés à l'intention qu'avait Jésus d'aller en Judée, et cela, parce qu'ils avaient déjà un vague et douloureux pressentiment des souffrances et de la mort qui l'y attendaient, et auxquelles eux-mêmes seraient peut-être exposés. Jésus les leur avait prédites à l'avance. Cette même pensée, cette même crainte perce encore à travers leurs dernières paroles : *S'il dort, il sera guéri;* « et,

s'il est guéri, » semblent-ils dire à Jésus, « pourquoi irais-tu en Judée? Pourquoi irais-tu t'exposer à la haine des Juifs qui, il y a si peu de temps, cherchaient à te lapider? » Ainsi, la leçon sérieuse que leur a donnée Jésus sur la nécessité d'employer courageusement les douze heures du jour, sans reculer jamais devant les sacrifices, ni devant la douleur, ni devant la mort, cette leçon n'a eu aucun effet sur leur cœur « tardif à croire. » Les voilà avec les mêmes craintes et les mêmes faiblesses. Ils voient devant eux les sacrifices, la douleur, peut-être la mort avec ses terreurs : c'en est assez pour abattre leur courage, pour appesantir leur cœur, pour les rendre incapables d'énergie et de dévouement. Ah! que je reconnais bien l'ouvrage du péché dans cette mort qui inspire tant d'horreur, parce que devant elle marchent les ténèbres, les douleurs, la destruction! Oui, c'est le péché qui a imprimé à la mort cette image d'effroi et de terreur; c'est le péché qui a gravé sur son front livide, en si sombres caractères : *Le gage du péché, c'est la mort!*

Mais qu'il y a peu de foi dans le cœur des disciples, pour être ainsi esclaves de cette crainte, quand, à leur tête, marche le Prince de la vie, qui commande en maître à la mort et aux sépulcres; qui est « la résurrection et la vie! » Quoi! leurs pensées ne peuvent s'élever au-dessus de

la terre, au-dessus de la vie et de la mort, et pourtant celui qui les guide, les encourage, les console, est « Celui à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre ; » celui qui a arraché à la mort, son aiguillon ; au sépulcre, sa victoire ; à l'éternité, ses terreurs ! Leur ame ébranlée est inaccessible à ses consolations, parce qu'elle n'est plus recueillie devant lui. Dès que Jésus a repassé le Jourdain pour se rendre en Judée, leur cœur est rempli de crainte et peut-être d'un profond regret de voir Jésus s'avancer au-devant des souffrances et de la mort. Jusqu'ici, ils avaient espéré voir sa mission sur la terre finir d'une manière glorieuse aux yeux des hommes, et compté partager sa gloire. Ils sont prêts encore à s'écrier comme Pierre, lorsqu'il entendait son Maître prédire ses souffrances et sa mort : « Non, Seigneur ! cela ne t'arrivera point ! » Leur rêve d'un royaume terrestre, fondé par leur Maître, s'est évanoui, et avec lui, leurs plus brillantes espérances. Leur crainte des douleurs et de l'opprobre les a empêchés de comprendre le vrai sens des paroles de Jésus. Ils sont tout préoccupés d'autres pensées, et la parole du Seigneur ne se comprend que dans le recueillement de la foi et le calme de la confiance.

Hélas ! ici encore, nous n'avons pas le droit de blâmer les disciples ; ils sont de trop fidèles interprètes de ce qui se passe en nous. Ne retrouvez-

vous pas sans cesse dans vos cœurs les faiblesses et les misères que Jésus combat chez ses disciples? Combien de fois le simple pressentiment de l'épreuve et de la souffrance n'a-t-il pas fait frissonner votre ame, au point de la rendre sourde aux paroles les plus puissantes du Seigneur, et inaccessible à ses plus ineffables consolations? C'est là, peut-être, le plus grand écueil du chrétien dans l'épreuve. Au lieu de nous courber avec adoration, et jusque dans la poudre, sous la main qui nous frappe, et de demander, avec la soumission d'un enfant respectueux : Mon Dieu, que veux-tu de moi? nous nous agitons, « nous nous travaillons plus qu'on ne saurait dire ; » notre cœur inflexible rebondit sous chaque coup qui l'atteint, et, au sein de ces mouvemens tumultueux, qui pourrait entendre cette voix, qui s'adresse à nous comme à de chers enfans : « Mon enfant, ne méprise point le châtiment du Seigneur, et ne perds point courage quand tu es repris de lui. » Les mêmes causes, l'incrédulité, la défiance, qui remplissent l'ame de trouble dans l'épreuve, la remplissent de terreurs et d'angoisses aux approches de la mort. Si un ange de Dieu descendait en cet instant, en présence de nous tous, et venait vous annoncer, de sa part, que ce jour est le dernier de vos jours; que demain, vos yeux ne s'ouvriront plus à la lumière; que votre corps sera sans vie ; que votre ame sera entrée dans l'éternité, je vous le demande, qu'é-

prouveriez-vous? Ne sentiriez-vous pas l'angoisse et la terreur, les regrets et les craintes, agiter tour à tour votre ame? Probablement la plupart d'entre vous répondent oui, dans leur cœur agité. Que devez-vous en conclure ? Hélas! c'est que votre foi est encore impuissante; votre amour, sans chaleur et sans vie; c'est que le Dieu-Sauveur, que vous faites profession d'aimer, et que vous venez adorer dans ces temples, n'est pas le tout de votre ame ; c'est que la terre a, pour vous, des chaînes plus puissantes que son amour; c'est que vous n'êtes point encore « passés de la mort à la vie ; » c'est que l'esprit d'adoption ne crie pas dans vos cœurs : Abba ! tendre père !

Ah! si vous étiez disciples de Christ; si vous aviez trouvé en Jésus le sauveur de votre ame; s'il avait expliqué à votre cœur, encore craintif, le redoutable mystère de la vie et de la mort; si vous vous sentiez rachetés par son sang de tous vos péchés et de l'esclavage du péché ; si vous pouviez voir dans cette éternité, dont le nom seul vous effraie, une éternité de bonheur, parce qu'elle est une éternité d'amour, en la présence de Celui qui vous a tant aimés, qu'auriez-vous à craindre! L'infortuné qui a gémi long-temps sur une terre d'exil, d'où il regarda, si souvent, en soupirant, vers la patrie où vivent tous les objets de ses plus chères affections, craint-il de voir arriver le moment qui lui permettra de franchir la

distance qui le sépare d'eux, de rentrer dans la maison d'un père tendrement aimé, de presser sur un cœur palpitant de joie ceux dont l'absence lui a fait verser tant de larmes? Et vous, étrangers et voyageurs sur la terre, craindriez-vous de franchir la barrière qui sépare le temps de l'éternité? Craindriez-vous de voir, dans une meilleure patrie, ce tendre Père céleste qui vous a tant aimés; ce Sauveur charitable, digne de tout votre amour, qui vous a rachetés au prix de son sang; qui voulut être votre frère, votre ami, votre consolateur? Craindriez-vous de voir ce lieu d'éternelle réunion de tous ceux qui eurent un cœur pour aimer le même Dieu-Sauveur; de tous ceux qui, après avoir partagé ici-bas votre foi et vos combats, vos espérances et vos craintes, savoureront avec vous, durant l'éternité, les délices d'un même amour? Craindriez-vous de déposer ces chaînes de corruption que vous traînez encore péniblement à votre suite, pour être mis en pleine possession de la liberté glorieuse des enfans de Dieu, là où il n'y a plus de maux, plus de douleurs, plus de séparations, plus de misères, parce qu'il n'y a plus de péché? Non, non! « Christ, Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. »

Les disciples n'ont pas compris Jésus. Il faut qu'il leur parle avec plus de patience encore, plus clairement encore. Il faut qu'il leur dise pourquoi

il veut retourner en Judée, malgré leurs craintes. *Jésus leur dit donc ouvertement :* « *Lazare est mort!* » A ces mots, le cœur des disciples, déjà abattu, est saisi de tristesse. Ce mot de mort, que leur Maître a prononcé malgré lui; ces sombres idées de séparation, de sépulcre, de dissolution, se présentent à leur ame, et la troublent jusque dans ses profondeurs. Ce Lazare qu'ils aimaient, cet ami de Jésus et leur ami, n'est donc plus pour eux! Ils n'iront plus recevoir, sous son toit hospitalier, l'accueil de sa cordiale amitié! Sa maison ne sera plus un asile pour leur Maître et pour eux! Ils n'iront plus avec Jésus se réfugier à Béthanie, pour éviter la persécution de ses ennemis! Toutes ces tristes pensées se présentent à la fois à l'ame des disciples. Et vous savez de quelle douleur de telles pensées vous pénétrèrent, ô vous qui, comme les disciples, avez vu mourir et descendre au tombeau quelque Lazare tendrement aimé, quelqu'ami, quelque parent auquel votre ame était étroitement unie. Vous savez quel vide immense, quel désert solitaire une telle perte laissa dans votre ame affligée. Vous savez, dans ce frémissement involontaire que nous cause une séparation sans retour sur la terre, par quels élans votre ame voudrait suivre dans un autre univers l'être aimé que la mort y a transporté.

Eh bien! ô disciples de Jésus, qui pleurez sur

Lazare, écoutez votre Maître; écoutez le Prince de la vie, parlant de la mort, et réjouissez-vous avec lui, ou du moins prenez courage: *J'ai de la joie*, dit Jésus, *j'ai de la joie, à cause de vous, de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez.* Quelle manière de consoler, mes frères! *J'ai de la joie!* et cela, en parlant de la mort d'un être qu'il aimait! Ah! ceux qui, dans leurs épreuves, vont chercher du secours auprès des consolateurs fâcheux du monde, ne regarderaient-ils pas une telle parole de consolation comme une amère et cruelle ironie? Combien souvent, tandis que l'homme mortel, ignorant des voies de son Dieu envers lui, pleure et se lamente sur des événemens douloureux de sa vie qu'il ne comprend pas, Jésus qui, du haut des cieux, veille sur son enfant, qu'il veut sauver, dit avec amour: « J'ai de la joie, à cause de vous. » Et les anges de Dieu, parmi lesquels il y a de la joie, » à la vue d'un pécheur qui va être sauvé à travers le feu de l'épreuve, répètent, dans toute l'étendue des cieux, la parole de Jésus : « *J'ai de la joie!* »

« *J'ai de la joie, à cause de vous, de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez.* » Jésus aurait pu, en effet, *être là*, se rendre promptement à Béthanie avec ses disciples, entourer avec eux le lit de douleur où souffre Lazare, le rendre à la santé, en prononçant sur lui un mot de sa

Toute-Puissance. Mais non ; ce n'était pas assez pour la foi de ses disciples. Ou bien encore, il aurait pu permettre, en étant là avec eux, que Lazare devînt, en leur présence, la proie de la mort; qu'ils fussent les témoins de cette scène de douleur; qu'ils eussent la triste consolation d'accompagner leur ami au tombeau, d'où la puissance de Jésus allait le rappeler. Mais non; Jésus se réjouit *de ce qu'il n'était pas là*, de ce qu'il a épargné à ceux qu'il aime ces heures d'épreuve et de tristesse; de ce qu'il n'amène ses disciples au tombeau de Lazare, que pour les rendre les témoins de la plus éclatante manifestation de sa puissance et de sa divinité; que pour voir Lazare brisant, à la voix de Jésus, les liens du sépulcre; que pour partager le triomphe glorieux de leur Maître et la consolation et la joie de Marthe et de Marie; que pour *croire*, en un mot, plus qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors, à celui qui est venu du sein du Père, à ce Dieu manifesté en chair, que « les anges adorent. »

O heureux disciples d'un Maître si puissant et si bon; vous qui avez été les objets de tant d'amour, de tant de soins, de tant de tendresse, élevez votre voix dans tous les siècles et dans tous les climats ! Venez nous instruire, remuer nos ames, toucher nos cœurs, et nous apprendre à aimer aussi un tel Sauveur, à croire aussi en lui, plus que

nous ne l'avons fait jusqu'ici, et à vivre et à mourir dans son amour!

Mais allons vers lui, ajoute Jésus. Il semble craindre, tandis que par une sainte joie il console ses disciples, de paraître insensible aux afflictions de la famille de Béthanie. Et comme il embrasse tous les siens dans son cœur aimant, il presse le pas tardif de ses disciples, trop lent pour son zèle, en leur disant: *Allons vers lui!* Mais quoi! Lazare est mort; il est descendu au tombeau; pourquoi Jésus et ses disciples iraient-ils vers lui? Eh! qu'importe? Y a-t-il au ciel et sur la terre, dans la vie et dans la mort, quelque chose qui puisse séparer l'ami de Jésus de l'amour de son Sauveur? La pierre glacée qui recouvre le tombeau de Lazare et qui le sépare du monde des vivans serait-elle un obstacle à l'amour brûlant de Jésus? Non! « En toutes ces choses, s'écrie Paul, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés! »

Cependant Thomas, l'un des disciples, doué d'un caractère sombre et mélancolique, d'un esprit naturellement incrédule, ne peut goûter la consolation que lui offre Jésus. Ce n'est pas sans raison que le poète fait dire à l'ange gardien de ce disciple: « Son esprit déroule pensées sur » pensées, jusqu'à ce qu'elles s'étendent devant » lui comme un océan sans rivage, dans lequel il

» se serait abîmé, si les miracles puissans du » Messie ne l'avaient sauvé. Il a cessé d'errer » dans les labyrinthes de sa pensée; il est venu » à Jésus. Et pourtant, ajoute l'ange, il serait » encore l'objet de ma vive sollicitude, si, avec » cette ame méditative, Dieu ne lui eût pas » donné un cœur droit et vertueux (1). » Les sombres pensées de la mort ont rempli son cœur jusqu'au dégoût de la vie. « Lazare est descendu au tombeau, pense-t-il; mon Maître retourne en Judée où l'attendent des souffrances cruelles, l'opprobre, la mort; après cela, que m'importe la vie? Pourquoi resterais-je sur cette terre? Qu'y ferais-je sans Lazare, sans mon Maître? Cette terre serait un désert, où je ne rencontrerais plus que l'amertume des séparations et la fatigue des combats. *Allons-y aussi*, ajoute-t-il en se tournant vers ses condisciples; *allons-y aussi, afin que nous mourrions avec lui!* »

Chose étonnante! dans la première partie de ce discours j'ai combattu la crainte de la mort, et me voici appelé à combattre, en finissant, le dégoût de la vie! tant il est vrai que toutes les plus extrêmes misères se rencontrent chez l'homme, cette étrange créature. Hélas! il y a quelque chose qui n'est que trop naturel à l'homme, dans cette parole, dans ce cri de l'ame

(1) Klopst. *Le Messie*, chant III.

que lui arrache le découragement. Mais c'est l'expression d'un sentiment que Dieu réprouve, et que nous devons combattre. Quoi! pauvre mortel! parce que Dieu vous a placé au creuset de l'épreuve; parce qu'il a brisé votre volonté rebelle; parce qu'il a présenté à vos lèvres une coupe amère, la vie vous est à charge! vous voulez mourir! Parce que cet être trop cher à votre cœur, et dont, peut-être, vous faisiez une idole, vous a été enlevé, la vie est pour vous un désert aride, et vous voulez mourir! Parce que vous êtes soumis à des infirmités, à des privations; parce que cette espérance qui, d'un jour à l'autre, soutenait votre foi en adoucissant vos larmes, paraît s'évanouir, l'abattement a rempli votre ame! vous voulez mourir! Parce qu'il vous semble que Dieu ne réponde plus à vos prières et à vos supplications, vous pensez n'avoir plus rien en partage que le désespoir! vous voulez mourir!

Ah! ne vous faites pas illusion! Le sentiment qui vous anime n'a rien de commun avec la sainte impatience qu'éprouve Paul de voir face à face celui pour qui il a tout souffert, quand il s'écrie: « Mon désir est de partir du monde pour être avec Christ! » Non; ce que vous éprouvez au sein des maux auxquels vous expose la providence de Dieu est une coupable révolte contre sa volonté suprême. Vos murmures ou votre découragement sont une lâche infidélité

envers ce Dieu-Sauveur qui vous a dit qu'il ne permettrait jamais que vous fussiez éprouvés au-delà de vos forces. Si vous aimiez le Seigneur ; si sa volonté vous était chère, si votre cœur y était soumis avec adoration, avec amour, aucun sentiment de cette nature ne pourrait trouver place dans votre cœur (1). Et si vous ne l'aimez pas ; si votre ame n'a pas trouvé en lui un Sauveur, le pardon, la réconciliation avec Dieu, la paix, qu'attendez-vous d'une autre vie où vous voudriez passer? qu'attendez-vous de l'éternité? Pourquoi voulez-vous vous hâter avant le temps au-devant de ces scènes redoutables du dernier jour? Pourquoi voulez-vous paraître à la barre du jugement éternel? Pourquoi voulez-vous mourir? Êtes-vous prêts à paraître devant le juste juge? Êtes-vous prêts à rendre le compte redoutable de toutes les actions, de toutes les paroles, de toutes les pensées d'une vie qu'a souillée le péché? Allez à Christ comme Sauveur; et vivez jusqu'à ce qu'il vous appelle à lui comme juge.

Et même, si vous n'avez rien à craindre de l'éternité ; si vous savez par le témoignage de la Parole de Dieu et par celui du Saint-Esprit dans votre cœur que Jésus a sauvé votre ame, qu'il a expié vos péchés, que son sang a lavé toutes vos souil-

(1) Car vous sauriez par expérience que « toutes choses contribuent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu. »

lures, qu'il a fait votre paix avec Dieu, pourquoi voudriez-vous hâter par des vœux indiscrets le terme du temps de l'épreuve? Pourquoi voudriez-vous déposer, avant le temps, le fardeau de souffrances qui vous a été imposé? Pourquoi voudriez-vous devancer la volonté de Dieu? Pourquoi voudriez-vous mourir? N'y a-t-il plus rien à faire pour vous dans la vie? N'y a-t-il plus autour de vous de pauvres à secourir, de malheureux à consoler, d'ignorans à instruire? Non, dites-vous, ma position est telle que je ne suis utile à aucun être vivant; et c'est ce qui m'afflige plus encore que mes maux. Je ne puis que gémir sous le poids de ma misère et de mon inutilité. Ah! mon frère bien-aimé, avez-vous donc oublié que vous êtes à l'école de l'Esprit de Dieu, qui veut agrandir et purifier toutes les facultés de votre ame, pour la rendre capable, toujours plus capable de savourer à longs traits les délices de l'amour infini qui sera, dans un autre univers, l'élément de notre être? Oui, tout en édifiant ceux qui vous entourent, par votre soumission, votre patience à souffrir, votre abandon à la volonté du plus tendre des pères, vous entrerez dans les vues de Dieu, qui sont d'accomplir en vous ce vœu que saint Paul faisait pour ses frères de Thessalonique : « Or, le Dieu de paix veuille vous sanctifier entièrement, et faire que l'esprit entier, et l'ame et le corps soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus-Christ! Celui qui vous ap-

pelle est fidèle; c'est pourquoi il fera ces choses en vous. »

Ce jour de Christ, ce jour marqué par la sagesse et l'amour de notre Dieu, ce jour viendra bientôt pour chacun de nous, et alors... oh! que nous aurons honte, quels que nous soyons, quel que soit le degré de satisfaction et d'amour que nous ayons atteint, que nous aurons honte de notre lâcheté, de notre peu de courage à souffrir et à renoncer à nous-mêmes, de notre peu de zèle pour le service d'un si bon Maître, de notre peu d'amour pour un si bon Sauveur!

O mon Dieu! donne-nous plus de foi, plus d'espérance, plus d'amour! Fais-nous la grace d'employer plus fidèlement ces courts instans de l'épreuve! Que notre ame vive, afin qu'elle te loue! qu'elle te loue dans le temps! qu'elle te loue dans l'éternité!

MÉDITATION VII.

LES QUATRE JOURS D'ÉPREUVES. — LES PREMIÈRES CONSOLATIONS.

« Jésus, y étant donc arrivé, trouva que Lazare était déjà depuis quatre jours au sépulcre. Or, Béthanie n'était éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades, et plusieurs Juifs étaient venus vers Marthe et Marie pour les consoler au sujet de leur frère. Et quand Marthe eut ouï dire que Jésus venait, elle alla au-devant de lui ; mais Marie se tenait assise à la maison. Et Marthe dit à Jésus : « Seigneur ! si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort ; mais maintenant je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera. » Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera. »

JEAN XI, 17—24.

Dans notre dernière méditation, nous avons laissé Jésus s'acheminant vers Béthanie avec ses disciples, à qui il donne, sur ce qu'il va faire, de sérieuses et salutaires instructions. Le temps de l'épreuve va finir pour Marthe et Marie, qui, depuis trop long-temps, marchent dans une voie

obscure, au sein de l'affliction et de la douleur, attendant en vain des consolations, et ne comprenant pas la conduite de leur céleste Ami. Il va à elles ; il va leur parler de foi, de consolation, de vie éternelle. Ainsi l'Évangéliste nous ramène auprès de la famille de Béthanie ; il va nous apprendre ce qui s'y est passé depuis que son Maître a reçu le message des sœurs de Lazare : « Seigneur! celui que tu aimes est malade. » Écoutons donc notre historien ; suivons Jésus à Béthanie, et puissions-nous, en considérant les afflictions des sœurs de Lazare, les consolations que leur offrent les Juifs et celles que leur donne Jésus, apprendre à ne chercher la paix et le bonheur que là où ils se trouvent !

Jésus, étant arrivé, trouva que Lazare était depuis quatre jours dans le sépulcre. Il faut supposer ici que Lazare mourut le jour même où ses sœurs envoyèrent à Jésus ; et comme Jésus « resta encore deux jours » dans la Pérée, éloignée de Béthanie d'une journée de chemin, il n'y arriva que le quatrième jour après la mort de Lazare, qui, selon l'usage des Juifs de son temps, avait été mis au tombeau immédiatement après sa mort.

Il s'est endormi dans la foi de ses pères. Il a fermé ses yeux aux scènes de cette vie de misère, avec la ferme espérance de les rouvrir un jour

aux grandes scènes de l'éternité. Comme Siméon, il a pu dire, en quittant ce qui lui était cher sur la terre : « Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix; car mes yeux ont vu ton salut. » Il est entré dans le port où il avait jeté l'ancre de son espérance ; mais, hélas ! ses sœurs, qu'il aimait, restent après lui et combattent encore contre les flots et la tempête. Saint Jean ne nous parle ni de leurs combats, ni de leur douleur ; mais nos cœurs pourront, en sympathisant avec elles, nous dire ce qu'elles éprouvèrent durant ces quatre jours de deuil et de souffrances. Leur frère, leur ami, le compagnon et le soutien de leur existence terrestre, a cessé de vivre. Toute leur affection pour lui n'a pu l'arracher des bras glacés de la mort. Elles ont reçu son dernier regard, son dernier adieu, son dernier soupir... Il ne leur reste, de ce frère tant aimé, qu'un souvenir, qu'un regret, que sa place vide dans leur demeure. Déjà sa dépouille mortelle est descendue au tombeau ; déjà elle devient la proie de la corruption. Oh! douleur des misères humaines ! oh! fruits amers du péché, qui a apporté de tels ravages dans l'Eden de l'Eternel ! Un vide immense se fait sentir dans la demeure de Béthanie et dans l'ame des deux sœurs affligées. Le silence de la mort, troublé par leurs seuls soupirs, règne où l'on entendait naguère les doux épanchemens d'une pure amitié. Tout est changé : le bonheur domestique a pris fin et n'a laissé que des larmes. « Une

voix dit : Crie! et l'on a répondu : Que crierai-je? Toute chair est comme l'herbe, et toute sa grace est comme la fleur d'un champ. L'herbe est séchée, la fleur est tombée, parce que le vent de l'Éternel a soufflé dessus ! »

Frères et sœurs, parens et amis, qui avez autour de vous des êtres qui vous sont chers, aimez-les, mais gardez-vous de placer sur leur tête fragile vos espérances de bonheur! aimez-les pour le Ciel et non pour la terre! aimez-les pour Dieu et non pour vous-mêmes! Écoutez la leçon de ce disciple de la charité, qui nous a conservé l'histoire que nous méditons, et qui, après de longues années d'expérience de la vie, après avoir vieilli dans l'exercice de cet amour qu'il recommande à chaque page de ses écrits, trace ces mots de sa main, affaiblie par les ans : « Mes petits enfans, *gardez-vous des idoles!* »

Cependant, ces quatre longues journées se sont écoulées, une à une, sans que Jésus arrivât à Béthanie. Jésus qui, seul, pouvait apporter du secours aux sœurs éplorées ; Jésus, dont elles ont imploré l'assistance ; Jésus, qui jamais n'est resté sourd aux plaintes d'aucun être souffrant ; Jésus n'arrive point! Que va devenir la foi et la confiance des deux sœurs? que peuvent-elles attendre encore? Une seule parole du Sauveur aurait pu les tirer de leurs angoisses ; elles le savent ; elles

connaissent sa Toute-Puissance. Et pourtant il ne leur a donné qu'une réponse obscure, à laquelle elles ne peuvent plus rien comprendre : « Cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu! » Et leur frère est depuis quatre jours descendu au sépulcre, et déjà son corps tombe en dissolution!

O mon frère bien-aimé, qui, doué d'un cœur naturellement incrédule et d'une ame facilement découragée, ne trouvez au-dedans de vous, dans de tels momens d'épreuve, que défiance, que faiblesse, qu'abattement, apprenez de Marthe et de Marie à connaître les voies souvent obscures du Seigneur. Apprenez d'Abraham et de tous les enfans de Dieu, qui n'arrivèrent à la victoire qu'à travers les combats, à « espérer contre toute espérance! » Si votre cœur est vide de confiance; si votre ame est un désert aride; si votre foi n'est plus victorieuse; si votre espérance ne vous montre plus une meilleure patrie; si la Parole de Dieu ne dit plus rien à votre cœur; si la prière n'est plus pour vous la source des eaux vives, quand même vous savez qu'il n'y a pas d'autres remèdes à vos maux; si tout ce que vous avez encore de force suffit à peine à sentir vos misères et à en souffrir; si votre œil ne voit partout qu'abîmes et que ténèbres, oh! ne frémissez pas à la vue de ces profondeurs! C'est là, là même que va naître dans votre cœur une foi inébranlable; c'est

là que les liens de votre communion avec Dieu vont devenir si puissans que rien ne pourra plus les dissoudre. Jésus est là; il s'approche. C'est sa main puissante qui vous a placés dans cet abîme; et quand vous y aurez appris à désespérer de vous-mêmes, de vos forces, de vos mérites, et à attendre tout de lui, tout de sa fidélité, tout de son amour, cette même main puissante vous en tirera, pour vous placer sur les sublimes hauteurs de la foi, où vous le bénirez de vos souffrances, qui vous auront appris tant de choses. Les sœurs de Lazare nous apprendront la louange et les actions de graces, après nous avoir appris à nous humilier sous la main du Seigneur.

Cependant, Marthe et Marie n'avaient pas manqué, durant les quatre jours de leur rude épreuve, de ce que le monde appelle des consolations. « Comme Béthanie n'était éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades, dit l'Évangéliste (c'est-à-dire, environ une demi-lieue), plusieurs Juifs étaient venus vers Marthe et Marie pour les consoler au sujet de leur frère. » Il était en effet d'usage, chez les Juifs, dès que la mort apportait le deuil dans quelque famille, que les amis s'y rendissent en grand nombre, pour pleurer avec ceux que la mort venait de priver d'un parent. C'était là un bel usage, sans doute, s'il eût été rempli dans l'esprit de « Celui qui console.» Mais, hélas! tout, dans la main de l'homme,

tout, jusque dans le deuil et les larmes, tout dégénère en formes sans vie, j'allais dire en formes hypocrites. Les Juifs, réunis chez les parens d'un mort, loin de rechercher, dans le recueillement et la prière, cet Esprit qui est appelé le *Consolateur*, faisaient retentir l'air de cris lugubres et de bruyantes lamentations. Si celui qu'on pleurait avait été un être aimé de sa famille; si sa mort était pour eux une perte douloureuse, alors les lamentations dont retentissait son tombeau prenaient le caractère d'une frénétique violence. On s'arrachait les cheveux, on déchirait ses vêtemens, on se revêtait d'un sac, on se couvrait de cendre, et tout cela, en faisant entendre des cris perçans, qui redoublaient à mesure qu'on voyait les parens du mort se livrer à une profonde douleur. Il y avait même, dans certains cas, pour augmenter le lugubre de ces fêtes funèbres, des femmes dont le métier était de pleurer et de se lamenter sur les morts, et qui étaient payées pour offrir aux parens et aux proches ce genre d'étranges consolations! Enfin, on voyait des hommes accompagner du son d'instrumens de musique ces tristes cérémonies, que Mathieu nous peint d'un seul trait en racontant la résurrection de la fille de Jaïrus : « Et quand Jésus fut arrivé à la maison de ce seigneur, et qu'il eut vu les joueurs d'instrumens, et une troupe de gens qui faisait grand bruit, il leur dit : Retirez-vous! »

Ce n'est plus de cette manière, sans doute, que

le monde de nos jours console ses affligés. Mais, hélas ! combien de « consolateurs fâcheux, à qui le Seigneur dirait encore avec indignation ou avec pitié : « Retirez-vous ! » Qu'entend-on dans une maison de deuil où le Seigneur n'est pas connu et invoqué ? On y voit faire ce qu'on appelle une visite de condoléance. On fait un long étalage des vertus de celui qui n'est plus ; on répète à ses parens aveuglés qu'il est bien heureux, quels qu'aient été d'ailleurs ses principes, sa foi, sa conduite, ses espérances. Il a *mérité* le ciel, ou, si l'on avoue qu'il ait eu « ses *faiblesses*, » on se rejette sur un vague sentiment de la bonté de Dieu, derrière lequel disparaissent sa sainteté et sa justice. Du reste, comme il n'a laissé aucune tache à sa famille, elle peut être *orgueilleuse* de sa mémoire. « Et enfin, ajoute-t-on, il faut se soumettre à ce à quoi on ne peut rien changer ; c'est la loi de la nature ; nous sommes tous mortels ; il y aura un monde meilleur, une vie future. » On peut entendre encore quelques autres trivialités semblables, arrosées de quelques larmes ; et voilà, pauvre monde, tes consolateurs et tes consolations !

Ah ! « retirez-vous, » consolateurs fâcheux ! ou si votre ame est réellement touchée de ma douleur, parlez-moi avec vérité des desseins de Dieu en m'affligeant ; parlez-moi de m'humilier sous sa main, qui frappe pour me rendre sérieux à salut ; parlez-

moi de mon Sauveur, de celui qui est mort pour détruire l'empire de la mort, la cause de la mort, le péché. Parlez-moi de l'oblation qu'il a offerte, pour obtenir mon pardon et ma grace; parlez-moi des invitations de son amour, et de ces nouveaux cieux et de cette nouvelle terre où la justice habite; parlez-moi de foi, d'espérance et d'amour; donnez-moi une seule promesse de Celui qui a vaincu la mort et le sépulcre; et si j'ai le bonheur de pouvoir l'appliquer à moi-même et à celui qui m'était cher, et dont je pleure le départ, je serai consolé; et si je verse encore des larmes sur son tombeau, ce ne sera pas « comme ceux qui n'ont point d'espérance. » Mais si vous ne pouvez me parler de ces choses, il vous reste un puissant moyen de donner essor à la compassion dont votre ame est pénétrée pour moi : priez pour votre ami! Demandez à Dieu de sanctifier pour mon ame immortelle l'épreuve qu'il m'envoie; demandez-lui que ma tête se courbe avec adoration, que mon cœur fléchisse avec amour sous les coups de sa sévérité, qui ne sont que les coups de sa grace; demandez à Dieu d'appliquer lui-même à mon cœur, par la puissance de son Esprit, les consolations ineffables de sa Parole. Et si vous restez ainsi recueillis auprès de moi, je sentirai que votre silence même parle à mon ame et me console. Le chrétien seul, quel que soit d'ailleurs son degré d'instruction et de culture, le chrétien seul trouve dans ses principes et dans ses sentimens

cette tendre délicatesse qui va à l'ame, cet art divin de consoler par une parole, par un regard, par le silence même!

Cependant Jésus s'approche de Béthanie; suivons-le, et voyons la puissante influence de sa seule présence sur les cœurs affligés. *Et quand Marthe eut ouï dire que Jésus venait, elle alla au-devant de lui; mais Marie se tenait assise à la maison.* Nous voyons encore ici les deux sœurs agir en conformité avec leur caractère. L'une et l'autre désirent avec ardeur les consolations de leur céleste ami; mais tandis que l'active Marthe cède aussitôt à la première et vive impulsion de son cœur et vole au-devant de Jésus, Marie, bien que sentant plus vivement encore le besoin de sa présence, paraît trop accablée de la douleur de son ame sensible. Il semble qu'elle veuille attendre que Jésus vienne ôter, lui-même, de sa main compatissante, ce fardeau de douleur, cette croix si pesante qui accable son cœur. Il ne faut pas observer long-temps les hommes pour apercevoir dans leur caractère religieux ces nuances diverses d'impressions et de conduite, alors même qu'ils partagent la même foi, le même amour, les mêmes espérances. Et chaque trait de ces détails si vrais, si minutieusement caractéristiques, si évidemment donnés par un témoin oculaire, sous la direction de cet Esprit qui sonde les cœurs, nous fournirait, s'il était nécessaire, une preuve

bien puissante de la vérité du grand fait historique que nous méditons.

Mais tandis que Marie attend, dans le silence d'une profonde douleur, les consolations de son Sauveur, suivons sa sœur, qui déjà a volé au-devant de lui, comme le cerf altéré se précipite vers les eaux courantes. Elle est à ses pieds; elle s'est prosternée devant Celui qui, seul, peut verser sur les plaies de son cœur un baume salutaire. Elle l'a attendu quatre jours; mais maintenant elle le voit. « *Jésus est là!* » Ces mots n'ont pas plus tôt frappé ses oreilles, Jésus ne s'est pas plus tôt présenté à sa vue, que sa foi presqu'éteinte se ranime; un doux rayon d'espérance a percé le sombre nuage qui enveloppait son cœur. Tous les Juifs venus de Jérusalem, pour la consoler à leur manière, ne lui sont plus rien; elle les a laissés pour aller se jeter aux pieds de Jésus, et là, cédant au premier mouvement de son cœur, qui est de s'ouvrir pour déposer aux pieds du céleste consolateur le fardeau de sa peine, sûre qu'il va y compatir comme le meilleur des amis: « *Seigneur*, s'écrie-t-elle, *si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort!* »

Il y a sans doute une grande douleur dans ces paroles, il y a même une sorte de découragement; elle ne sait que regarder vers le passé, vers le tombeau d'un frère aimé; il lui semble que Jésus arrive

trop tard pour la secourir; qu'il ne lui reste, pour le présent, que ses larmes. Mais il y a toutefois en elle un reste de foi qui paraît se ranimer, se réchauffer et grandir, en la présence de Jésus. Elle croit encore que si Jésus « *eût été là*, » il aurait pu guérir son frère, mettre un terme à sa maladie, arracher, d'un mot, à la mort, sa proie; au sépulcre, sa victoire. Et, comme la plante battue et froissée par l'orage se relève insensiblement sous l'influence des bienfaisans rayons du soleil, ainsi, ce germe de foi, qui reste dans le cœur de Marthe, se développe et grandit sous le regard compatissant et majestueux du Sauveur. Elle a devant elle ce « souverain sacrificateur qui sait compatir à nos infirmités. » Sa foi s'élève plus haut, à chaque instant qui s'écoule, à chaque regard de son Rédempteur; son ame se rouvre à l'espérance; son cœur n'est plus serré par la douleur; les ténèbres de son esprit se dissipent; son ame, déjà pénétrée d'une ineffable consolation, s'élève au-dessus des maux qui l'accablaient naguère; elle sent que Jésus, qui vient à son aide, trouvera, dans son amour infini et dans sa puissance sans bornes, toute la bénédiction qu'elle implore : « *Mais maintenant*, dit-elle avec abandon, *maintenant je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera !* »

O triomphe de la foi! ô bonheur de la présence de mon Sauveur! Elle est bien près la

consolation et la paix de cette ame affligée qui s'ouvre ainsi à la confiance! De la foi à la paix et au bonheur il n'y a qu'un pas, ou plutôt la paix de Dieu, « qui surpasse toute intelligence, » et qui vaut mieux que la vie, est le premier et le plus doux fruit de la foi.

O vous, disciples de Jésus, qui savez que ce bon Sauveur est toujours près de vous! vous, qui n'avez jamais à vous écrier avec douleur: *Seigneur! si tu eusses été ici*, parce que vous savez qu'il est toujours présent, toujours prêt à vous entendre, toujours prêt à vous bénir, d'où vient que votre foi reste si souvent au-dessous de celle de Marthe? pourquoi ne pouvez-vous pas, comme elle, vous abandonner à la puissance et à l'amour de Jésus? D'où vient que si souvent on vous voit abattus dans vos maux et dans vos épreuves? d'où vient que votre ame, accablée de ses misères, languit dans les profondeurs du découragement et de l'affliction? d'où vient que votre ame ne peut pas prendre son essor vers les régions de la foi, de l'espérance, de la paix, de la joie? Ah! cela ne vient-il pas de ce que *vous ne croyez pas*, de ce que vous n'avez point de foi? La défiance et le doute serrent votre cœur, ferment votre ame aux ineffables consolations de votre Dieu; vous rendent sourds à la voix de sa grace, à la voix de ses promesses, à la voix de son amour. Au lieu de sortir, comme

Marthe, du milieu des consolateurs fâcheux, pour aller au-devant de Jésus, dont la présence fut toujours et sera éternellement « un rassasiement de joie, » vous allez demander *aux hommes* des consolations qu'ils ne peuvent vous donner. Au lieu de puiser à la source des eaux vives des rafraîchissemens pour votre ame altérée de paix, vous allez creuser au désert « des citernes crevassées » qui, vous le savez bien, ne « contiennent point d'eau; » ou bien, vous ne regardez qu'à vous-mêmes, qu'à vos maux, qu'à vos misères. Au lieu de croire Dieu sur parole, de lui présenter ses promesses comme des titres irrécusables, et de lui dire, avec une pleine certitude de foi, comme Marthe à Jésus : *Maintenant*, (oui même MAINTENANT, où tout semble perdu pour moi, où tous les objets de mes plus chères espérances semblent avoir disparu pour toujours) *maintenant, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera;* au lieu, dis-je, d'agir ainsi, n'est-il pas vrai que vous n'ouvrez votre Bible qu'avec défiance et une répugnance secrète, comme si elle n'était pas la Parole de Dieu, comme si les invitations de cette Parole ne s'adressaient pas à vous-mêmes, à vous-mêmes, qui la lisez avec tant d'indifférence? Puis, après cela, si vous vous mettez à genoux pour prier, dans le sentiment de vos misères, de vos douleurs, de vos péchés et de vos souillures, n'est-il pas vrai que vous vous adressez à Jésus comme s'il n'était

plus « puissant pour sauver *parfaitement* ceux qui s'approchent de Dieu par lui; » comme s'il ne vous avait pas *donné* « l'héritage qui ne peut se souiller, ni se corrompre, ni se flétrir, et qui est conservé pour vous dans les cieux; » comme si son bras était raccourci pour qu'il ne pût plus délivrer, ou comme si son amour n'était point assez grand pour le faire? O insensés! pourquoi sommes-nous si « tardifs de cœur à croire » ce qu'annonce la Parole de notre Dieu? Ne savons-nous pas, ne savons-nous pas tous, aussi bien que Marthe, et mieux que Marthe, que tout ce que notre puissant intercesseur demandera à Dieu, Dieu le lui donnera? et ne pouvons-nous pas nous rendre à cette invitation de son amour : « Quiconque a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive! » Oh! c'est de la foi qu'il manque sur la terre. « Je crois, Seigneur! subviens à mon incrédulité! »

Ainsi la présence de Jésus a tiré l'ame de la sœur de Lazare d'un abîme de douleur et de découragement, et l'a rendue à la foi, à la confiance, à la paix. Aussi Jésus ne tarde-t-il pas à répondre à cette foi, et cela de manière à l'exercer, à l'élever encore, tout en y attachant la plus précieuse promesse, qui surpasse tout ce que Marthe pouvait attendre ou espérer; tant il est vrai qu'il est « puissant pour nous accorder plus que nous ne savons penser ou demander. » Marthe ne s'attend

point à la réponse de Jésus. Elle est privée d'un frère tendrement aimé ; son ame souffrante ne paraît demander au Seigneur que la force et la soumission nécessaires pour supporter une telle épreuve ; ou plutôt, elle ne lui demande rien ; elle s'abandonne sans réserve, sans condition, à sa compassion et à son amour. *Je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera.* Et Jésus lui promet un bonheur auquel elle n'osait plus aspirer dans ce monde. *Ton frère ressuscitera !* Ah ! ce n'est donc pas par des phrases que Jésus console l'ame affligée, et qu'il répond à la foi ; non, c'est par une promesse qui doit l'élever au-dessus de sa misère ; car une promesse de « Celui qui ne peut mentir » équivaut toujours à un don. *Ton frère ressuscitera !* Quand ? comment ? par qui ? sont autant de questions auxquelles la foi de Marthe doit répondre. Et c'est ainsi que Jésus, en répondant à la foi, trouve, comme déjà nous l'avons fait observer, un moyen de l'exercer, de l'élever, de l'affermir. Eh ! qu'importe à Jésus les temps et les momens ? Celui à la voix de qui tous les morts briseront un jour les liens du tombeau ne peut-il pas, s'il le veut, tirer Lazare du sépulcre, et le rendre à l'amour de ses sœurs ? Ton frère ressuscitera ! que cela suffise à ta foi, confie-toi en ma puissance. Tu cesseras de verser des larmes sur la séparation d'un être si nécessaire à ton affection et à ton bonheur. Aussi bien ce n'était pas pour les courts instans

d'une existence terrestre que leurs ames étaient unies. Non ; le lien qui unit les amis de Jésus ne saurait être brisé par la mort même. Ce lien est éternel ; ce lien, qui avait fait leur consolation pendant leur pélerinage terrestre, contribuera encore puissamment à leur bonheur dans cette céleste patrie où il n'y a plus de mort, plus de séparation, plus de deuil, plus de larmes. Mais ce n'est pas même à ce jour, qui comblera la mesure de la plus pure félicité dont des êtres immortels soient susceptibles, que Jésus renvoie de répondre à la foi de Marthe. Nous le verrons bientôt s'avancer, en Prince de la vie, vers le tombeau de Lazare, et faire usage de la toute-puissance qui lui a été donnée au ciel et sur la terre, pour remplir plus promptement la promesse qu'il vient de faire à Marthe. Et, bien que la foi de la sœur de Lazare ne s'élève point encore à la hauteur de cette promesse, Jésus ne lui dit pas, comme il dit dans une autre occasion : « Qu'il te soit fait selon ta foi ! » mais il fait pour elle infiniment plus « qu'elle ne sait penser et espérer. »

Oh ! que ces promesses du Seigneur, qui toutes sont *oui* et *amen* en lui, soient donc notre éternel refuge dans le naufrage auquel nous exposent sans cesse les vents changeans de notre incrédulité, de notre faiblesse, de nos passions, de nos misères ! Ses promesses seules, ô mes bien-aimés frères, ô mes compagnons de voyage sur les

mers orageuses de notre vie terrestre, ses promesses seules nous découvriront ce rocher des siècles du haut duquel nous pourrons contempler sans crainte les flots et les tempêtes. Ses promesses seules seront pour nous ce qu'est pour le matelot, égaré au sein des mers, l'étoile qui le dirige au port. Ses promesses seules feront paraître à notre vue « cette nouvelle terre où la justice habite. » Ayant donc pris dans nos mains et dans nos cœurs ses promesses, allons à lui, et, les lui présentant comme nos seuls titres, demandons-lui, « avec une pleine certitude de foi, » la lumière, la force, la vie de nos ames. Alors nous pourrons trouver, comme les sœurs de Lazare, sur le tombeau même des êtres que nous avons le plus aimés sur la terre, une ineffable consolation. Alors ces scènes douloureuses de séparation et de deuil perdront leur amertume, et disparaîtront pour nous laisser entrevoir les scènes des éternelles délices, que déjà nous possédons, par « une espérance qui ne confond point, » car elle a pour bases les promesses de Dieu.

Y a-t-il, parmi ceux à qui je m'adresse, de la part de Dieu, quelqu'un qu'ait atteint la maladie ou la douleur, ou qui ait eu quelque être cher à son cœur qui en soit devenu la proie? qu'il n'hésite point; qu'il s'approche du trône de la miséricorde avec confiance, avec abandon, pour dire, comme les sœurs de Lazare : « Seigneur, ce-

lui que tu aimes est malade! » Mais voici ta promesse : « Tu frappes, et tu guéris ; tu fais la plaie, et tu la bandes ; tu fais mourir, et tu fais vivre! » « *Je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera.* » Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui soit exposé aux privations, à la pauvreté, à l'indigence (1)? qu'il se hâte d'apporter à Jésus les titres qu'il lui a donnés à sa compassion : « Celui qui revêt les lys des champs, qui nourrit les petits des oiseaux, ne vous revêtira-t-il pas beaucoup plutôt, ô gens de petite foi? » « Je ne te laisserai point ; je ne t'abandonnerai point. » « *Et je sais maintenant que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera.* » Y a-t-il sur ces bancs quelqu'un dont l'ame soit troublée par le péché, par sa misère spirituelle, par des doutes douloureux sur son salut? qu'il se hâte de présenter à l'amour d'un Dieu-Rédempteur sa requête et ses titres : « Tu as porté mes péchés en ton corps sur le bois ; tu es venu chercher et sauver *ce qui est perdu.* » J'ai entendu ta voix : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai, et vous trouverez le repos de vos ames. Je ne mettrai dehors aucun de ceux qui viennent à moi. Et quand vos péchés seraient rouges comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige. O vous tous, qui êtes altérés, venez aux eaux! »

(1) Et qui ait la douleur de voir des enfans, des êtres qu'il aime, dévorés de besoins auxquels il ne peut satisfaire.

« Des mêmes compassions dont un père est ému envers ses enfans, des mêmes compassions l'Eternel est ému envers ceux qui le craignent. » « Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, toutefois l'Eternel me recueillerait. » « *Et maintenant je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera.* »

Et si nous sommes appelés à la douce, mais difficile tâche, d'offrir à nos frères des consolations, gardons-nous de leur présenter des paroles d'homme ou des considérations terrestres. Approchons-nous d'eux avec une affection toute chrétienne; qu'ils sentent que nous souffrons avec eux, que nous partageons leurs peines, que nous sommes disposés à écouter leurs plaintes, que nous les comprenons; puis, dès qu'une sympathie douce, intime et surtout sincère, nous aura ouvert leur cœur, oh! que la parole de Dieu soit le baume salutaire que nous versions dans leurs plaies. Ils croiront et sentiront cette Parole qui va si bien à leur cœur, et bientôt vous verrez leur ame sortir, comme celle de Marthe, de l'abîme où elle était plongée, et s'élever au-dessus des doutes, au-dessus du péché, au-dessus des souffrances et des misères de la vie. Et vous verrez se renouveler en eux l'expérience du Psalmiste, qui s'approche de Dieu avec ce cri de détresse : « O Éternel! je t'invoque du fond d'un abîme! » et qui le termine par ce chant de triomphe : « Is-

raël ! attends-toi à l'Éternel, car l'Éternel est miséricordieux ; il y a rédemption en abondance auprès de lui, et lui-même rachètera Israël de toutes ses iniquités ! »

Oh ! qu'heureux est l'homme dont Jésus est la consolation et l'espérance ! Qu'heureux est l'homme qui, au sein de toutes les misères dont notre vie abonde, peut, par la foi, en regardant à son Sauveur, répéter, plein de confiance et d'abandon, ce chant de triomphe d'un serviteur de Dieu qui l'a précédé dans les combats : « L'Éternel est ma lumière et ma délivrance ; de qui aurais-je peur? L'Eternel est la force de ma vie ; de qui aurais-je de la crainte ? Quand toute une armée se camperait contre moi, mon cœur ne craindrait point ; s'il s'élève une guerre contre moi, j'aurai confiance ! »

Mon frère bien-aimé ! si vous ne trouvez au fond de votre cœur, dans l'épreuve, ni cette foi, ni cette confiance, ni cette paix, souvenez-vous qu'elle est un *don de Dieu*. « Demandez, et vous recevrez ; heurtez, et l'on vous ouvrira ; cherchez, et vous trouverez. »

MÉDITATION VIII.

JÉSUS-CHRIST EST LA RÉSURRECTION ET LA VIE.

« Marthe lui dit : « Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour. » Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » Et elle lui dit : « Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le fils de Dieu qui devait venir. »

JEAN XI, 24—28.

C'est encore l'entretien touchant et instructif de Jésus et de Marthe qui va nous occuper. Nous avons vu la foi de cette sœur de Lazare s'élever par degré jusqu'à pouvoir dire, pleine de confiance et d'abandon . « Je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera. » Cependant sa confiance en la puissance et en la bonté de Jésus ne va pas, dans cet instant du moins, jusqu'à croire qu'il puisse ou qu'il veuille opérer en sa faveur le plus grand des miracles, et lui rendre

son frère. Quand Jésus lui adresse cette promesse, propre à élever sa foi jusqu'aux plus hardies espérances : « Ton frère ressuscitera, » nous entendons Marthe lui répondre par un des articles de foi de la religion juive : *Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection, au dernier jour.* Tant il est vrai qu'une grande confiance à la bonté du Seigneur, et même une grande foi, nous laissent au-dessous de ce que veut faire pour nous le Sauveur. Marthe ne pense, quand Jésus lui promet la résurrection de son frère, qu'au jour où, au son de la dernière trompette, « le sépulcre rendra ses morts, et la mer ceux qu'elle avait engloutis! » Elle avait cette foi à la résurrection, avant que Jésus vînt pour la consoler; mais qu'une telle foi était impuissante pour élever son ame au-dessus de sa douleur, au-dessus du découragement et du doute! Une croyance orthodoxe n'est rien pour l'ame, au jour de l'épreuve, si elle n'est pas rendue vivante par la présence de Jésus et son esprit de vie. Hélas! combien de gens qui peuvent écrire sur le tombeau d'un être qu'ils ont aimé : Ici il repose en attendant « *la résurrection au dernier jour,* » et qui pourtant pleurent « comme ceux qui n'ont point d'espérance! » Pour que nos persuasions religieuses ne restent pas sans influence sur notre cœur, il faut que Jésus lui-même, avec son amour et ses promesses, soit l'ame et la vie de ces persuasions. Il faut qu'il ait dit à notre ame, qui sans cesse cherche hors de lui ce qui n'est qu'en lui :

Je suis *la résurrection et la vie.* Non-seulement c'est lui qui, au dernier jour, appellera de sa voix puissante les morts hors de leurs tombeaux; mais *il est* le Prince de la vie; il possède en lui-même la vie, et il la communique à qui il veut. Si donc nous avons Jésus, nous possédons la vie; ne regardons ni à d'autres lieux, ni à d'autres temps. Il ne montre pas seulement le chemin; il n'enseigne pas seulement la vérité; il ne promet pas seulement la vie : « *Je suis,* dit-il, le chemin, la vérité et la vie. » Il n'éclaire pas seulement ceux qui sont dans les ténèbres : *il est* « la lumière du monde. » Il ne justifie pas seulement les pécheurs qui viennent à lui; *il est* « l'Éternel, notre justice. » En sorte que si nous lui sommes unis par la foi, les graces de l'Évangile ne nous sont pas seulement *promises;* nous les possédons : *Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand bien même il serait mort, vivra; et celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais.* Méditons un instant ces paroles; plaçons-nous comme Marthe en la présence de Jésus; et puisse-t-il répandre dans nos ames cette vie qui fait son éternelle essence !

« *Je suis la résurrection et la vie.* » Quelles paroles! qui peut les prononcer ? Ce ne pourrait être sans doute un homme mortel, qui marche, pour ainsi parler, sans cesse sur le bord de la tombe. Ce ne pourrait être ce chétif vermisseau, que quelques

jours voient naître et mourir; cet être qui apporte, en naissant, le germe de la maladie qui le plongera dans la poudre; cet être, semblable à l'herbe éphémère qui fleurit le matin, et qui, le soir, tombe flétrie et est jetée au four. Non! celui qui, sur le bord d'une tombe, se proclame la résurrection; celui qui, dans le séjour de la mort, s'attribue le principe de la vie, celui-là n'est pas un homme mortel; il est Dieu; et s'il en est autrement, chaque tombeau, chaque cercueil lui dirait en face que ses paroles ne sont que présomption. Oui, quand j'entends de telles paroles sortir de la bouche du fils de Marie, du fils du charpentier, je me dis : Ou il est Dieu, ou il est le plus orgueilleux des mortels et le plus hardi des imposteurs! Mais loin de nous ce blasphème! Écoutons les témoignages que rend la Parole de vérité à celui qui parle à la sœur de Lazare : Il est celui « par qui Dieu a fondé les siècles; la splendeur de la gloire de Dieu, l'image empreinte de sa personne; » celui « *qui soutient toutes choses* par sa parole puissante; » celui « à qui le Père a donné d'avoir la vie en lui-même, comme le Père a la vie en lui-même; » cette Parole éternelle, « qui était au commencement avec Dieu, *qui était* DIEU; par laquelle toutes choses ont été créées; » celui « *que les anges adorent,* » « DIEU sur toutes choses, béni éternellement. » Tels sont, entre mille autres, les témoignages de cette Parole du Dieu qui ne peut mentir; telle est la vérité qui

sert de base à tout l'édifice de l'Évangile, vérité souvent méconnue, souvent mal comprise, souvent rejetée, mais qui, à travers dix-huit siècles d'impuissante contradiction, arrive jusqu'à nous triomphante comme elle le fut sur le tombeau de Lazare, et vient faire la consolation et la joie de toutes les ames fidèles ; vérité que Jésus propose à Marthe comme la plus propre à élever son ame au-dessus de la douleur, au-dessus de la mort et du sépulcre, au-dessus de tous les ravages du péché : Je suis *la résurrection et la vie.*

Parole consolante en effet, pour celui qui aime le Seigneur ! Parole qui promet à l'homme déchu le recouvrement de ses premières prérogatives ! Parole qui lui fait entrevoir l'aurore d'un jour de bonheur pareil à celui qui éclairait son état d'innocence, avant que la désobéissance et le péché eussent fait parvenir à son oreille le nom sinistre de la mort, et mis sous ses yeux le spectacle déchirant de toutes les misères qui en sont le déplorable cortége ! Ah ! puisque Celui qui est venu réparer les désordres du péché est la résurrection et la vie, ne trouverons-nous pas en lui tout ce dont notre ame a besoin dans sa misère?

Oui, *la vie*, la jouissance de la vie, la continuation éternelle de la vie, tel est le premier, le plus pressant besoin de notre ame, celui qui y est gravé le plus profondément, celui qu'aucune

créature ne saurait satisfaire. Nous aimons tout ce qui respire la vie, tout ce qui la produit, tout ce qui l'entretient ; nous frémissons devant tout ce qui la gêne, l'affaiblit, l'éteint. De là cette douce émotion qui remplit tout notre être à la vue de ces premiers beaux jours du printemps qui sont, pour la nature en deuil, « la résurrection et la vie. » De là cette mélancolie qui s'empare de nous en voyant la vie de la création s'éteindre aux approches de l'hiver; de là la douce joie que nous inspire la vue de l'enfant, dont chaque mouvement respire la vie ; de là l'impression de douleur que fait sur nous la vue du vieillard décrépit et infirme, chez qui sont taries les sources de la vie, et à qui il ne reste plus que la dernière agonie contre les coups de la mort. Mais ces impressions de peine ou de plaisir, produites en nous par les alternations de vie ou de mort dans le monde physique ne sont rien, comparées à celles que nous éprouvons quand il s'agit de notre ame immortelle, pour laquelle *la vie* ou *la mort*, loin d'indiquer le commencement ou la fin d'une existence bornée, n'est que la condition d'un état de bonheur éternel, ou de misère éternelle.

Dans l'état d'innocence, l'homme jouissait de la plénitude de la vie. La vie était pour lui la félicité, parce qu'elle était une douce communion, un saint commerce avec son Dieu. Il puisait la vie dans le sein même de son Créateur ; il respirait la

vie avec l'air délicieux d'Éden. L'amour était l'élément de cette vie primitive; aucun autre sentiment n'avait encore trouvé place dans l'ame pure de l'homme; aimer, pour lui, aimer, c'était vivre. Mais hélas! quand je jette les yeux autour de moi et en moi; quand je vois ce qu'on appelle maintenant la *vie*, quel abîme entre l'état primitif de l'homme et son état actuel! quelle chute profonde! Le péché, la révolte, la souillure, vinrent briser les doux liens qui unissaient la créature au Créateur, et réclamer l'exécution de cette loi de l'ordre éternel : « Au jour où tu désobéiras à ton Dieu, tu mourras de mort. » Et dès-lors, l'ame, séparée de Dieu, parce que rien de souillé ne peut voir sa présence, perdit le bonheur de vivre de la vie des cieux; dès-lors, la vie fut corrompue et flétrie dans son principe, comme une jeune plante dont la racine a été piquée d'un ver meurtrier; dès-lors, ce qu'il y a chez l'homme de sensuel, de charnel, prit le dessus dans tout son être; dès-lors, vivre, pour lui, n'est plus jouir de la vue de Dieu; vivre, dans le nouveau sens qu'il a attaché à ce mot, c'est végéter quelques jours en accomplissant sa volonté dépravée, en satisfaisant à ses désirs et à ses passions; vivre, c'est épuiser jusqu'à la lie la coupe toujours amère de ses plaisirs, de son égoïsme; vivre, c'est jouir quelques instans des avantages de sa fortune, de ses honneurs, de sa science. Dès-lors, l'homme eut, selon la triste mais vraie description de saint Paul,

« son entendement obscurci de ténèbres, *étant éloigné de la vie de Dieu*, à cause de l'endurcissement de son cœur; » « il a le bruit de vivre, mais il est mort, » « mort dans ses fautes et dans ses péchés. » Dès-lors encore, le germe empoisonné du péché qui souilla son ame fut pour son corps la source de la douleur, des infirmités, des maladies, de la mort. Dès-lors, « il n'y a pas d'heure qui n'ouvre un tombeau et ne fasse couler des larmes. » Dès-lors, il n'y a pas de jour que quelque Marthe, quelque Marie n'aille pleurer sur le tombeau d'un frère, d'un époux, d'un père, d'un ami. « Par un seul homme, le péché est entré dans le monde, et par le péché, la mort; et la mort est parvenue sur tous les hommes, parce que tous ont péché. »

« Oh! malheureux que nous sommes! qui nous délivrera de ce corps de mort? » Qui nous rendra cette vie de l'innocence que nous ne pouvons plus reconquérir par nous-mêmes? Qui, ô mon Dieu! qui nous rendra cette vie de l'ame, cette vie de son amour? Est-ce donc pour toujours, ô mon Dieu! que tu nous as rejetés pour prix de nos crimes? Est-ce pour toujours que, captifs dans cette Babylone de misères, nous laisserons nos harpes muettes suspendues aux saules du rivage? Ne les reprendrons-nous jamais pour chanter les cantiques de Sion, pour célébrer ton amour, pour entonner l'hymne de la vie des cieux?

O mes frères bien-aimés ! ô mes compagnons d'infortune ! écoutez ! il y a un remède à vos maux ! Ecoutez Jésus parlant sur le bord d'une tombe : *Je suis la résurrection et la vie!* Et ne pensez pas qu'il voulût borner le sens de ces paroles divines à celui-ci : « J'ai la puissance de faire rentrer, d'un seul mot, dans les membres glacés de ton frère, la chaleur et la vie ; la puissance de le tirer de cette froide demeure et de le rendre à ton amour. » Ah ! ce n'est pas vivre quelques instans de plus ou de moins sur cette terre de misères, que Jésus appelle *la vie*. Non ; ce qu'il appelle ainsi, c'est surtout la vie véritable, la vie de l'ame, la vie des cieux et l'immortalité qu'il est venu mettre en évidence par l'Evangile ; la vie d'un nouvel amour pour Dieu ; la vie sur laquelle la mort n'a plus d'empire ; la vie qui commence dès ici dans une ame « née de nouveau, » et qui, traversant les temps et la tombe, commencera, au pied du trône de l'Eternel, les périodes sans mesure de l'éternité ; la vie que saint Jean appelle *vie éternelle*, renfermant dans ce seul mot tout un univers de félicité dont un être fini et pécheur peut à peine concevoir une faible idée. Voilà dans quel sens Jésus est la vie, pour ceux qui l'aiment. Il est leur vie ; car il a détruit la cause de la mort, vaincu « celui qui avait l'empire de la mort, » renversé « le mur de séparation » qui nous éloignait à jamais de Dieu. Il a pris sur lui la sentence de mort prononcée en Eden et sur

Sinaï; et, après avoir attaché à sa croix sanglante cet arrêt qui aurait atteint toute ame d'homme pécheur, il publie la bonne nouvelle d'une délivrance toute gratuite; il proclame le pardon et la vie : « Celui qui croit au Fils *a la vie éternelle.* » « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et croit à Celui qui m'a envoyé, *a la vie éternelle;* il ne sera point exposé à la condamnation, mais il est passé *de la mort à la vie.* » « Et moi, je leur donne *la vie éternelle,* » dit-il en parlant de ses brebis; elles ne périront jamais. « Je suis le chemin, la vérité et *la vie.* »

Mais, demandera-t-on sans doute, comment serons-nous faits participans de cette nouvelle vie? Par quel moyen Jésus la communique-t-il à nos ames, qui, selon le témoignage de sa Parole, sont « mortes dans leurs fautes et dans leurs péchés? » Jésus répond dans notre texte : « *Celui qui croit en moi*, quand même il serait mort, vivra, et quiconque vit et *croit en moi* ne mourra jamais. » Il nous le dit donc à deux reprises . il faut croire en lui; croire qu'il est notre Sauveur; croire avec « une pleine certitude de foi, » fondée sur son éternel amour et sur le témoignage assuré de sa Parole, qu'il nous a acquis la vie; qu'il a payé notre rançon, qu'il nous a sauvés, qu'il veut nous recevoir malgré toutes nos misères; croire qu'il nous a donné « le droit d'être faits enfans de Dieu, » c'est-à-dire le droit d'être remis en possession de

tous les priviléges dont le péché nous avait privés, et de nous présenter enfin à Dieu, son Père, avec les rachetés de toute nation, de toute langue, de toute tribu, lesquels il s'est acquis par son sang.

Cette foi, que Jésus demande de nous dans toutes les pages de sa Parole, et qu'il requiert, dans notre texte, de tous ceux pour qui il doit être *la résurrection et la vie*, cette foi, bien loin de rester oisive et inefficace dans l'ame qu'elle anime, devient au contraire un principe puissant et énergique de vie nouvelle. Elle est la sève qui porte la vie dans tous les rameaux de l'arbre renouvelé, et qui y produit, à la joie de son possesseur, les feuilles, les fleurs et les fruits. Hommes du monde, moralistes, instituteurs, philosophes, économistes, cherchez ailleurs un principe de régénération morale pour les peuples et pour les individus. L'inutilité de vos efforts vous ramènera à Celui qui, seul, est la résurrection et la vie, et au moyen seul efficace qu'il prescrit : *la foi*, la foi qui, seule, peut faire renaître notre ame à la vie des cieux, la dégager de ses entraves de souillure, briser les chaînes de son honteux esclavage, l'animer de « l'Esprit d'adoption, » par lequel, prenant, avec un apôtre, l'essor de la liberté glorieuse des enfans de Dieu, elle répète avec joie : « Nous n'avons point reçu un esprit d'esclavage pour être encore dans la crainte; mais l'Esprit d'adoption, par le-

quel nous nous écrions : « Abba ! Père ! » la foi, qui seule nous montrant dans le Rédempteur un amour plus haut que les cieux, plus profond que les abîmes, brise la dureté de notre cœur, en fond les glaces, en déracine l'égoïsme ; la foi, qui seule change le cœur, le remplit d'un amour tout nouveau, d'une énergie et d'un dévouement jusque-là inconnus, et qui porte l'ame à aimer par-dessus toutes choses Celui « qui nous a aimés le premier ; » la foi, qui seule produit dans une ame immortelle ce germe d'une vie nouvelle qui ne périra jamais ; mais qui, victorieuse du temps et de la mort, arrivera brillante de force dans l'élément de l'éternel amour, pour s'y développer à l'infini, en Celui dont la présence est « un rassasiement de joie : » tel est le moyen que Jésus nous propose, et par lequel il veut être pour nous la résurrection et la vie.

Ayant ainsi pour eux la parole expresse de Jésus-Christ, et l'expérience de ses disciples de tous les siècles, comment ceux qui ont connu leur propre cœur, qui ont trouvé en un Sauveur une nouvelle vie de l'ame, seraient-ils un instant arrêtés dans leur marche vers « les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habite, » par les pauvres objections de l'ignorance et de la propre justice contre ce grand et unique moyen de régénération, de sainteté, de salut? Qu'on dise à celui qui sent en lui le feu sacré d'un dévouement tout

nouveau, d'un amour qu'il n'a connu que depuis qu'il croit, que sa doctrine sur la foi affaiblit les motifs des bonnes œuvres ; et il répondra : Vous voulez donc dire que l'arbre restera stérile ou produira des fruits amers, parce qu'il a été enté ! que la source produira des eaux fétides, parce qu'elle a été purifiée ! Le mot *foi* signifie *confiance*, et le mot confiance, chacun le sait, est la base de *l'affection* et de l'intimité. Oh ! lequel sera le plus digne de Dieu ? le servir par l'affection d'un bon fils qui aime tendrement son père, ou par l'égoïste et abject motif du mercenaire, qui ne vise qu'à la récompense, ou encore par la servile crainte de l'esclave qui n'a en vue que l'exemption du châtiment ?

La foi, en unissant l'ame à son Dieu, fait franchir l'espace qui sépare le fini de l'infini, les choses « qui ne sont que pour un temps, » de « celles qui sont éternelles. » Elle « *rend présentes* les choses qu'on espère ; elle est une démonstration de celles qu'on ne voit point ; » saisissant à l'avance « les choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, qui ne montèrent jamais au cœur de l'homme, » elle jouit des cieux sur la terre ; et, étant encore dans le temps, elle vit dans l'éternité. Dès-lors, que lui importe les changemens que doit subir la nature mortelle ? La mort est sa délivrance ; la tombe, un passage à l'éternelle vie : « *Celui qui*

vit et croit en moi NE MOURRA JAMAIS. J'aime à le redire, c'est sur un tombeau que Jésus prononce cette parole! C'est à la sœur de Lazare qui, depuis quatre jours, est couché dans un sépulcre, que le Rédempteur présente cette consolation! Non, ils ne sont pas morts ceux qui vous ont devancés dans une meilleure patrie! Non, ils ne mourront jamais ceux que vous aimez en Dieu sur la terre! Le principe de vie nouvelle que la foi a fait naître dans leur ame est aussi élevé par-dessus tout ce qui est mortel, que les cieux sont élevés par-dessus la terre. Est-ce donc mourir que de déposer cette enveloppe grossière et charnelle, source de tant de douleurs, de tant de maux, de tant de péchés? Est-ce mourir que d'être délivré du mal, de toutes nos misères, fruits du péché? Non! ce qui vit en nous par la grace de Dieu, par la foi, *ne mourra jamais*. Non, ce n'est pas mourir que de voir notre foi se changer en vue, notre espérance en réalité, et notre amour posséder en plénitude son objet! Ce n'est pas mourir que de voir, par torrens de lumière, cette vérité que nous cherchions ici-bas au milieu de tant d'erreurs, d'ignorance, de ténèbres; ce n'est pas mourir que d'être rassasié de cette justice, de cette sainteté dont notre ame était ici-bas altérée au sein de la corruption; ce n'est pas mourir que de posséder cette paix que nous cherchions ici-bas au milieu de tous nos mécomptes, de toutes nos amertumes, de toutes nos larmes;

ce n'est pas mourir que de voir face à face ce Dieu-Sauveur, qu'ici-bas nous aimions, quoique nous ne le vissions point encore, et après lequel notre ame avait souvent soupiré, comme l'épouse soupire après celui qu'aime son ame. Non, ce n'est pas mourir que de posséder l'éternelle vie ! *Celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais !*

Il y a long-temps que cette même foi produit la même vie et les mêmes espérances. David voit un enfant cher à son cœur atteint d'une maladie qui va l'enlever à son amour ; il se revêt d'un sac, se couche sur la cendre, en signe de profonde douleur ; refuse de manger et de boire ; « et il arriva, » dit l'historien sacré, « que l'enfant mourut le septième jour. Les serviteurs de David craignaient de lui dire que l'enfant était mort ; car, disaient-ils, voici, quand l'enfant vivait, nous lui avons parlé, et il n'a point voulu écouter notre voix ; comment donc lui dirons-nous que l'enfant est mort, pour qu'il s'afflige encore davantage ? Mais dès que David l'apprit, il se leva de terre, oignit sa tête, entra dans la maison de l'Éternel, et adora. Ses serviteurs étonnés lui dirent : Quoi ! tu as jeûné et pleuré pour l'amour de l'enfant quand il vivait, et maintenant que l'enfant est mort, tu t'es levé et tu as pris de la nourriture ! Et David répondit : Quand l'enfant vivait, j'ai jeûné, j'ai pleuré ; car je disais : Qui sait si l'Éternel n'aura point pitié de moi, et si l'enfant

ne vivra point? Mais maintenant qu'il est mort, pourquoi jeûnerais-je? Pourrais-je le faire revenir encore? *J'irai vers lui, mais il ne reviendra pas vers moi.* » Touchante résignation! glorieuse espérance! doux fruits de la foi! « Celui qui vit et croit en moi *ne mourra jamais!* »

O vous, sœurs de Lazare, de tous les temps, de tous les lieux, vous, qui versez des larmes sur les ravages que la mort a faits dans le domaine de vos affections, ou qui la craignez pour vous-mêmes, venez à la source des eaux vives; venez puiser à la source des consolations véritables; venez étancher à longs traits cette soif d'immortalité qui vous dévore, et vous fait gémir de l'effrayante instabilité de tout ce qui est humain et mortel; venez à Christ; venez entendre sa voix divine; c'est de sa bouche que découlent la consolation, l'espérance, la vie. Quoi! vous dit-il, comme à David, comme à Marthe, comme à Marie; quoi! tu pleures sur la mort d'un être qui t'était cher! Mais cesse d'appeler la mort ce qui est la renaissance à une nouvelle vie; cesse de t'affliger du bonheur de celui qui t'a précédé! « *Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi ne mourra jamais.* » « Tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront ma voix. » Ces yeux d'un être aimé que tu as vus se fermer à la lumière se rouvriront pleins de gloire, au jour de l'éternelle réunion; ces lèvres, où toujours tu voyais

le sourire de l'affection, et que tu as vues se couvrir de la pâleur de la mort, se ranimeront pour entonner, avec toi, pures de toute souillure, le cantique nouveau de l'éternelle délivrance. Cette main, qui retomba glacée en serrant la tienne pour signe de dernier adieu, s'élèvera avec tes mains, et celles de toute la sacrificature royale, vers le trône de l'Eternel, pour l'adorer à jamais. « Ils ne reviendront pas vers nous; mais nous irons vers eux. » « Jésus est la résurrection et la vie! où est donc, ô mort! ton aiguillon? Où est, ô sépulcre! ta victoire? Graces à Dieu, qui nous a donné la victoire, par Jésus-Christ, notre Seigneur! »

Crois-tu cela? demande Jésus à la sœur de Lazare, avec l'accent de la plus tendre charité, et pour s'assurer qu'elle avait en elle ce principe de vie éternelle. Si tu crois cela, semble-t-il lui dire, tu ne tarderas pas à trouver, dans cette foi, un baume salutaire à ta profonde douleur; tes pleurs vont se changer en actions de graces; les ténèbres qui enveloppent ton ame vont se dissiper à cette vive lumière; la douleur de la séparation, si désespérante pour l'incrédule ou pour celui qui n'a pas une foi vivifiante, cette douleur va s'adoucir par l'espérance assurée d'une éternelle réunion.

Je vous le demande aussi, de la part de Dieu, ô êtres immortels qui m'écoutez! croyez-vous cela?

Jésus est-il pour vous la résurrection et la vie? Pouvez-vous vous appliquer avec joie ces paroles de vie éternelle : *Celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais?* En considérant de si près cette tombe qui va s'ouvrir pour chacun de vous et où va descendre bientôt tout ce qu'il y a en vous de mortel, pouvez-vous avec confiance porter vos regards au-delà, vers cette éternité, objet des vœux et de l'espérance du racheté de Jésus?

Oh! puissiez-vous, puissions-nous tous répondre avec l'assurance de Marthe : *Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu qui devait venir!* — Venir du ciel, pour apporter à la terre la vérité et la vie. L'erreur vient de la terre; le mensonge vient de l'enfer; mais toi, Seigneur, tu viens « du sein du Père » pour nous le révéler; « ta parole est la vérité. » — Je n'ai jamais vu Dieu; je n'ai jamais vu Jésus, comme Marthe. Je vois l'homme mourir et descendre au sépulcre; jamais l'ame d'un bienheureux, ni l'esprit d'un réprouvé n'est venu me rendre témoignage de la vérité de la parole de mon Sauveur! et néanmoins *je crois; je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu qui devait venir.* — Je vois un monde incrédule tenir ma foi pour une folie, mon espérance pour une chimère qu'il ridiculise; et néanmoins, ô mon Sauveur! *je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu qui devait venir.* — Je vois un monde « plongé dans le mal, » qui se livre au péché et à

la souillure, comme si tu n'étais pas mort pour le péché; comme s'il n'y avait ni mort, ni jugement, ni résurrection, ni vie ; mais quand le monde entier se serait élevé contre ta parole de vérité, contre la sainteté de ta loi, et qu'il aurait « tué tes prophètes, démoli tes autels, » — néanmoins, *je croirais*, ô mon Sauveur, *que tu es le Christ, le Fils de Dieu qui devait venir ; je croirais* que tu es pour mon ame *la résurrection et la vie!*

O Rédempteur! puisque cette foi en ton salut est un don gratuit de ta main, daigne nous l'accorder à tous, tandis qu'il en est temps encore! Fais sentir vivement à tous ces êtres immortels la folie qu'il y a à chercher le bonheur dans ce qui va devenir la proie de la mort, au lieu d'aller à toi, qui es la résurrection et la vie ! Surtout, Seigneur, lorsque tu les frapperas par l'épreuve; lorsque quelque douloureux événement, quelque mort inattendue, quelque déchirante séparation viendra porter le trouble dans leur cœur, oh! qu'alors ils entendent ta voix d'amour sortir de dessous les ruines de l'édifice de bonheur mensonger qu'ils avaient élevé loin de toi, et leur crier avec puissance : *Crois-tu cela ?* crois-tu que je suis seul la résurrection et la vie? crois-tu que, hors de moi, il n'y ait que peine, que doute, que rongement d'esprit, que mort éternelle? O Jésus! que tout dans la vie pâlisse et disparaisse devant le bonheur de t'aimer! Que notre cœur te soit con-

sacré dès cette heure ! Il t'appartient, ce cœur ; qu'il ne batte plus que pour toi ! que, lorsqu'il n'aura plus qu'un dernier soupir à exhaler dans ton sein, ce soupir puisse porter au pied de ton trône éternel ce cri de l'espérance : « Christ, Christ est *ma vie ;* et la mort m'est un gain ! *amen !* Seigneur Jésus ! *amen !* »

MÉDITATION IX.

JÉSUS PLEURA.

« Et quand elle (Marthe) eut dit cela, elle alla appeler secrètement Marie, sa sœur, en lui disant : « Le Maître est ici et il t'appelle.» Et aussitôt qu'elle l'eut entendu, elle se leva promptement et s'en vint à lui. Or, Jésus n'était point encore venu à la bourgade, mais il était au lieu où Marthe l'avait rencontré. Alors les Juifs qui étaient avec Marie à la maison, et qui la consolaient, ayant vu qu'elle s'était levée si promptement et qu'elle était sortie, la suivirent en disant : « Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer. » Quand Marie fut venue où était Jésus, l'ayant vu, elle se jeta à ses pieds, en lui disant : « Seigneur ! si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort ! » Et quand Jésus la vit pleurer, de même que les Juifs qui étaient venus avec elle, il frémit en son esprit, et s'émut. Et il dit : « Où l'avez-vous mis ? » Ils lui répondirent : « Seigneur, viens et vois. » Jésus pleura. Sur quoi, les Juifs dirent : « Voyez comme il l'aimait ! »

JEAN XI, 28—36.

Plus l'histoire que nous méditons approche de son dénouement, plus l'intérêt en devient vif et touchant. Tous les traits de cette action sont si

grands, si beaux, si élevés au-dessus du cours ordinaire des choses humaines, que nous ne saurions attendre qu'un dénouement en harmonie avec tant de grandeur. Et que ne pouvons-nous attendre d'une action dont Jésus est l'ame et l'auteur ! Il se présente avec une majesté toute divine sur le premier plan de ce tableau historique qui se déroule sous nos yeux. Il est au milieu de ceux qui l'entourent, comme un soleil qui prête à tous les mondes la lumière dont ils brillent à nos yeux. Lazare, Marthe, Marie, Thomas, les autres disciples, tous regardent à Jésus, tous rapportent à Jésus leurs pensées, leurs affections, leurs prières, leurs larmes ; tous participent à ses lumières, à ses graces, à ses consolations. Et si, plus d'une de ses paroles, plus d'un de ses actes, nous ont jusqu'ici paru obscurs ou mystérieux, nous ne pouvons en douter, un mot de sa puissance et de son amour va bientôt dissiper tous les nuages, jeter des torrens de lumière sur ces points obscurs de sa conduite, et commander l'adoration aussi bien que l'étonnement.

Mais avant d'en venir là, notre historien nous appelle à méditer encore aujourd'hui sur le tombeau de Lazare. Avant de nous montrer son Maître déployant la puissance du Dieu-Créateur par qui toutes choses ont été faites, il veut nous faire suivre encore les mouvemens de son cœur généreux et compatissant, jusqu'à ce qu'il arrive à ce trait qui dit plus que des volumes, à ce trait qui

arrache des larmes d'attendrissement, de reconnaissance : « Jésus pleura ! »

Marthe, Marie, Jésus, vont successivement attirer notre attention.

Marthe avait senti se ranimer sa foi et ses espérances, en la présence de Celui qui s'est nommé la *résurrection et la vie*. « Oui, Seigneur, » avait-elle dit, « je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir au monde. » Je vois en toi le Messie promis à Israël, le libérateur, l'attente des siècles, le désiré des nations, celui après qui soupiraient, avec un ardent désir, tous ceux qui, comme Siméon, comme Anne, attendaient la consolation et la délivrance d'Israël. Et dès que Marthe a vu en Jésus son Sauveur, elle y a vu aussi son Consolateur tout-puissant. Ses larmes se tarissent; avec la foi renaissent la confiance et la paix, et elle fait l'expérience de la vérité de cette promesse de Jésus, jointe à une invitation : «Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai, *et vous trouverez le repos de vos ames.* »

Mais Marthe ne veut pas jouir seule de ces douces et précieuses consolations. Elle n'a pas oublié que sa sœur qui est « restée assise à la maison, » est encore plongée dans la plus profonde tristesse; elle quitte Jésus pour un instant,

et vole auprès d'elle, pour lui apprendre la bonne nouvelle de leur céleste ami : *Elle alla appeler secrètement Marie, sa sœur, et lui dit :* « *Le Maître est ici, et il t'appelle.* » Marie avait partagé sa douleur ; Marthe veut maintenant lui faire partager sa joie ; les deux sœurs avaient pleuré ensemble; il est naturel, pour leurs cœurs aimans, de se réjouir ensemble ; elles avaient épuisé ensemble la coupe de la douleur; il est juste que maintenant elles savourent ensemble la douceur des consolations divines. Qu'elle est belle, qu'elle est noble et douce cette union des ames chrétiennes, où tout est en commun, joies et douleurs, plaisirs et peines, espérances et craintes ! Qu'elle est élevée au-dessus des relations du monde, cette association de deux êtres dont l'un se ferait un scrupule délicat de goûter, sans l'autre, une jouissance, et serait noblement jaloux de le voir souffrir sans y avoir part ! Ce n'est que dans l'amour de Dieu, dans la communion avec Jésus, que subsistent ces rapports aussi sanctifians qu'ils sont doux, les seuls qui méritent le nom d'amitié. Si de telles relations sont entièrement soumises à l'influence de l'Esprit de Dieu, (car hors de là tout est piége, vanité, idolâtrie, souillure) de quelles bénédictions ne peuvent-elles pas être la source ! Étrangers et voyageurs sur la terre, quel encouragement pour nous que celui d'avoir de fidèles compagnons de voyage ! Combattant, dans une lice où nous devons descendre chaque

jour, contre le péché, contre le monde, contre nous-mêmes, quel bonheur que celui d'avoir à nos côtés des frères d'armes, qui partagent nos dangers, qui nous encouragent, par leurs paroles et leur exemple, à courir à la victoire! Faibles et pécheurs, quelle grace que celle d'avoir près de nous une main fraternelle, toujours tendue pour nous montrer les dangers, nous soutenir et nous aider!

Marthe est rentrée dans la maison; elle voit sa sœur bien-aimée encore en proie à sa profonde douleur; elle l'appelle, la prend à part, *en secret*, dit le texte, pour lui annoncer la bonne nouvelle de l'arrivée de Jésus. Bien que nous devions, en tout temps, être « prêts à rendre compte, avec toute douceur, de l'espérance qui est en nous, » il est une foule d'expériences chrétiennes que les disciples de Jésus seuls peuvent comprendre. Marthe le sentait, et, malgré la précipitation ordinaire de ses impressions, elle sait qu'il n'y a que l'ame de Marie à qui elle puisse ouvrir son cœur, et qui soit capable de comprendre et de partager ses espérances et sa joie. Tous les Juifs, dont la maison était remplie, n'eussent vu peut-être, dans son amour pour Jésus, que de l'exaltation; dans sa foi en lui que du fanatisme; dans ses espérances, qu'une chimère. Peut-être aussi, que la déclaration solennelle de Jésus: « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit

en moi, *bien qu'il soit mort, vivra,*» et cette question significative qui la suivit : « *Crois-tu cela?* » avaient réveillé dans l'ame de Marthe quelque secrète espérance de revoir encore, sur cette terre, un frère qui lui était si cher. Et à quel autre qu'à Marie aurait-elle pu s'ouvrir sur un tel sujet, sans être accusée de fanatisme ou de folie? Il est telle hardie espérance, tel sentiment secret de son cœur, que l'enfant de Dieu croirait profaner, s'il le livrait au ridicule ou au sarcasme de l'homme incrédule.

Le Maître est là, dit Marthe avec le bonheur empressé de celui qui annonce à un être affligé la meilleure nouvelle, *le Maître est là:* ce seul mot, selon Marthe, doit suffire à Marie pour la tirer de son affliction. « Il est vrai que nous avons long-temps souffert, » semble-t-elle dire, « il est vrai que nous avons vu se briser les doux liens de nos affections domestiques; nous avons vu mourir et descendre au sépulcre ce Lazare que nous avons tant aimé; nous avons attendu long-temps, en vain, Jésus, notre grand consolateur; nous avons long-temps répandu, loin de lui, des larmes d'affliction; mais *le Maître est là;* déjà j'ai éprouvé en sa présence d'ineffables consolations; j'ai senti rentrer dans mon cœur sa paix, qui vaut mieux que la vie. Rien ne lui est impossible; il m'a déclaré qu'il est la résurrection et la vie, que celui qui croit en lui, *bien qu'il soit mort, vivra.* Il vient

pour nous consoler; notre tristesse va se changer en joie; notre douleur, en vive reconnaissance. *Le Maître est là; il t'appelle.*

Il t'appelle! Quel amour que celui de Jésus! quelle consolation pour Marie dans sa douleur! Ah! il ne l'a donc point oubliée, celui qu'elle a attendu si long-temps, avec un si ardent désir! Comme le Psalmiste, elle a dû s'écrier dans l'angoisse : « Mon ame attend le Seigneur, plus que les sentinelles n'attendent le matin. » Et maintenant, l'heure de la délivrance est arrivée; Jésus vient lui-même la consoler; il vient enlever de dessus son ame le fardeau qui l'accable, la croix qu'il lui avait imposée pour un temps; il vient faire couler dans les plaies de son cœur le baume de ses consolations.

O bien-aimés, connaissez, adorez la fidélité, l'amour du Sauveur. Il est toujours le même quand vous aurez à remplir la douce tâche de porter des consolations à quelque ame souffrante, à quelque ame pleurant sur la tombe d'un être aimé, à quelque ame gémissant de sa misère, de ses péchés, de son indignité devant Dieu; à quelque ame plongée dans l'abîme du doute, de la défiance. Oh! alors, faites comme Marthe auprès de Marie; consolez en deux mots : *Le Maître est là; il t'appelle.* Il est là, ame souffrante, ame affligée, ame pécheresse; il est là, près de toi, ce

bon maître, ce charitable Sauveur, ce céleste ami que tu crois éloigné ; il est là, il ne t'a point abandonnée, il veille sur toi ; il est là, prêt à recevoir ton premier soupir de repentance, ton premier cri de détresse ; il est là, prêt à te recevoir, à te pardonner, à te bénir ! *Il t'appelle !* il t'appelle par cette affliction même, par cette maladie même, aussi bien que par toutes les pages de sa parole ; il t'appelle, pour te faire savourer à longs traits les consolations de sa grace ; il t'appelle, pour parler à ton ame de pardon, de réconciliation, de paix, d'amour ; il t'appelle, pour te recueillir dans le bercail de ses brebis ; il t'appelle, pour que, sortant de cette affliction, de cet abattement, de ce doute, de cette incrédulité, tu viennes avec confiance te ranger au nombre de ses rachetés, de ses enfans bien-aimés.

Il t'appelle !.... garde-toi de rester sourd ou insensible à cet appel ! garde-toi d'une défiance offensante, d'un doute injurieux ! garde-toi d'imiter ces insensés qu'il invitait au souper des noces, et qui, tous, s'excusèrent ! garde-toi de dire que tu en es indigne, que tu es trop misérable, trop pécheur ! Eh ! c'est précisément parce que tu es pécheur qu'il te faut un Sauveur ; précisément parce que tu es pauvre, aveugle, misérable et nu, que tu dois venir à Celui « qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions rendus riches. » « Il n'appelle pas

des justes, mais des pécheurs. » Son invitation est gratuite; il ne vend pas ses graces; il les donne. Et penserais-tu donc qu'il t'appelle pour ne pas te recevoir? Penserais-tu donc qu'il veuille ainsi se jouer de ta misère et de ton affliction? Loin de nous, loin de nous ce blasphème de l'incrédulité! O Jésus, ô mon Sauveur! j'entends ton appel; j'irai, je me hâterai avec Marie; j'irai à toi pour avoir la vie. Eh! à qui nous en irions-nous? tu as seul les paroles de la vie éternelle!

Marie ne s'est point encore élevée à la foi et aux vives espérances de Marthe; la douleur était trop profonde dans son ame sensible. Cependant elle se hâte de se rendre à l'appel de Jésus. L'ame même qui est encore entourée d'affliction et de doute, pour peu qu'elle connaisse la fidélité et l'amour du Sauveur, fait des efforts pour s'élever jusqu'à lui, cherche Dieu « comme en tâtonnant. » Mais qui pourrait retenir celle qui a clairement entendu l'appel de Jésus? celle à qui l'on a dit : *Le Maître est là, il t'appelle!* Ah! elle sent l'approche de la délivrance. Et, comme la fleur tourne son calice vers le soleil, l'ouvre à ses rayons bienfaisans; comme le cerf, altéré par l'aride chaleur du désert, se précipite vers les eaux courantes; comme l'enfant court en larmes dans les bras de sa mère qu'il avait perdue, ainsi, l'ame altérée de consolation, de paix, de repos, s'ouvre à la douce influence de la présence de son

Dieu-Sauveur, se désaltère à longs traits à cette source des eaux vives « qui jaillissent en vie éternelle; » se jette avec confiance dans les bras d'un Père céleste qui a un remède pour tous ses maux, et auprès de qui « il y a abondance de rédemption. » *Et aussitôt qu'elle l'eut entendu, elle se leva promptement, et vint à lui.* »

Mais, nous l'avons déjà dit, après saint Paul, « l'homme naturel ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu ; » et les Juifs qui entourent Marie viennent confirmer ici cette triste vérité. Avant de nous montrer Marie aux pieds de Jésus, saint Jean nous parle d'eux et rapporte encore leurs sentimens et leurs paroles, comme pour faire ombre au tableau. *Les Juifs qui étaient avec Marie à la maison, et qui la consolaient, voyant qu'elle était sortie si promptement, la suivirent en disant: Elle va au sépulcre, pour y pleurer.* Tel était, et tel est encore, en Orient, l'usage d'aller souvent, dans les premiers jours de deuil, au tombeau de ceux qu'on a perdus « pour y pleurer. » Celui qui n'a point entendu l'appel du Sauveur, ou qui y a fermé son cœur; celui qui ignore l'attrait irrésistible qui presse l'ame affligée d'aller se jeter aux pieds du Sauveur; celui qui n'a jamais puisé, par la prière secrète du cabinet, à la source des consolations véritables, ne peut comprendre la conduite et les joies de l'enfant de Dieu. Il ne pense pas qu'un être profondément

affligé puisse avoir d'autre remède dans ses maux, que le triste privilége d'aller répandre des larmes sur cette tombe qui vient d'engloutir l'objet de ses plus douces affections, de ses plus chères espérances. Il entoure de tous ses regrets, que rien n'adoucit, ces restes de poussière. Les Juifs pleuraient et se lamentaient sur le tombeau de leurs proches, pendant sept jours consécutifs. De nos jours, on élève un monument qui doit perpétuer des regrets, cacher, s'il était possible, la vanité de tout ce qui est humain, et faire oublier que « toute chair est comme l'herbe, et toute sa grace comme la fleur d'un champ. » On s'attache ainsi, avec une douleur sans remède, et des affections froissées, à ce qui déjà est réduit en poudre. On *pleure comme ceux qui n'ont point d'espérance*. Pour tromper sa douleur, on appelle ce culte tristement idolâtre, « la religion des tombeaux. » Hélas ! il serait plus juste de l'appeler la religion du désespoir, ou, tout au plus, la poésie de la douleur.

Non, Marie ne va pas au sépulcre ; elle sait que Jésus est là ; elle va déposer à ses pieds le fardeau de sa douleur, lui ouvrir son ame, comme l'avait fait Marthe. Elle se jette à ses pieds en répandant d'abondantes larmes : *Seigneur*, dit-elle, *si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort !* C'est là tout ce que sa douleur et ses sanglots lui permettent de proférer. Elle a eu assez de foi, assez

de confiance pour se jeter aux pieds de Jésus, oubliant devant lui la foule qui l'entoure ; oubliant l'univers entier. Mais c'est tout ce qu'elle peut faire, tout ce que lui permet sa profonde affliction. Il n'y a point en elle assez de force, ni peut-être assez de foi pour ajouter à sa plainte, comme Marthe : « Mais maintenant je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera. » Sa douleur muette ne nous laisse plus voir ce qui se passe dans son cœur déchiré. Un voile sombre de tristesse a-t-il enveloppé son cœur de manière à lui dérober les objets de sa foi, de ses espérances? Ses paroles veulent-elles dire que, puisque « son frère *est mort*, » tout a disparu pour elle? Ne voit-elle plus de remède à ses maux? Lui semble-t-il que Jésus vienne trop tard pour réparer sa perte? *Si tu eusses été ici!...* Pense-t-elle que le sépulcre puisse mettre des bornes à la puissance de son céleste ami? Est-ce l'abattement et la défiance qui lui arrachent ces mots d'une si profonde mélancolie : *Mon frère ne serait pas mort?* Ou bien, pleine de confiance et d'abandon, est-ce assez pour elle d'avoir montré, d'un seul mot, au Sauveur, toute sa peine, de lui avoir ouvert son ame, d'être prosternée à ses pieds, de se sentir près de lui dans sa douleur, comme elle était jadis assise à ses pieds, écoutant sa parole? Sent-elle dans son épreuve la réalité de ses promesses, de sa parole qu'elle a si souvent entendue? Sa foi est-elle une lumière dans les ténèbres! Ses espéran-

ces sont-elles un baume salutaire à la plaie de son cœur? Nous aimons à le penser; nous aimons à voir dans son silence la confiance et la paix de son ame qui attend tout de Jésus, qui s'abandonne à ses tendres compassions. Nous aimons à y voir cette attente qui ne fut point trompée, puisque Marie éprouva la fidélité et l'amour du Sauveur, au-delà de tout ce qu'elle pouvait espérer.

O mes frères bien-aimés ! disciples de Jésus ! qu'il est doux pour nous de savoir que, dans toutes nos épreuves, alors même que dans l'accablement de notre ame, nous n'aurions que la force de nous jeter comme Marie aux pieds de ce souverain sacrificateur, « qui sait compatir à nos infirmités, » ce serait assez pour émouvoir en notre faveur son cœur généreux, assez pour qu'il nous reçût en grace, assez pour attirer sur nous un regard de sa tendre compassion et de son infinie bonté. Non, jamais le cri de l'ame affligée ne trouva insensible le cœur de Jésus; jamais un seul soupir d'un cœur brisé et contrit ne monta inutile vers le trône de la grace. « Cet affligé a crié; et l'Eternel l'a exaucé, et l'a délivré de toutes ses détresses; savourez, et voyez que l'Eternel est bon ! oh ! que bienheureux est l'homme qui se confie en lui ! »

Ce silence de Marie aux pieds de Jésus est en

parfaite harmonie avec tout son caractère. Plus sensible que Marthe, sa douleur est aussi plus profonde. Toutes ses vives et profondes impressions se concentrent dans son ame. Elle ne peut se répandre en paroles, pas même adresser au Sauveur une prière ou lui exprimer sa confiance. Elle est silencieuse, prosternée à ses pieds; elle n'entonne point avec un disciple animé d'une foi toute-puissante ce chant de triomphe : « Nous nous glorifions même dans les afflictions ! sachant que l'affliction produit la patience, et la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. Or, l'espérance ne confond point, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné. » Nous voyons tous les jours que les ames profondément sensibles, les ames qui, comme Marie, placent toute leur théologie, toute leur religion dans le sentiment, ont, à côté de vives jouissances, dans les charmes qu'offre l'Évangile, des combats bien plus terribles que les ames qui *vivent de foi.* Le sentier qu'elles parcourent est bien plus difficile, plus dangereux, parce que tout fait sur elles les plus profondes impressions ; chaque choc, dans la vie, ébranle jusqu'au fond toute puissance de sentiment, et s'attaque au siége même de leur foi, de leur religion, de la vie de leur ame. Oh ! qu'il était donc nécessaire que la Parole de Dieu élevât l'édifice de notre éternel salut sur le rocher inébranlable de la fidélité de Dieu, contre lequel les flots et les tempêtes peuvent bien exercer

leur fureur, mais au pied duquel ils viennent se briser et expirer impuissans. Si, par la foi, nous sommes affermis sur ce rocher des siècles, que de sombres nuages nous entourent, que l'obscurité s'épaississe, nous voile les cieux, ne laisse plus parvenir jusqu'à nous aucun des rayons du soleil, nous y attendrons néanmoins l'Éternel; et notre attente ne sera point déçue. Que les variations continuelles du *sentiment* religieux ne soient donc jamais la seule mesure de notre assurance du salut. Autrement nous verrions sans cesse notre paix, nos espérances, notre éternité à la merci de toutes les misères qui, dans cette vie, peuvent nous ôter la jouissance *sensible* de la présence de Dieu, de son pardon, de sa grace, de son adoption. Il n'est pas écrit: « Le juste vivra de *son sentiment*, » mais: « Le juste vivra de *sa foi.* » Mais quand nous parlons de foi, à Dieu ne plaise que nous entendions par-là une stérile adhésion aux vérités de l'Évangile, sans influence sur le cœur, ou une présomptueuse assurance fondée sur des notions de l'esprit. La foi qui n'est pas « opérante par l'*amour* » n'est pas la foi, et « celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu; car Dieu est amour. » Tels sont les deux écueils entre lesquels nous marchons sans cesse, et sur lesquels tant d'ames viennent faire naufrage. Heureuse l'ame qui, pour les éviter l'un et l'autre, se tient, comme Marie, aux pieds de Jésus, pour l'écouter au jour du bonheur, et que l'épreuve

retrouve encore, comme elle, aux pieds de Jésus, pour en être secourue !

Mais, hâtons-nous de tourner nos regards vers Jésus. Nous aimons à le contempler au milieu de cette scène de douleur. Ah ! il n'y reste pas insensible. Il voit à ses pieds Marie, accablée de son affliction, ne trouvant plus en elle d'autre force que celle de verser des larmes. Il voit les Juifs dont les uns, nous aimons à le croire, s'affligent sincèrement avec elle, tandis que le plus grand nombre imite sa douleur, et se lamente selon l'usage de leur pays en pareille occasion. A cette vue, Jésus, qui n'était étranger à aucune des émotions qui remuent jusque dans ses dernières profondeurs un cœur d'homme, *frémit en son esprit, et s'émut*, ou, comme on peut encore traduire, *fut troublé* en lui-même. Qu'est-ce qui se passe dans sa grande ame? quel mortel pourra sonder son émotion, son trouble, et nous apprendre ce qu'il éprouve? (1) Si nous prenions le mot original dans sa signification rigoureuse, nous verrions en Jésus, avec l'émotion que lui cause la scène qu'il a sous les yeux, un mouvement de cette sainte impatience que fit souvent naître en lui la vue de la faiblesse, des misères, de l'incrédulité de ceux mêmes de qui il avait droit d'attendre le plus de confiance : « O génération incrédule ! jusques à

(1) Voir sur ce verset difficile les notes exégétiques.

» quand serai-je avec vous? jusques à quand
» vous supporterai-je? Quoi! ces Juifs auxquels
» j'ai fait voir mes œuvres, fait entendre mes in-
» structions depuis le commencement de mon
» ministère, ne savent encore offrir à des ames
» affligées que des consolations de néant! Quoi!
» Marie même, celle qui a été favorisée de tant
» de graces, ne sait que me dire ces mots de dé-
» couragement, j'allais presque dire, de reproche:
» *Si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort!*
» Gens de peu de foi! quelle faiblesse est la leur!
» Combien facilement la défiance se glisse dans
» leur cœur! Quelques jours d'épreuve, quel-
» ques jours d'attente, et ils n'ont plus de foi!
» Que les plus éclairés sont ignorans! que les
» plus forts sont faibles! que les plus aimans sont
» ingrats! »

Ou bien, devons-nous voir, dans le trouble et l'émotion de Jésus, un mouvement de douleur à la vue de ces misères humaines dont il a sous les yeux un si triste tableau? Se sent-il ému d'indignation; a-t-il « revêtu la vengeance, » contre « celui qui a l'empire de la mort, » contre celui par qui « le péché est entré dans le monde et, par le péché, la mort, » et auquel il allait livrer un combat qui montrerait à toutes les générations futures que les puissances de l'enfer sont assujéties au Fils éternel de Dieu, et que Satan s'en va être brisé sous les pieds de ses enfans? Ou

enfin n'y a-t-il en Jésus qu'une profonde compassion pour les sœurs affligées? C'est ce que les mots de l'original permettent à peine de croire. Mais, quoi qu'il en soit, nous allons voir le Sauveur pénétré jusqu'aux larmes de cette tendre compassion, et quelle qu'ait été d'abord la vraie cause de son trouble, il se détourne de cette scène qu'il a sous les yeux; il veut aller accomplir son œuvre; il demande où est la dépouille mortelle de Lazare; il se tourne vers le sépulcre, où il va montrer au monde que rien ne lui est impossible.

Et il dit: Où l'avez-vous mis? Ils lui répondirent: Seigneur, viens et vois. Jésus s'était arrêté pour adresser à Marthe des consolations, pour lui faire des promesses, pour argumenter avec elle. Mais ici Celui qui sonde les cœurs, qui connaît si bien la consolation qui est propre à chaque ame, touché de compassion pour la douleur trop profonde de Marie, s'afflige avec elle, pleure avec elle, demande le tombeau de son frère, pour lui montrer son amour et sa fidélité par sa puissance (1). Les gens du monde même ont senti sous un certain rapport ce que doit être un vrai consolateur. Ils ont dit : « On console un indifférent et l'on s'afflige avec son ami. » Oh ! nous devons le sentir; plus nous serons animés de cette vraie charité, de

(1) Celui-là seul sait consoler qui aime l'affligé, qui souffre avec lui, qui partage sa peine.

cet ardent amour qui faisait battre le cœur généreux de Jésus, plus nous serons capables de consoler nos frères dans l'affliction ; plus nous serons disposés à les consoler par des faits, par notre dévouement, par des sacrifices, s'il y a lieu. *Où l'avez-vous mis ?* demande Jésus. Et tandis qu'on le conduit à ce séjour de la mort, sa pensée s'arrête sur ce Lazare, objet de tant d'affection, mais aussi de tant de douleur, de tant de larmes. Son cœur, ému par tout ce qui l'entoure, ne peut renfermer en lui tous les sentimens qui s'y pressent; et Celui qui était Dieu, et que pourtant on a pu nommer avec vérité *le plus humain des hommes*, ne retient plus ses larmes : *Jésus pleura*.

Jésus pleura! parole divine ! parole qui va chercher, jusqu'au fond du cœur le plus insensible, une dernière corde qu'elle puisse faire vibrer ! Parole sur laquelle on peut méditer, mais non pas discourir, parce qu'en l'entendant, les pensées et les sentimens se pressent en foule, et remplissent l'ame tout entière ! La plume d'un saint Jean même s'est refusée à toute réflexion. Cette parole s'est échappée de son cœur aimant, et il a pensé sans doute : « Voilà pour la méditation des siècles ! » Quelques Juifs qui étaient présens s'écrient: *Voyez comme il l'aimait !* Mais qu'ils sont loin, que nous sommes loin, nous-mêmes, de comprendre les larmes de Jésus !

Sans doute nous pouvons dire, comme eux : *Voyez comme il l'aimait !* car déjà saint Jean nous a dit : « Jésus aimait Marthe et Marie, et Lazare, » et Celui qu'aucune de nos misères ne trouva jamais insensible; Celui qui était touché de compassion en voyant la foule qui se pressait autour de lui, « parce qu'elle était comme des brebis qui n'ont point de pasteur, » Celui qui répandait des larmes de pitié sur la ville coupable et endurcie qui allait le mettre à mort; Celui qui, d'une voix mourante, priait, avec la plus tendre charité, pour ses bourreaux, doit être profondément touché sans doute des malheurs de ceux qu'il aimait d'une affection toute particulière. Il nous est donc permis aussi de pleurer sur nos épreuves et sur celles de nos proches. Pourvu que toutes les dispensations de notre Dieu trouvent notre cœur, aussi bien que notre volonté, soumis à son absolue souveraineté sur nous, cette expression de nos douleurs n'a rien d'opposé au caractère chrétien. L'Évangile n'a rien de commun avec le stoïcisme. Abraham pleura sur la tombe de Sara; Jacob, sur la tombe de Rachel; David sur celle d'Absalon; Jésus sur celle de Lazare. Tant que, dans l'épreuve, notre foi n'est point affaiblie, notre soumission pas moins entière, nos espérances non moins vivantes, notre amour non moins vrai, permettons à notre cœur de s'affliger, à nos larmes de couler. L'homme du monde pourra nous accuser de faiblesse ; quelques chré-

tiens même pourront suspecter la réalité de notre foi, la sincérité de notre soumission; mais Jésus, qui sonde les cœurs, ne nous condamnera point. Il se souviendra de ses larmes; il aura pitié des nôtres. *Jésus pleura !*

Jésus a sous les yeux un exemple frappant de l'instabilité de toutes les joies humaines. Quelques jours auparavant, la famille de Béthanie, cette maison de deuil, était une maison de paix et de bonheur. Lazare était la joie et l'espérance de ses deux sœurs ; Marie, assise aux pieds de Jésus, écoutait avec délices les paroles de vie éternelle qui découlaient de sa bouche; Marthe témoignait au Sauveur son amour et sa vénération, par son empressement à le servir ; tout était paix, repos, jouissance, dans cette demeure où Jésus et ses disciples venaient trouver un doux refuge. Et maintenant, quelques jours ont passé, et Lazare est au tombeau, en proie à la dissolution ; Marie, baignée de larmes, couverte d'habits de deuil, est prosternée aux pieds; les Juifs qui les entourent font retentir de leurs lamentations ce séjour de la paix. *Jésus pleura!*

Oh! qu'il nous est difficile de graver dans nos cœurs cette triste vérité, que tout ce que nous possédons sur la terre nous est prêté pour un temps, et pour un temps bien court; que demain l'objet de nos plus chères affections peut n'être

plus qu'un corps sans vie; que tout ce dont notre ame se faisait un appui, une source de joie, de bonheur, peut être confondu avec la poussière des tombeaux! Disciples de Jésus, quand cesserez-vous de vous faire des idoles de ces objets mêmes que Dieu vous confiait pour que vous les rapportassiez à sa gloire? quand saurez-vous enfin que ceci n'est ni le lieu, ni le temps du repos? quand saurez-vous penser, aimer, agir comme des étrangers et des voyageurs pour qui une *seule* chose est nécessaire : atteindre leur patrie céleste? Et vous, hommes du monde, quand cesserez-vous de creuser au désert « des citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau ? » quand cesserez-vous de « semer le vent, pour recueillir le tourbillon? » quand cesserez-vous de chercher votre bonheur, votre paix, votre vie, dans ce qui, demain, aura disparu, comme la balle que le vent emporte? Ah! si Jésus versait des larmes de compassion sur Jérusalem coupable, des larmes d'attendrissement sur le tombeau d'un ami, quelles larmes amères n'eût-il pas répandues sur votre déplorable folie! Que ses larmes soient pour vous une prédication puissante! *Jésus pleura!*

Mais la grande ame de Jésus ne borne pas toutes ses tristes pensées à cette scène d'instabilité et de douleur. Si la vue d'une tombe ouverte et prête à recevoir sa proie fait battre le cœur de tout homme qui pense, que devait être cette vue pour

Celui qui avait créé « l'homme à son image, et qui lui avait assigné, pour demeure, non ce sombre sépulcre, mais les délices d'Éden! Quelle comparaison doit faire l'ame de Jésus entre cette scène de mort et celle où pour la première fois il vit l'homme, sorti de sa main, pur, parfait, heureux, jouir avec délices de l'existence de félicité et d'amour que venait de lui donner son Créateur! Pouvait-il reconnaître encore son ouvrage ? Ne devait-il pas voir avec amertume les ravages de ce péché qui avait souillé, flétri sa créature, et creusé son tombeau? Si chaque cercueil qui traverse nos rues dit au chrétien ému : *L'homme est coupable*, que devaient dire à Jésus, au Saint, au Juste, le tombeau de Lazare et la pensée de ces millions de ses créatures, qui, de génération en génération, expirent au milieu des douleurs de l'agonie, malgré les larmes de ceux qui les aimaient, et s'engouffrent dans l'abîme qu'a creusé le péché, en criant à ceux qui ont des oreilles pour entendre : *L'homme est tombé!* Si nul ne peut voir sans émotion les ruines d'un majestueux édifice qu'un ouragan vient de renverser, que doit éprouver l'artiste dont le génie sublime en avait inventé le dessin et suivi avec sollicitude la construction? Si nous, êtres mortels, êtres d'un jour, nous qui naissons dans la douleur, nous qui croissons au milieu « des ronces et des épines » qui recouvrent une terre maudite, à cause du péché, frémissons à la vue d'une scène de mort et

de destruction qui atteste notre chute et notre dégradation, que devait éprouver à cette vue Celui qui descendait du Père, du séjour de la paix, de la sainteté, du bonheur! *Jésus pleura!*

Mais, ô mes frères bien-aimés! ô mes compagnons d'exil et de misère! que les larmes de Jésus, au lieu de nous attrister, soient pour nous la source des plus précieuses consolations! Ah! s'il a pu pleurer sur nos misères, c'est qu'il était venu sur la terre pour nous en délivrer; si nos maux attendrissent son cœur compatissant, il était venu y apporter un remède; s'il pleure sur une tombe et sur l'instabilité de tout ce qui est humain, il va détruire celui qui a l'empire de la mort; s'il pleure sur les ravages du péché, il va mourir pour effacer le péché et la souillure. O douleur généreuse! larmes compatissantes de mon Sauveur! coulez, coulez sur nos misères! vous en adoucissez l'amertume; vous êtes pour nos plaies un baume salutaire. Nous le savons maintenant, nous l'avons vu, « nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse compatir à nos infirmités. » Prenons donc courage, êtres faibles, êtres pécheurs! Allons à ce Sauveur charitable; ne craignons pas d'être rejetés de lui: ses larmes nous prêchent assez son amour. Et si les Juifs disaient: « *Voyez comme il l'aimait!* » disons aussi: « Voyez comme il nous aime! » Il est toujours le même. S'il n'est plus sur la terre, pour y répandre des larmes, il

est auprès de Dieu, son Père, plaidant notre cause, intercédant pour nous, demandant le pardon de nos infidélités et de nos misères. Il connaît tous nos maux, toutes nos tentations, toutes nos faiblesses ; Béthanie n'est point sortie de sa mémoire, ni les malheureux de son cœur. « Allons avec assurance au trône de la grace, pour obtenir miséricorde et pour trouver grace au temps du besoin. » Aimons ce Sauveur qui nous a tant aimés ; consacrons-lui nos cœurs, qui lui appartiennent à tant de titres ! O Jésus ! ô mon Sauveur ! tu le vois, je veux t'aimer ; oui, je voudrais pouvoir dire, avec un de tes serviteurs : « Je n'ai qu'une passion : c'est toi, toi seul ! »

MÉDITATION X.

« LAZARE ! SORS DEHORS ! »

« Et quelques-uns d'entre eux disaient : « Celui qui a ouvert les yeux de l'aveugle ne pouvait-il pas faire aussi que cet homme ne mourût point ?» Alors Jésus, frémissant encore en lui-même, vint au sépulcre. (C'était une grotte, et il y avait une pierre mise dessus.) Jésus dit : « Levez la pierre. » Mais Marthe, la sœur du mort, lui dit : « Seigneur, il a déjà de l'odeur, car il est là depuis quatre jours. » Jésus lui dit : « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » Ils levèrent donc la pierre de dessu le lieu où le mort était couché, et Jésus, levant les yeux au ciel, dit : « Père ! je te rends graces de ce que tu m'as exaucé ! Or, je savais bien que tu m'exauces toujours ; mais je l'ai dit à cause du peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé. » Et, ayant dit ces choses, il cria à haute voix : « Lazare ! sors dehors ! » Et le mort sortit, ayant les mains et les pieds liés de bandes, et son visage était enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le et le laissez aller. »

JEAN XI, 37—44.

Le rôle que joue l'homme mortel dans le drame de la vie finit avec son existence. Tout ce qui, dans l'histoire des plus grands, des plus puissans

d'entre les hommes, est purement terrestre, expire avec eux, excepté peut-être leur nom, qui passe de siècle en siècle, comme la trace légère que laisse un navire et qui se communique quelque temps de vague en vague, jusqu'à ce qu'elle s'efface dans l'immensité. Au-delà de ce terme fatal, l'homme est impuissant. Il rend à la terre ce qu'il en avait reçu, et tout, pour lui, quant à cette vie, a pris fin. Ceux qui écrivent son histoire nous racontent ses actions jusqu'à sa mort, portent un jugement sur son caractère, sur l'influence bonne ou mauvaise qu'il a exercée sur son siècle; puis leur tâche est finie : tel est également le sort du héros, célèbre par ses actions, et de l'infortuné, illustre par ses malheurs.

D'où vient donc que l'histoire que l'apôtre Jean offre depuis quelque temps à nos méditations prend, précisément sur le tombeau de celui qui en est l'objet, un caractère d'intérêt plus vif, plus grand, plus sublime? D'où vient qu'au lieu de déposer sa plume sur le tombeau de Lazare, et de se contenter de donner une larme à sa mémoire, notre historien réveille ici surtout notre attention, et semble vouloir commander notre admiration par ce qu'il a encore à confier aux générations futures? Ah! c'est qu'il y a ici plus que des êtres mortels; c'est qu'ici se présente le Prince de la vie qui, par la toute-puissance qui lui a été donnée au ciel et sur la terre, refoule devant ses pas

l'empire ténébreux de la mort et les limites de la puissance humaine. Jésus, le Seigneur de gloire, va agir : quel obstacle le sépulcre pourrait-il mettre à son action ? Recueillons-nous en sa divine présence ; humilions-nous avec adoration devant son pouvoir. Ecoutons notre Evangéliste.

Jésus a demandé où l'on a déposé la dépouille mortelle du frère de Marie. Il s'avance vers ce séjour de la mort, en répandant des larmes de compassion et de douleur. Hélas ! les dispositions de ceux qui l'entourent sont bien peu propres à lui offrir quelque consolation. Il voit Marie en pleurs ; il voit les Juifs, qui, déjà si souvent, avaient été témoins des œuvres de sa puissance, tirer, de ces œuvres mêmes, un argument pour appuyer leur incrédulité et demander, avec intérêt peut-être, mais aussi avec défiance : *Celui qui a ouvert les yeux de l'aveugle ne pouvait-il pas faire que cet homme ne mourût point?* Quel raisonnement ! On aurait dû s'attendre à les entendre tirer une conclusion directement opposée, et dire : Celui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né (1), et qui a ainsi manifesté une puissance toute divine, non-seulement aurait pu, s'il l'avait trouvé bon, faire que cet homme ne mourût point ; mais encore, il a la puissance, sans aucun doute, de le rappeler hors de son tombeau. Mais,

(1) Jean.

non ; l'homme charnel ne raisonne pas ainsi ; il ne conclut pas, d'une des perfections de son Dieu, à d'autres perfections ; de sa puissance, à son amour ; de son amour, à son infinie bonté. Il faut lui déduire une à une toutes les conséquences de ces manifestations de grace que son Dieu daigne lui montrer ; et si un jour il ne comprend pas les dispensations de l'éternelle sagesse, à son égard, il en tire une ingrate conclusion contre les bienfaits mêmes qu'il en avait reçus la veille. « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; » c'est cette même logique injurieuse de l'incrédulité qui se retrouve dans nos cœurs, sinon sur nos lèvres, quand, après les milliers de bienfaits et de graces que nous avons reçus du Seigneur, nous retombons dans la défiance, oubliant ses dons et ses promesses, dès qu'il nous laisse un jour dans l'épreuve. C'est ainsi que raisonnaient les disciples allant à Emmaüs : « Jésus le Nazaréen était un prophète puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant tout le peuple. Or nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël ; *mais avec tout cela*, c'est aujourd'hui le troisième jour... » « O gens dépourvus de sens ! » leur dit le Sauveur ressuscité, « gens dépourvus de sens et tardifs de cœur à croire les choses que les prophètes ont prononcées ! »

Cependant Jésus ne s'arrête plus à raisonner avec l'incrédulité ; *il frémit encore en lui-même*, en

voyant et en entendant tout ce qui l'entoure. Mais *il va au sépulcre;* il va confondre l'incrédulité et la défiance; il va consoler ceux qu'il aime, en leur accordant plus qu'ils ne savent désirer ou demander. Hélas! faut-il que les graces les plus éclatantes de notre Dieu soient le seul argument qui puisse nous convaincre de son amour! Et pourtant il consent à nous accorder ces graces. O disciples de Jésus, qui pleurez, comme Marthe et Marie, sur les pertes que vous avez faites, votre puissant Rédempteur peut et veut aussi *aller* avec vous *au tombeau* de ces êtres chers à votre cœur, que vous y accompagnez en répandant des larmes. Il saura tirer de ce tombeau même votre consolation, si ce n'est en vous rendant sur la terre ceux que vous regrettez, du moins en vous montrant, par une foi vivante, ce jour glorieux où ils vous seront rendus pour toujours, purs, saints, heureux. Cette froide poussière dont on recouvre à vos yeux leur dépouille, et qui conserve le germe sanctifié de leur glorieuse résurrection, ne peut pas plus les séparer de Dieu et de vous que la lourde pierre qui fermait l'entrée de la grotte où reposait Lazare ne put mettre une barrière entre lui et la puissance de Jésus. L'amour du Sauveur est comme son pouvoir : il ne connaît point d'obstacle. *Il vint au sépulcre.*

Or, c'était une grotte, et il y avait une pierre mise dessus, ou, comme on peut traduire : *Il y*

avait une pierre à l'entrée de la grotte, qui, selon l'usage, était taillée dans le roc, et où l'on descendait par quelques degrés d'un étroit escalier. Que va-t-il faire auprès de ce sépulcre? devaient penser en eux-mêmes les Juifs incrédules et peut-être aussi les sœurs de Lazare. Y va-t-il, pour y pleurer? Veut-il avoir lui-même la triste consolation de voir au moins le lieu où repose son ami? Veut-il dire à cette froide dépouille un dernier adieu, et témoigner ainsi aux sœurs affligées sa sympathie et l'affection qu'il eut pour leur frère? La curiosité qui suscite ces questions est rendue plus vive encore par cet ordre grave et solennel de Jésus : *Otez la pierre!* Quelle attente! quelle émotion pour les deux sœurs! Faut-il qu'elles revoient les restes glacés de ce frère qu'elles ont tant aimé? Quel est le dessein de Jésus? Marthe, qui, tandis qu'on ôte la pierre, est frappée de cette sinistre odeur de la mort et de la corruption qui s'exhale d'un corps qui tombe en dissolution, frémit en elle-même. Hélas! c'est son frère! Elle ne peut supporter la violence de ses émotions; sa secrète espérance s'échappe de son cœur; elle semble vouloir supplier le Seigneur de laisser reposer en paix ce corps inanimé : *Seigneur!* s'écrie-t-elle d'une voix tremblante, *il a déjà de l'odeur; il y a quatre jours qu'il est là! Quatre jours!* Il n'y a donc que quatre jours qu'elle pouvait encore presser sur son cœur ce frère qu'elle aimait; que quatre

jours que Lazare répondait encore à son affection ; que quatre jours qu'elle reçut son dernier regard et son dernier adieu. Et déjà.... une masse de corruption ! Oh ! vanité de tout ce qui est humain ! Redoutable malédiction du péché : « Tu es poudre, et tu retourneras en poudre ! » Hommes du siècle ! femmes mondaines ! est-ce donc à ce corps périssable, à ce peu de boue que vous voulez consacrer votre temps, vos soins, vos talens, vos fortunes, votre vie ? Ah ! insensés ! il y a en vous une ame immortelle ; jusques à quand la négligerez-vous ? jusques à quand la sacrifierez-vous à ce qui, dans *quatre jours*, va tomber en corruption, et devenir la pâture des vers ?

Ces paroles de Marthe nous donnent une autre leçon. Les gens de l'art ont décidé que la seule marque *certaine* de la mort est la corruption. Eh bien ! pour vous, incrédules, pour vous, qui demandez follement aux vérités religieuses une certitude mathématique, il fallait ce dernier trait à notre récit. Il fallait qu'il ne restât aucun prétexte pour ne pas croire à la réalité du miracle qui va s'opérer, et à Celui qui en est l'auteur ; il fallait que, si vous rejetez la divinité de sa mission, la responsabilité de votre incrédulité restât tout entière sur votre tête coupable ; il fallait que Dieu eût tout fait pour vous convaincre et vous sauver, et qu'il fût trouvé juste quand il con-

damne! Un de vos maîtres, Spinosa, a dit au monde que « s'il avait pu se persuader de la » résurrection de Lazare, il aurait brisé en pièces » tout son système, il aurait embrassé sans répu- » gnance la foi des chrétiens (1); » mais nous ne l'en croyons pas; son esprit n'a pu douter; c'est son cœur qui n'a pas voulu croire : « *Vous ne voulez pas* venir à moi pour avoir la vie! »

Jésus, qui n'a pas voulu argumenter avec Marie, parce qu'elle était trop exclusivement sous l'influence de sa douleur; Jésus qui s'est contenté de pleurer avec elle, parce qu'il connaît la consolation qui est propre à chaque ame, veut bien encore, dans son infinie compassion, s'arrêter un instant pour fortifier la foi défaillante de Marthe : *Ne t'ai-je pas dit*, lui répond-il, *ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu?* Oh! combien souvent ce charitable Sauveur n'aurait-il pas le droit de nous faire ce reproche : *Ne t'ai-je pas dit?* Quand notre ame dans l'épreuve n'ose plus regarder Jésus pour en obtenir la délivrance ou la soumission; quand notre cœur, serré par la douleur, desséché par le doute, laisse s'évanouir sa foi, disparaître ses espérances; quand, dans les ténèbres qui nous entourent, nous ne pouvons plus élever nos regards en haut, et y voir encore un ciel étoilé; quand, cédant au doute, nous

(1) *Dict. de Bayle*, art. *Spinosa.*

sommes prêts à nous écrier avec Marthe: *Seigneur! il a déjà de l'odeur; il est là depuis quatre jours*, tout est perdu, il n'y a plus d'espérance pour cette vie. Où sont alors les promesses de notre Dieu? Pourquoi ces promesses ne disent-elles plus rien à notre ame? Faut-il que Jésus s'approche de nous avec ce reproche de ses tendres compassions: *Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu?* Dans l'abattement de ton cœur, ne comprenant pas cette dispensation sévère de ma sagesse, ne sentant que ta douleur, tu es prêt à « t'abattre en perdant courage; » mais *ne t'ai-je pas dit* que « *toutes choses* contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu? » Dans le sentiment de tes faiblesses, de ta misère profonde, tu ne trouves plus en toi que la force de gémir de ce que tu n'avances pas dans mes voies; tu doutes que je sois ton Sauveur; trouvant en toi si peu d'amour, tu doutes que tu m'appartiennes, que j'aie racheté ton ame, que tu sois un enfant de Dieu! Mais *ne t'ai-je pas dit* que « celui qui croit au Fils a la vie éternelle? » *Ne t'ai-je pas dit* que tu es sauvé « gratuitement par ma grace; » que « le *don* de Dieu, c'est la vie éternelle? » *Ne t'ai-je pas dit* encore que je « ne brise pas le roseau froissé; que je n'éteins point le lumignon qui fume; que des mêmes compassions dont un père est ému envers ses enfans, des mêmes compassions l'Eternel est ému envers ceux qui le craignent? »

Crois, et tu verras *la gloire de Dieu ! La gloire de Dieu :* tel doit être le but unique de ta vie ; voilà ce que tu dois chercher, même au sein de tes souffrances, au lieu de ne soupirer qu'après ton bien-être et l'intérêt du moment. Oh ! quand le vieil homme avec sa force, qui n'est que faiblesse, avec sa sagesse, qui n'est que folie; quand le vieil homme, avec tous ses doutes et ses angoisses, avec toutes ses craintes et ses commotions, se tait, rentre dans le silence de son néant; quand, dans le calme de l'ame, la foi perce les nuages et contemple les cieux; quand l'espérance étend ses ailes, en secoue la poussière de la terre, prend son vol au-dessus de tout ce qui est mortel; quand le cœur se dilate pour sentir et pour aimer, s'élance vers son Rédempteur, vers Celui « qu'il aime, quoiqu'il ne le voie point; » quand nos lèvres s'ouvrent pour laisser s'échapper le cri de Marie : *Rabboni !* mon Maître ! ou le cri de Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu !* quand un saisissement de vénération, un attendrissement nous pénètre et nous remplit de l'éternelle majesté de Dieu, alors l'Esprit du Très-Haut, cet Esprit qui conduit Ezéchiel au désert, pour lui montrer *la gloire de Dieu* dans des os desséchés, cet Esprit travaille en notre ame ; et nous croyons, et nous voyons *la gloire de Dieu, la gloire de Dieu* au sein des épreuves, *la gloire de Dieu* auprès d'un tombeau !

Cependant la pierre est ôtée ; Lazare, couché dans sa froide demeure, enveloppé de bandes, paraît aux yeux de tous. Quelle vue ! quel tressaillement de crainte, d'étonnement, d'horreur, d'inquiète attente, de secrète espérance, dut s'emparer de tous les spectateurs, selon les dispositions de foi ou d'incrédulité dont chacun d'eux était animé ! Un morne silence règne autour du tombeau ; on dirait des ombres dans ce séjour de la mort qui paraît avoir glacé tous les cœurs ; à peine ose-t-on détourner ses regards de dessus le mort, pour chercher à lire avec anxiété sur la figure de Jésus quelle peut être son intention. Le Prince de la vie, seul, est rempli de cet Esprit par lequel « il appelle les choses qui ne sont point, comme si elles étaient ; » il s'avance majestueusement sur le bord du tombeau ; il s'arrête, *élève les yeux au ciel*... Ah ! il ne veut pas que les pensées et les regards de ceux qui l'entourent s'arrêtent et rampent sur ces ruines sinistres de mort et de destruction ; *Jésus lève ses yeux au ciel !* c'est dire assez que sur la terre il n'y a ni secours, ni consolation ; qu'il faut « regarder vers les montagnes d'où nous vient la délivrance ; » qu'il ne faut pas « chercher parmi les morts celui qui est vivant ; » qu'il faut que notre ame prenne son essor, s'élève sur les ailes de la foi, au-dessus de la mort, au-dessus du sépulcre, au-dessus de l'affliction et des larmes, au-dessus du monde et de nous-mêmes. Oh ! pourquoi donc sentons-nous que

dans l'épreuve nous retombons douloureusement sur nous-mêmes, avec tout le poids de nos souffrances? pourquoi notre ame s'enveloppe-t-elle dans sa douleur, comme dans un sombre nuage? pourquoi, lorsque nous voyons descendre au tombeau un être aimé, suivons-nous avec toutes nos pensées, toutes nos affections froissées, sa froide dépouille dans la poussière de la terre, où nous ne pouvons puiser que la douleur et les regrets? Hélas! c'est que, êtres charnels, nous ne savons pas élever, comme Jésus, nos regards vers les cieux, d'où nous viendrait la foi, l'espérance, la consolation; c'est que notre cœur incrédule et appesanti retombe de tout son poids vers la terre, et ne sait point s'élever au-dessus de la mort, et étancher, auprès de Celui qui est vivant et éternel, cette soif d'immortalité qui le dévore. O mon Sauveur, apprends-nous à élever aussi vers les cieux nos regards et nos pensées, nos affections et nos prières!

Jésus veut aussi, en dirigeant les pensées de tous vers les cieux, montrer d'avance l'éternelle puissance par laquelle il va opérer un éclatant miracle. Il ne veut pas qu'aucun de ceux qui l'entourent puisse rester dans le doute à cet égard; il veut rendre sacrée l'action qu'il va faire; il veut qu'on ne puisse l'attribuer qu'à Dieu seul. Il a prédit que la maladie de Lazare devait servir *à la gloire de Dieu*... Il va donner, par le fait le plus

éclatant, un commentaire à ses paroles ; mais, pour que personne ne détourne de Dieu la gloire qui lui est due, il montre d'avance son bras puissant qui va opérer.

Père, je te rends graces de ce que tu m'as exaucé ! Quoi ! *de ce*, dit-il, *que tu m'as exaucé !* et cependant il n'a point encore vu sa prière exaucée ! et Lazare est encore couché dans son tombeau, la proie de la mort, de la dissolution ! *Tu m'as exaucé !* et aucune étincelle de vie n'est encore rentrée dans le sein de Lazare ! *Tu m'as exaucé !* et tous ceux qui l'entourent n'ont sous les yeux qu'un cadavre infect !

O mes frères bien-aimés ! voilà la foi ; voilà la prière ; voilà la confiance dans les promesses du Dieu qui ne peut mentir ! Pour la vraie foi, une promesse de Dieu est un don ; une prière, élevée vers le trône de Dieu, dans « l'Esprit de supplication, » est une prière exaucée. Jésus a prié dans le secret de son cœur, en s'approchant du tombeau de Lazare ; et pour lui, sa prière est exaucée ; pour lui, Lazare est vivant, ses sœurs sont consolées, la foi des disciples est affermie, Dieu est glorifié, le Fils de l'homme est glorifié. Oh ! que nos prières seraient différentes, si nous savions recevoir ainsi les promesses de notre Dieu comme autant de dons déjà reçus ! C'est par cet Esprit, cette foi, que l'apôtre Paul voit, pour

lui et pour les fidèles auxquels il écrit, toutes les difficultés surmontées, toutes les tentations vaincues, tous les combats victorieusement terminés, toutes les ames purifiées du péché, et qu'il s'écrie triomphant : « Nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a tant aimés. » Traversant les temps et la vie, la mort et la tombe, il s'écrie encore : « Il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les cieux, en Jésus-Christ. » Embrassant par cette même foi tous les *dons* de Dieu, encore en *promesse*, il parle ainsi aux disciples de Corinthe : « Soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir, *toutes choses* sont à vous, et vous à Christ, et Christ à Dieu! » *Je te rends graces!* s'écrie Jésus à l'avance; et nous, alors même que nous avons *vu* nos prières exaucées, avec combien de peine nos cœurs glacés s'élèvent au ciel pour *rendre graces!* O gens de peu de foi, de peu de reconnaissance, de peu d'amour!

Je savais bien, ajoute Jésus, *je savais bien que tu m'exauces toujours; mais je l'ai dit à cause des troupes qui sont autour de moi,* AFIN QU'ELLES CROIENT *que tu m'as envoyé.* Qui ne voit dans ce langage familier de la confiance Celui qui est *un* avec le Père, Celui qui, de toute éternité, a pris part à son conseil, Celui « qui était au commencement avec Dieu, qui était Dieu! » *Je savais bien que tu m'exauces toujours!* Et comment en serait-il au-

trement de Celui que le Père a annoncé à la terre en ces mots : « C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai pris mon bon plaisir! » Qui ne voit encore, dans cette tendre sollicitude *pour les troupes qui l'entourent*, le bon Berger qui donne sa vie pour ses brebis, qui parcourt avec anxiété les montagnes et les vallées, pour chercher celle qui s'est perdue? O mes frères! si jusqu'ici nous avons apporté si peu de confiance dans nos prières, prenons courage! Jésus est toujours le même. Aujourd'hui encore, comme aux jours de sa chair, devant le trône de Dieu, comme devant le tombeau de Lazare, il dit à son Père, avec la même confiance, en priant pour nous : *Je savais bien que tu m'exauces toujours!* Souverain sacrificateur, il offre à Dieu, son Père, nos faibles prières, purifiées de toute souillure, brûlantes du feu de son amour. Et... ô douce pensée, consolante assurance, *Dieu l'exauce toujours!*

La prière de Jésus a fait succéder dans l'ame de ceux qui l'entourent un saint recueillement à la terreur dont les avait pénétrés la vue du mort. Tout est ainsi préparé, dans l'ame de ceux qui vont être témoins du plus grand des miracles, et dans le tombeau qui est ouvert sous leurs yeux. Il ne faut plus que le mot de la toute-puissance; l'Homme-Dieu va le faire entendre : *Et ayant dit ces choses, Jésus cria à haute voix : Lazare! sors dehors!* O surprise! ô terreur! ce seul mot qui a

pénétré l'ame de tous les assistans, a fait pénétrer aussi la vie dans le sein du mort ; les liens du sépulcre sont brisés ; la mort, rendant sa proie, s'avoue vaincue à la voix de Jésus ; les yeux de tous voient les membres glacés de Lazare se mettre en mouvement ; il se lève, il sort, encore lié des bandes du sépulcre. Quelle vue ! quel spectacle ! *Alors le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes; et son visage était enveloppé d'un suaire.* L'étonnement, la terreur saisit tous les esprits ; tous restent muets de surprise et de crainte. Marthe et Marie n'osent encore embrasser leur frère ; elles ne peuvent en croire leurs sens ; le doute, la crainte impose encore silence à l'affection ; on dirait que la mort a saisi tous les cœurs pour se venger de sa défaite. Jésus seul rompt ce silence : *Déliez-le*, dit-il, avec calme et majesté ; *déliez-le et le laissez aller !*

O puissance ! ô divinité de mon Sauveur ! je me prosterne, je t'adore dans le silence de l'admiration. Oh ! que je reconnais bien là la voix puissante qui dit, au commencement : « Que la lumière soit ! et la lumière fut ! » Oui je la reconnais, c'est la voix qui appelle les choses qui ne sont point, comme si elles étaient, et qui ressuscite les morts. Que nos genoux se ploient devant toi, ô Dieu-Sauveur, Dieu sur toutes choses, béni éternellement ! Qui est semblable à toi, au ciel et sur la terre ? Tu as dit ; et la chose a eu son être ; tu

as commandé ; et la chose a comparu ! La tombe rend ses morts à ta voix ; la corruption du sépulcre s'enfuit devant ta face ! Qu'y a-t-il au ciel et sur la terre qui puisse opposer un obstacle à ta puissance ? Oh ! que nous sommes heureux de savoir que c'est dans tes mains que repose notre sort pour l'éternité. Si tu nous aimes ; si nous sommes tes rachetés ; si tu es pour nous, qui, qui serait contre nous ? qu'aurions-nous à craindre ? La mort ? mais, devant toi, elle n'a plus d'empire. Le sépulcre ? mais, à ta voix, il devient le théâtre d'une glorieuse résurrection, et la vie fleurit dans le champ même de la mort. Notre ame s'attend à toi, soit dans la vie, soit dans la mort. Du sein même de la poussière nous balbutierons ta louange ; nous unirons nos faibles voix à la voix des intelligences célestes, pour célébrer ton nom glorieux, ô notre Dieu-Sauveur, ô notre Rédempteur et notre Roi ! Nous redirons de siècle en siècle ta gloire, ta force, ta louange. Tu es Dieu sur toutes choses ; ta domination n'a pas de bornes. Tous les anges de Dieu t'adorent. Oh ! que tes rachetés de toute langue, de tout peuple, de toute nation célèbrent aussi de siècle en siècle ta louange !

Que vous dirai-je encore, ô mes frères bien-aimés ? Vous peindrai-je les transports de reconnaissance et de joie des sœurs de Lazare ? vous les montrerai-je tantôt pressant sur leur cœur avec des larmes de bonheur un frère bien-aimé qui va

encore partager sur la terre leurs combats, leurs espérances et leurs craintes? Tantôt se prosternant aux pieds de Jésus, pénétrée d'une vive et éternelle reconnaissance, vous peindrai-je la famille de Béthanie recouvrant ses joies domestiques, et plus que jamais se consacrant entièrement à l'Auteur de sa félicité ? Vous dirai-je toutes les leçons que les sœurs de Lazare retirèrent de l'issue de leurs épreuves, leçons de foi, de reconnaissance, d'amour pour Jésus, mille fois plus précieuses encore que le bonheur de posséder un frère tendrement aimé? Vous montrerai-je toute cette heureuse famille possédant encore Jésus au milieu d'elle, six jours avant la pâque, c'est-à-dire six jours avant sa mort (Jean XII, 1-8), et Marie saisissant avec empressement cette première occasion qui se présente de témoigner publiquement au Sauveur sa reconnaissance et son amour, en lui rendant publiquement les honneurs dus à son Seigneur et à son Roi, dont elle a vu toute la majesté sur le tombeau de son frère ? Vous montrerai-je Marthe le servant avec bonheur, comme aux jours de sa précédente prospérité, et Lazare, assis à table avec son divin Sauveur, comme un témoin vivant de la puissance et de la divinité de Celui qui l'a rappelé d'entre les morts? Quel tableau! quelle issue de tant d'épreuves, quand Jésus est là pour consolateur ! Vous parlerai-je enfin de ce qui dut se passer dans l'ame des disciples, pour lesquels aussi Jésus avait voulu donner cette manifesta-

tion éclatante de sa puissance et de son éternelle divinité, et auxquels il avait dit : « J'ai de la joie de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez ! »

Non, nous ne nous arrêterons pas à ces méditations, quelque intéressantes qu'elles soient ; nous les laissons à vos propres réflexions, et nous reporterons nos pensées sur nous-mêmes ; car la résurrection de Lazare nous concerne aussi ; et s'il sortit du tombeau à la voix de Jésus, c'est pour nous apporter, à nous aussi, de grandes consolations, de puissans encouragemens, de salutaires instructions. « Encore un peu de temps, » et cette voix de la toute-puissance divine qui se fit entendre à Béthanie, retentira, avec le son de la dernière trompette, dans toute l'étendue des cieux, et nous tous, qui que nous soyons, sortirons de la tombe, comme Lazare en sortit, aussi bien que toutes les générations qui se sont succédé sur la terre. Quel moment ! quelles scènes ! Oh ! que bienheureux alors seront les amis de Jésus, les Lazare, les Marthe, les Marie, qui reverront avec des transports de bonheur ceux qu'ils avaient tant aimés en Dieu sur la terre, ceux dont le départ leur avait coûté tant de larmes, ceux à qui ils vont être réunis pour jamais là où il n'y a plus de misères, plus de maux, plus de séparation, ni de mort ni de deuil, ni de larmes, parce qu'il n'y a plus de péché ! Le bonheur de la famille de Bé-

thanie n'est qu'une faible image de cette félicité, puisque, hélas ! elle était encore sur la terre dans les combats, les épreuves, les infidélités, et que, après avoir joui bien peu de temps de son bonheur, ses membres devaient encore se dire un adieu sans retour pour ce monde. Oh ! si nous appartenons à ce Jésus, qui est *la résurrection et la vie*, que sa puissance, laquelle rien ne saurait égaler, si ce n'est son amour, que sa puissance soit notre consolation, notre appui, notre haute retraite ! Que rien ne nous effraie, que rien ne nous abatte ! Traversons, par « l'espérance, qui ne confond point, » les temps et la tombe ! réalisons, par une foi inébranlable, les glorieuses promesses de notre Dieu-Sauveur, et la félicité si pure de voir, tel qu'il est, Celui qui nous a tant aimés, Celui qui a pleuré sur nos misères et nos épreuves, Celui qui veut que là où il est, nous y soyons aussi. Approprions-nous les tendres compassions qu'il a témoignées à la famille de Béthanie ! Que les larmes qu'il a répandues sur le tombeau d'un ami coulent aussi sur les plaies que la mort peut faire à notre cœur ! qu'en entendant sa voix puissante appelant Lazare hors de la tombe nous nous souvenions qu'il a vaincu pour nous le monde, le démon, la mort, le sépulcre, et que, désormais, nous sommes en toutes choses, « plus que vainqueurs, par Celui qui nous a aimés ! »

J'allais terminer ici cette méditation ; mais,

vous le dirai-je? au milieu des douces pensées qui nous ont occupés, une crainte s'empare malgré moi de mon cœur. Oui, je veux vous la communiquer; elle nous ferait tressaillir d'horreur, si nous devions nous y livrer. Je me représente encore le moment solennel où, à la voix de Celui « qui ressuscite les morts, » nous sortirons de nos tombeaux; où nous nous verrons, nous nous reconnaîtrons, nous tous qui sommes ici dans ce temple, comme Lazare et ses sœurs se virent, se reconnurent, s'embrassèrent avec transport, sous les yeux de Jésus. Et si, alors, prêts à voir décider pour jamais notre sort éternel, quelques-uns d'entre vous, ou même un seul de vous que je vois assis sur ces bancs, écoutant mes méditations, se trouvait n'appartenir point à Jésus, n'avoir point reçu de lui le pardon pour avoir la vie, étant encore dans ses péchés, sous le poids de la condamnation qu'ils ont méritée, s'étant déçu par de vaines illusions, par une apparence de christianisme, en un mot, étant sans Dieu, sans Sauveur, sans espérance, n'ayant « ni lot, ni portion dans cette affaire!... » Oh! terreur! oh! désespoir! nous ne pouvons supporter un instant cette foudroyante pensée; elle accable notre cœur, elle tombe sur notre ame, comme ces rochers et ces montagnes que les réprouvés invoquent et qu'ils supplient vainement de les anéantir devant la colère de Celui qui est assis sur le trône. O êtres immortels! êtres responsables! nous vous en

conjurons par les compassions de Dieu, détournez, détournez de nous et de vous cet horrible pressentiment, en vous hâtant, dès aujourd'hui, dès cette heure, de fuir en Golgotha, de chercher un refuge au pied de la croix de Christ, d'y être arrosés, purifiés par le sang de la nouvelle alliance! Et vous qui avez, dans vos proches, dans vos familles peut-être, quelque Lazare, quelque être cher à votre cœur par les liens de l'amitié ou de la nature, mais qui ne connaît point encore le Sauveur, qui n'a point encore invoqué le seul nom par lequel il nous faille être sauvés ; oh! priez, suppliez le Dieu-Rédempteur de toucher le cœur de cet être que vous aimez, de l'arracher à sa ruine certaine, comme le tison qu'on retire du feu ; de le sauver, comme malgré lui-même, tandis qu'il y a encore un salut possible, un pardon possible, une réconciliation possible! Mon Dieu! mon Dieu! y aurait-il parmi ces ames qui écoutent ta Parole, qui voient ton amour et tes compassions; y aurait-il dans ceux que je connais, que j'aime sur la terre, quelque être qui, au grand jour, dût devenir un monument de ton immortelle justice, ne pas être, au contraire, un monument de ta grace, de ton éternel amour? Dieu-Sauveur! si jamais tu entendis une prière; si jamais tu te laissas fléchir par une ardente supplication, ou par le cri d'une ame angoissée, ôte, ôte de dessus mon cœur le poids accablant de cette crainte déchirante! Oh! il faut, il faut que

j'espère, ou que.... Ah! pardonne, Seigneur! tu ne veux pas la mort du pécheur; tu veux sa conversion et sa vie; et toutes choses te sont possibles!

MÉDITATION XI.

LES SUITES DU MIRACLE.

« C'est pourquoi plusieurs des Juifs qui étaient venus vers Marie, et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. Mais quelques-uns d'entre eux s'en allèrent aux Pharisiens, et leur dirent les choses que Jésus avait faites. Alors les principaux sacrificateurs assemblèrent le conseil, et ils dirent: « Que faisons-nous? car cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire, chacun croira en lui, et les Romains viendront, qui nous extermineront, nous, et le lieu, et la nation. » Alors l'un d'eux, appelé Caïphe, qui était le souverain sacrificateur de cette année-là, leur dit: « Vous n'y entendez rien! Et vous ne considérez pas qu'il est de notre intérêt qu'un homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse point. » Or, il ne disait pas cela de lui-même; mais, étant souverain sacrificateur de cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation; et non pas seulement pour la nation, mais aussi pour assembler les enfans de Dieu, qui étaient dispersés. »

S'il y a une prophétie à la vérité de laquelle tous les siècles, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, aient porté un témoignage éclatant et irrécusable, c'est celle que prononça Siméon dans le temple

de Jérusalem en pressant, dans ses bras affaiblis par l'âge, l'enfant dans lequel il voyait l'espérance et le salut d'Israël, le Désiré des nations: « Voici, dit-il, celui-ci est destiné à être une occasion de chute et de relèvement à plusieurs en Israël, et pour être un signe auquel on contredira. » Cette prophétie, en effet, fut accomplie dans tout le cours du ministère de Jésus-Christ; elle fut accomplie sur le tombeau de Lazare, où les uns croient, et les autres s'en vont exciter la haine des Pharisiens; elle fut accomplie dans sa mort, où les uns crient: « Crucifié! que son sang soit sur nous et sur nos enfans! » tandis que les siècles futurs devaient voir, dans la croix et dans le sang de la nouvelle alliance, le signe de leur éternel salut; elle fut accomplie dans la première prédication des apôtres, qui sont battus de verges par les uns, tandis que des milliers d'autres se convertissent, pour avoir la vie; elle fut accomplie pendant dix-huit siècles, dans tous les lieux où fut proclamé l'Evangile de Christ, qui fut pour les uns « une odeur de mort, » et pour les autres « une odeur de vie, » et « la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient; » elle est accomplie, de nos jours, où la doctrine du Crucifié excite les haines, les persécutions, tandis qu'elle fait la consolation, la joie, la vie de tous ceux qui croient.

Que les ennemis de l'Evangile le sachent donc;

ils font, avec toute leur inimitié et leur colère, une œuvre qui les trompe. Ils sont des témoins vivans de la vérité de ces doctrines mêmes qu'ils combattent; ils affermissent avec puissance notre foi en Christ crucifié; ils accomplissent une prophétie pleine d'importance; ils édifient ce qu'ils voudraient renverser jusqu'aux fondemens; ils ont le malheur d'être les instrumens aveugles dont Dieu se sert, malgré eux, pour établir un royaume dont ils ne seront pas citoyens; ils sont semblables à ces ouvriers étrangers à Israël, qui préparaient à grand'peine les matériaux d'un temple magnifique où jamais il ne leur serait permis d'entrer.

Le but du miracle de Jésus-Christ fut atteint pour la famille de Béthanie, qui fut consolée, et sortit de ses épreuves pleine de joie, de confiance, d'amour; il fut atteint pour les disciples, qui virent la gloire de Dieu; il fut atteint pour plusieurs des Juifs qui, *ayant vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui;* fut-il atteint pour les autres témoins? fut-il atteint pour le corps des Pharisiens et des sacrificateurs et des Scribes? Hélas! oui; mais dans le sens de la fatale prophétie de Siméon. Écoutons pour la dernière fois notre historien, et « que celui qui a des oreilles pour entendre, entende! »

Plusieurs des Juifs qui étaient venus vers

Marie, hommes d'un cœur simple et droit, préparé par la grace de Dieu, *ayant vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui.* Il était si naturel, pour des hommes sincères, de conclure, de la grandeur du miracle, à la grandeur de Celui qui l'avait opéré par un seul mot de sa toute-puissance! Ils virent de leurs yeux cette manifestation de la puissance divine; ils eurent le bonheur d'en conclure que ce ne pouvait être que le Christ, le Messie promis à Israël, le Libérateur annoncé par les prophètes, à qui une telle puissance avait été donnée. Ils virent de leurs yeux, et ils crurent de leur cœur. Et, bien que nous ne puissions pas supposer que cette foi fût encore éclairée de toute la vérité que Jésus avait apportée au monde, dès qu'ils en crurent la divinité, leur cœur fut ouvert, tout prêt à recevoir avec soumission, avec une pleine confiance, toute parole qui sortirait de la bouche de cet Envoyé du Très-Haut. Que fallait-il de plus? Le but de Jésus était atteint: « Je l'ai dit, à cause des troupes qui sont autour de moi, *afin qu'elles croient que tu m'as envoyé.* » Les miracles seuls ne convertissent pas; mais ils disposent le cœur, par la foi, à la conversion et à la vie. Nicodème croit les miracles de Jésus; il y voit une preuve de sa divinité: « Maître, dit-il, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu; car personne ne peut faire les miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui. » Cependant Nicodème, malgré ce degré de foi, et bien que maître en

Israël, ignore encore les premiers élémens de la doctrine de la régénération; mais il vient à Jésus, poussé par la foi qu'il porte en son cœur, et il demande avec avidité à être instruit dans la science du salut qu'il est disposé à recevoir. Telle était la foi produite dans le cœur des Juifs par le miracle de Jésus. C'est un premier pas, mais un pas qui conduit infailliblement plus loin. Tel est encore le but pour lequel saint Jean nous a laissé, avec les plus minutieux détails, cet admirable récit de la résurrection de Lazare. Pour quiconque le lit avec attention, il y a une puissance d'évidence aussi grande que pour ceux qui en furent les témoins oculaires, comme le fut saint Jean lui-même. « Est-ce donc là ce Sauveur que me prêche l'Évangile? » doit s'écrier celui qui cherche sincèrement la vérité. « Oh! je vais ouvrir à un tel Maître, à un tel Sauveur, mon ame tout entière. Je sais qu'à sa suite, je ne puis marcher dans les ténèbres; je vais étudier, ligne après ligne, la Parole de l'éternelle vérité qu'il a apportée des cieux; je sais que cette Parole ne peut faire errer ni mon esprit, ni mon cœur; je la médite avec pleine confiance; j'en salue l'Auteur comme mon Guide, mon Roi, mon Rédempteur! » Puis, cette ame, ainsi disposée, ne tardera pas à trouver que cette doctrine et cette Parole du Crucifié « est plus douce à son cœur que le miel ne l'est à la bouche. » Et de la foi à un miracle, elle s'élèvera à la foi de l'expérience,

elle verra, sentira plus de divinité dans une seule ligne de la Parole éternelle, que les Juifs n'en virent sur le tombeau de Lazare. Voilà la place fort belle, fort utile, que doit occuper le miracle, dans l'économie divine. Ainsi, pour le dire en passant, nous croyons, avec la plus profonde conviction, que ceux qui attendent la restauration des miracles dans l'Église, avant qu'elle puisse atteindre à la gloire qui lui est promise, font un pas rétrograde. Ils veulent redescendre sur le dernier degré, au lieu de s'élever, comme les anges, sur l'échelle de Jacob, et de contempler les cieux. Ils veulent revenir et attirer les autres à la foi de Nicodème, la foi de miracle, la foi qui peut exister sans la connaissance de l'amour de Dieu et de la nouvelle vie, et qui ne peut faire autre chose qu'y acheminer, au lieu de s'élever, par la foi du cœur, la foi de l'amour, la foi de la confiance, jusques aux sublimes hauteurs de la spiritualité et de la vie chrétienne. Ils veulent le lait des enfans, au lieu de se nourrir de viande solide. « Dieu est amour ; et celui qui aime, demeure en Dieu. » Or, celui qui demeure en Dieu, par l'amour, qu'a-t-il à faire d'une manifestation visible, matérielle, de la puissance ou de l'amour de son Dieu? Lequel est le plus près de Jésus? saint Jean, couché avec confiance sur son sein, ou la foule qui le suit, demandant à grands cris des miracles? Jésus a répondu : « Cette génération méchante et adultère demande un miracle; mais il ne lui en

sera point donné d'autre que celui de Jonas, le prophète ; et les laissant, il s'en alla. »

Cependant Jésus, dans son infinie condescendance, a souvent employé le moyen des miracles, pour attirer à lui les cœurs légers d'une génération « méchante et adultère ; » et nous sommes bien loin de conclure, de ce que nous venons de dire, avec quelques chrétiens à système, qu'il ne peut plus y avoir de miracles dans l'Eglise, attendu qu'ils ont cessé. Nous ne voulons pas nous arrêter à cette question, oiseuse s'il en fut jamais. Nous allons considérer, pour notre instruction, comment les autres Juifs de Béthanie profitèrent du plus grand miracle qui jamais ait été opéré aux yeux des hommes. Hélas ! qu'auraient dit les disciples ; qu'auraient dit les sœurs de Lazare, si, au milieu de leur joie, de leur bonheur et des épanchemens de leur vive affection, on leur eût annoncé que cette œuvre de puissance et d'amour, que cet appel puissant qui devait retentir dans toute la Judée et dans toutes les générations futures, que la résurrection de Lazare allait devenir la cause seconde des souffrances et de la mort du Saint et du Juste ? Auraient-ils pu le croire? Et pourtant, oh! mystère d'endurcissement et de dépravation! c'est ce qui arriva ; c'est ce que « le disciple que Jésus aimait » va nous raconter ! Comment sa plume, après nous avoir dépeint, en traits si attendrissans l'amour et les compassions de Jésus, ne

s'est-elle pas refusée à nous dévoiler ces abîmes d'iniquité ? Ah! c'est qu'il fallait que nous sussions bien que « celui qui aime est né de Dieu, » et que « le monde est plongé dans le mal. »

Mais quelques-uns d'entre eux s'en allèrent aux Pharisiens, et leur dirent les choses que Jésus avait faites. Quoi ! ils sont venus à Béthanie « pour consoler Marthe et Marie ; » ils ont vu leur douleur ; ils ont vu leur céleste Ami s'approcher en pleurant du tombeau de Lazare; ils l'ont vu élever au ciel ses regards majestueux ; ils ont entendu sa prière ; ils ont entendu sa voix puissante : *Lazare ! sors dehors !* ils ont vu le mort sortir de la tombe ; ils ont vu les transports de joie, de bonheur, de reconnaissance qui s'emparèrent de tous les cœurs ; et, au lieu de « voir la gloire de Dieu » et de se prosterner aux pieds de Jésus, ils vont avertir ceux qu'ils reconnaissent pour ses plus mortels ennemis ! Voilà l'homme ! Voilà ce qu'il est ou ce qu'il peut devenir, dès qu'il est livré à son endurcissement ou à sa haine de Dieu ! Et vous dites qu'il est naturellement bon ! qu'il aime la vérité ! qu'il se rend à l'évidence ! Je vous croirais plutôt si vous me disiez que le rocher cède aux vagues qui, depuis des siècles, viennent se briser et expirer refoulées à ses pieds. Si l'évidence accablante qui sortit du tombeau de Lazare ne put convaincre un homme ; si l'amour que Jésus y montra ne put toucher son cœur, apprivoiser sa

haine, (pardonnez l'expression), alors cherchez dans vos systèmes de religion et de morale quelque moyen plus puissant, et prouvez-nous la bonté et la tendresse naturelle du cœur de l'homme. Mais nous vous prévenons que nous voulons des faits, et que nous ne nous contenterons ni de vos mots, ni de vos phrases, ni de vos assertions. Ah! reconnaissez-le plutôt, il n'y a que la puissance de la grace de Dieu qui soit capable de persuader, de toucher, de changer le cœur de l'homme. Ne dites pas que, s'il y avait dans la révélation plus d'évidence, ou, dans l'Evangile de Christ, moins de choses qui surpassent sa raison, il croirait plus aisément. Non; les Juifs qui, sur le tombeau de Lazare, restent incrédules et ennemis de Jésus, portent contre vos raisonnemens un témoignage irrécusable, et nous fournissent un commentaire *de fait* sur ces remarquables paroles de Jésus : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seraient pas non plus persuadés, quand même quelqu'un des morts ressusciterait. » Voulez-vous encore une preuve? écoutons les sacrificateurs et les Pharisiens.

Alors les principaux sacrificateurs et les Pharisiens, ayant ouï le rapport qui leur fut fait par les témoins oculaires de la résurrection de Lazare, *assemblèrent un conseil* spécial, pour délibérer sur cette importante affaire. Ce sont les *principaux sacrificateurs*, les ministres de la religion, ceux à

qui Dieu a confié le soin de travailler à sa gloire et à l'avancement de son règne, ceux qui doivent s'efforcer, de tout leur pouvoir, de toute leur influence, de répandre la vérité dès qu'ils la connaissent, et quoi qu'il puisse leur en coûter. Or, comment répondent-ils à ces obligations sacrées? *Que ferons-nous?* demandent-ils eux-mêmes. Outre la connaissance qu'ils ont de leur devoir, comme ministres de Dieu, ils ne peuvent ici être dans l'erreur, pas même dans le doute; ils sont persuadés des miracles de Jésus; c'est leur propre aveu : *Cet homme fait beaucoup de miracles!* et cette connaissance, cette persuasion est un talent précieux qui leur est confié, et dont ils rendront un compte redoutable, quel que soit leur jugement. Or, avec tant de connaissance, tant de lumières, tant de persuasion, s'élève-t-il au milieu d'eux quelque Gamaliel, qui fasse entendre avec force la voix de la vérité et de la justice? Y a-t-il dans ce corps ecclésiastique quelque « Israélite sans fraude » qui dise : *Cet homme fait beaucoup de miracles!* donc il est de Dieu, donc nous devons l'écouter, et nous ranger humblement à l'obéissance de sa doctrine? non! Tout, au contraire, dans ce conseil, est passion, égoïsme, orgueil. Idolâtres d'eux-mêmes, de leur orgueil, de leur vanité, de leur influence, de leur argent, « la gloire de Dieu n'est point devant leurs yeux, » et dès-lors, que pouvons-nous attendre d'eux? pas davantage que de tout homme dont le cœur n'a pas

été changé, sanctifié. Vous ne nous direz point ici que nous prenons un exemple de la dépravation du cœur humain dans la classe la plus dépravée de la société. Ce sont, au contraire, les hommes les plus éclairés, ceux chez qui l'éducation doit avoir le plus efficacement développé le sens moral, en un mot, les ministres de la religion. Eh bien! écoutons-les; cherchons en eux ces sentimens de droiture, de justice, de vertu, que vous soutenez être dans le cœur de l'homme. Voici leur raisonnement; voici comment ils répondent à cette question naturelle : *Que ferons-nous?*

Si nous le laissons faire, chacun croira en lui, et les Romains viendront, qui nous extermineront, nous, et le lieu, et la nation. Si nous le laissons faire! Ainsi, dès l'abord, il ne s'agit pas même de savoir s'il est de Dieu, s'il annonce la vérité, s'il est le Messie promis à Israël! La question de vérité, de justice est, dès l'entrée, foulée aux pieds! on n'y donne pas même un instant; on ne la prend pas même en considération! Il ne s'agit donc que de ne plus *laisser faire*, que d'empêcher par la force brutale, que de condamner! Oh! profondeur d'iniquité! dégradation effrayante du cœur de l'homme! mépris inconcevable des principes les plus simples et les plus sacrés de la justice et de la vertu! Ce seul mot nous a dévoilé tout l'abîme de corruption qui remplit l'ame de ces juges en Israël, de ces faux prophètes, qui,

« possédant la clef de la science, non-seulement n'entrent point eux-mêmes, mais empêchent ceux qui voudraient entrer ! » *Si nous le laissons faire !* Insensés ! faibles vermisseaux de la poussière ! vous discutez dans votre misérable orgueil si vous *laisserez faire* Celui qui vient de commander en maître à la mort et au sépulcre, Celui qui vient de nous révéler une puissance toute divine, Celui qui a fait les mondes, Celui qui, d'un mot, pourrait vous faire rentrer dans le néant d'où il vous a tirés ! C'est ainsi qu'un déplorable aveuglement est toujours le compagnon de l'inimitié contre Dieu, et de la passion. C'est ainsi que, de nos jours, comme aux jours du Christ, on voit « les grands de la terre, » *les Pharisiens et les principaux sacrificateurs* « projeter des choses vaines, et consulter ensemble contre l'Eternel et contre son Oint, » contre l'éternelle vérité de Dieu, à laquelle l'univers entier est promis pour conquête. Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil. Et puisque le Christ lui-même, puisque ses disciples après lui et ses serviteurs de tous les siècles, ont rencontré des ennemis acharnés dans ceux mêmes qui devaient, par leur vocation, les seconder de tous leurs efforts, les témoins fidèles de la vérité, telle qu'elle est en Jésus, s'étonneraient-ils de rencontrer, de nos jours, la même inimitié, les mêmes obstacles, les mêmes persécutions, portées contre eux, au nom de la religion et de l'autel ? On peut s'en affliger, mais non s'en étonner ; on peut en souf-

frir, mais non cesser d'invoquer Celui qui est tout-puissant pour « ouvrir les yeux des aveugles. »

Mais poursuivons ; écoutons les argumens des principaux sacrificateurs ; car il faut des argumens, ou du moins des prétextes ; de quelque part qu'on puisse les tirer, il en faut ; en voici donc :

Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront, qui nous extermineront, nous, et le lieu, et la nation. Voilà deux raisons bien puissantes ; deux *considérans* bien concluans ! *Tous croiront en lui ;* et *les Romains viendront.* Mais pas un mot de ce que Jésus a *fait* de condamnable ! pas un mot de *principe !* tout l'argument repose sur des *conséquences* imaginaires ; et pourtant il faut condamner ! *Tous croiront en lui !* Quel témoignage rendu à la puissance de la vérité que Jésus annonçait ! Eh ! s'il est de Dieu, s'il *fait beaucoup de miracles,* s'il est le Messie, le Libérateur promis à Israël, réjouissez-vous donc de la foi qu'on a en lui ; soyez les premiers à le montrer au peuple comme le Docteur qu'il doit suivre, comme le Sauveur qu'il doit aimer, et en qui il doit placer toute sa confiance ! C'est vous qui devez connaître les prophéties qui l'ont annoncé à la terre ; c'est vous qui êtes placés, comme des sentinelles, en Israël ; c'est vous qui devez connaître les temps et les momens du rétablissement du règne spirituel

de David; que n'êtes-vous à votre poste! que ne proclamez-vous, du haut de la chaire de Moïse, le Roi-Messie, le Sauveur! Mais si *tous croient en lui*, que deviendront notre influence sur le peuple, nos honneurs, notre considération, nos places? Voilà le mot de la question; voilà le véritable argument; voilà ce que vous redoutez bien plus que les Romains; voilà votre idole: *l'orgueil.* Il faut que devant cette idole, tout fléchisse le genou, fût-ce même le Roi de gloire qui vient de rappeler Lazare de son tombeau, et que quatre mille ans de prophéties avaient annoncé à la terre! *Les Romains viendront!* Et qu'importe! Vous, enfans d'Abraham, vous qui vous glorifiez de votre liberté; vous qui, bien que vaincus par les maîtres du monde, vous vantez de n'avoir jamais courbé la tête sous le joug humiliant des Césars, auxquels vous refusez obstinément le titre de *seigneur*, vous voilà tremblans quand il s'agit de la cause de l'éternelle vérité, de la gloire de votre nation, du salut éternel des ames immortelles dont Dieu vous a confié la charge! Qu'est devenu votre courage? Mais non; ce n'est qu'un vain prétexte; car les principaux sacrificateurs savent très-bien que les Romains tolèrent, par politique, toutes les religions des peuples qu'ils ont conquis, et que la nation juive ne sera pas plus *exterminée* pour croire en Jésus que pour croire à Moïse. Et toutefois, quel puissant argument, si l'orateur pouvait inspirer à ses collègues cette crainte de voir *ex-*

terminer eux, *le lieu* (le temple), *et la nation*. Plus de temple, plus d'honneurs, plus de places, plus de revenus... Nous voici arrivés à notre première conclusion : il faut condamner !

Cependant, oh ! aveuglement de l'homme qui s'élève contre Dieu ! il fut éternellement vrai que « le méchant fait une œuvre qui le trompe. » Les sacrificateurs condamnent Jésus, de peur que *tous ne croient en lui ;* et c'est précisément cette mort du Saint et du Juste qui ira réveiller, dans le cœur des hommes de toutes les générations futures, la foi en Jésus ; c'est précisément cette mort qui, à la première prédication de Pierre, qui la reproche à la nation, touche de componction et convertit à la foi en Jésus cinq mille personnes ! Les sacrificateurs condamnent le Christ, de peur que les Romains ne viennent *exterminer eux*, *et le temple*, *et la nation ;* et c'est précisément par cet acte que, mettant le comble à leurs forfaits, ils attirent sur eux le dernier jugement d'un Dieu saint, et juste, et les Romains vinrent en effet, et *exterminèrent les sacrificateurs*, *et le lieu*, *et la nation !* Oh ! s'il y avait encore dans les ennemis de la croix de Christ, de tous les temps et de tous les lieux, quelque reste de sagesse ; si le bandeau qui recouvre leurs yeux était moins épais, ils trembleraient de s'exposer à être trouvés « faisant la guerre à Dieu ! »

Tels étaient les argumens que l'on considérait dans l'assemblée, lorsque Caïphe, qui présidait, par sa dignité de souverain sacrificateur, ce conseil inique, se lève, impatienté par une délibération qu'il trouve déjà trop longue, et s'écrie d'un ton de colère : *Vous n'y entendez rien ; et vous ne considérez pas qu'il est de notre intérêt qu'un homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas.* NOTRE INTÉRÊT ! Voilà donc le motif qui doit faire disparaître tous les autres ! voilà donc le honteux *considérant* qui doit imposer silence à la justice ! Il y va de *notre intérêt ;* donc il faut condamner ! Que ce mot nous dévoile bien la vraie pensée de tous ces juges ! Quelles leçons ce mot va donner à toutes les générations futures ! Il est probable que les autres juges n'auraient pas eu l'impudeur de mettre ainsi à la lumière du jour la turpitude de leurs pensées ; car, à défaut de vertu, on veut du moins de l'hypocrisie; mais Dieu permit que le souverain pontife, que le successeur d'Aaron apprît au monde quel est le vrai mobile des actions de celui qui déclare la guerre à la vérité éternelle. *L'intérêt*, l'ignoble intérêt, avoué ou caché sous le manteau de l'hypocrisie : voilà le dieu de ce siècle, le prince de ce monde, l'idole impure à laquelle tout doit être sacrifié ! Et pour préserver le temple de cette divinité de l'homme inconverti, il ne s'agit pas seulement de ne plus *laisser faire*, comme le proposaient d'autres membres du sanhédrin ; il faut étouffer la

vérité, et non la combattre ; il faut, non pas prouver que Jésus a tort, mais le faire mourir : *Il est de notre intérêt qu'un homme* MEURE *pour le peuple!* Et qui s'en étonnerait? qui ne sait que l'impiété lâche le frein à cette inimitié, qui est au fond du cœur de l'homme non régénéré, et que « celui qui hait son frère est un meurtrier, » de fait ou d'intention, peu importe aux yeux de Dieu?

Mais, dira-t-on, c'est l'intérêt *de la nation* que Caïphe a en vue. Il paraît donc, en effet, que ce principe, qui permet d'immoler l'innocent pour l'intérêt général, ce principe, d'après lequel on commande un assassinat au nom de la justice, n'est pas nouveau sous le soleil ; Caïphe en avait l'ame remplie ; c'est pour lui un axiôme politique; c'est la *raison d'État,* qu'on ferait mieux d'appeler *raison d'enfer* et politique des démons. Les milliers de victimes sacrifiées à ce principe crient de la terre vers les cieux, et proclament la dégradation morale de l'espèce humaine, plus hautement que tout ce que l'on pourrait en dire. Mais non ; nous avons déjà montré que le salut de la nation n'était nullement impliqué dans la foi du peuple en Jésus. Tout ici est passion aveugle ; tout ici est *de notre* INTÉRÊT! Triste découverte! humiliante vérité! Oui, ô Jésus! meurs, meurs *pour ce peuple,* meurs pour le relever de cette profonde dégradation ; meurs pour produire en nous une nouvelle vie!

Chose étonnante ! c'est cette mort de délivrance et de salut que Caïphe prophétise ! comme Balaam, il veut proférer la mélédiction, et il prononce la bénédiction; il commande un meurtre, et il va accomplir le sacrifice de propitiation qui sera la rédemption du monde! Écoutons le commentaire de saint Jean : *Or il ne dit pas cela de lui-même; mais, étant souverain sacrificateur de cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation.* Caïphe est souverain sacrificateur, président d'une cour ecclésiastique suprême; il faut que sa prophétie involontaire vienne de haut; qu'elle en reçoive la plus grande importance; qu'elle retentisse solennellement aux oreilles de ceux qui l'entourent; qu'elle parvienne aux siècles à venir. *Il ne dit pas cela de lui-même.* Hélas! sa pensée impie, sa proposition unique est bien de lui-même, ou plutôt du démon; mais, oh! profondeur de la sagesse et de la puissance de Dieu ! Caïphe croit n'obéir qu'à sa passion; il croit servir les intérêts du royaume des ténèbres, et Dieu fait de lui, à son insu, un prophète de la vérité, un apôtre de la bonne nouvelle du salut! Dieu aurait pu faire tomber sur cet ennemi de son Christ quelqu'un de ces jugemens signalés, par lesquels souvent il punit l'impiété aux yeux de tous; il aurait pu le faire tomber, comme Hérode, rongé par des vers. Mais non ; l'ennemi de Dieu même doit servir à la gloire de l'Eternel; l'instrument aveugle de Satan doit annon-

cer les desseins de miséricorde de Dieu envers un monde déchu ; les mêmes paroles qui émanent d'un cœur rempli de haine et de colère doivent être pour la suite des âges un cantique de louanges et de bénédictions. Qui s'opposera désormais aux desseins de notre Dieu? Les ennemis de Christ s'assemblent, et c'est du sein de leur conseil que Dieu va tirer l'accomplissement de ses promesses concernant le règne glorieux de son Fils, et c'est leur chef qui doit annoncer au monde l'acte par lequel toutes les puissances des ténèbres vont être foulées aux pieds ! Si Dieu n'anéantit pas ses adversaires, il peut en faire des instrumens de sa volonté ; il pourrait tirer sa louange de l'enfer ; il pourrait contraindre les puissances des ténèbres à s'écrier, comme les anges du ciel : Gloire ! gloire soit à Dieu dans les lieux très-hauts !

Condamnez donc, mettez à mort le Prince de la vie ! et, si sa mort devient le signal de votre ruine éternelle, c'est autour de sa croix que viendront se *rassembler, non-seulement la nation, mais les enfans de Dieu qui étaient dispersés*, pour parler avec notre évangéliste. Ce n'était pas seulement pour ce peuple d'Israël, dont le conseil des sacrificateurs affecte de prendre à cœur les intérêts, que Jésus devait mourir, mais pour *les enfans de Dieu;* pour les rachetés de tout peuple, de toute nation, de toute langue, de toute tribu, lesquels

lui appartiennent par l'élection de son éternelle miséricorde.

O vous donc, *enfans de Dieu!* vous, qui êtes encore *dispersés* au sein des épreuves, au milieu des combats, considérez la volonté de Celui qui mourut pour vous; il veut vous *assembler;* il veut d'abord amener toutes vos pensées et vos affections captives au pied de sa croix; il veut vous séparer du milieu du monde, vous recueillir dans son bercail : et qu'auriez-vous à craindre? Écoutez sa prière qui monte pour vous vers les cieux : « Père, mon désir est, touchant ceux que tu m'as donnés, que là où je suis, ils y soient aussi avec moi. » Et cette prière est exaucée. Il n'est aucun de vos ennemis qui ne doive, en dernier lieu, contribuer à votre éternel salut, et donner gloire à Celui qui vous a sauvés. Être *rassemblés* de notre dispersion, habiter dans la réunion éternelle des enfans de Dieu : tel est votre glorieux partage, telle est la volonté de votre Père céleste; et qui s'y opposera? qui nous ravira de sa main? « Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les choses élevées, ni les choses basses, ni aucune créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, lequel il nous a manifesté en Jésus-Christ! »

Oh! si ma faible voix, qui n'a pu s'adresser,

dans le cours de ces méditations, qu'à quelques ames affligées que Jésus invite à goûter les « consolations du Dieu fort ; » si ma faible voix pouvait parvenir à ceux qui, de quelque manière que ce puisse être, s'opposent encore aux desseins de miséricorde de Dieu à leur égard, comme je les supplierais avec larmes d'avoir pitié d'eux-mêmes, de venir, pendant qu'il en est temps encore, à la source unique de la vie, à Jésus, au Sauveur des pécheurs ! Quelques jours encore, ô ames immortelles, et vous verrez de vos yeux ce Seigneur de gloire, qui viendra, non plus pour répandre des larmes de compassion sur le tombeau d'une ame, ou pour gémir sur la folie de ceux qui le rejetèrent, mais pour exercer la justice et le jugement, et pour « punir d'une peine éternelle ceux qui ne connaissent point Dieu et qui n'obéissent point à l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ. » Oh ! aimez Jésus sur le tombeau de Lazare, pour que vous puissiez l'aimer encore quand il viendra sur un trône de gloire !

Mais, toi seul es puissant, ô mon Sauveur ! pour nous tirer, comme Lazare, du tombeau de notre corruption, pour rendre la vie à ces desséchés, pour nous donner un cœur nouveau, capable de t'aimer, une vie nouvelle pour nous dévouer à ton service ; oh ! que ta Parole puissante retentisse donc en nous ! que notre mort spirituelle, que notre corruption ne puisse mettre aucun obstacle

à cette Parole par laquelle tu appelles les choses qui ne sont point, comme si elles étaient! Que ton amour infini embrâse nos cœurs encore glacés, en déracine l'égoïsme, en bannisse l'inimitié! T'aimer, ô Rédempteur charitable, t'aimer de tout notre cœur, de toute notre ame, de toute notre pensée : tel est le but de notre être, telle est la destination pour laquelle tu nous as donné l'existence, pour laquelle tu nous as rachetés à grand prix. Fais-nous atteindre ce but, avant qu'il soit trop tard! Arrache-nous à la perdition, sauve-nous, comme malgré nous-mêmes! Mais non, Seigneur, nous voulons t'aimer, comme un peuple de franche volonté; nous voulons te consacrer notre cœur, nos affections, notre vie, notre dernier soupir! N'es-tu pas l'Être souverainement bon, souverainement aimable? Eh! à qui nous en irions-nous! tu as seul les paroles de la vie éternelle!

ESSAI EXÉGÉTIQUE

SUR

LE CHAPITRE XI^e^ DE L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN.

Si nous n'étions bien convaincus que ce n'est plus à une impuissante apologétique qu'il faut demander des preuves de la vérité du Christianisme, capables de persuader et de convertir l'incrédule, nous dirions qu'aucune preuve plus convaincante, qu'aucun témoignage plus irrécusable ne peuvent lui être offerts que le miracle rapporté dans ce chapitre. La manière seule dont il est raconté par saint Jean, tous ces minutieux détails dans lesquels un témoin oculaire seul peut entrer, en établissent d'une manière irréfragable la crédibilité. En lisant ce chapitre avec calme, avec attention, on se sent pénétré d'une persuasion aussi entraînante, aussi certaine que pouvaient l'avoir ceux qui avaient vu de leurs yeux Lazare sortant de son tombeau. Or, s'il est établi que Jésus a opéré ce miracle, que d'inévitables conséquences vont se presser en foule et nous pousser irrésistiblement à la conclusion de Nicodème : « Maître, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu ; car personne ne peut faire les miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui ; » en d'autres termes, on reconnaîtra sans hésiter la divinité de la mission de Jésus-Christ, et l'on se soumettra sans réserve à ses enseignemens.

Mais non, l'expérience a prouvé combien ce mode de persuasion est impuissant pour la conversion des ames; l'intelligence peut être convaincue; il peut ne rester plus aucune objection raisonnable contre la vérité historique d'un fait; mais, tant que la Parole d'un Dieu juste ne s'est point attaquée à la conscience, le cœur n'est point changé : il n'y a ni conversion ni vie. Encore, cette conviction de l'intelligence est-elle la supposition la plus favorable que l'on puisse faire; car il ne faut pas oublier, comme l'observe avec raison le docteur Tholuck (*in loco*), il ne faut pas oublier que celui dont l'ame ne sait pas s'élever au-dessus des lois du monde visible, et reconnaître l'existence d'un ordre de choses supérieur, n'ajoutera pas davantage foi au récit d'un miracle qui porte toutes les preuves de crédibilité, qu'il ne croirait le miracle, même s'il eût été opéré sous ses yeux. Dès qu'un homme a entièrement perdu ce sens qui nous fait apercevoir les rapports qui existent entre un monde supérieur et notre univers; dès qu'il tient pour incroyable tout phénomène dont il ne peut pas se rendre compte par ses notions de causalité, les faits ne disent plus rien à son esprit, ils ne peuvent en changer la direction, ils ne peuvent le convaincre; et, plutôt que d'admettre la réalité de ce dont il ne peut pas se rendre compte, il aura recours à mille probabilités, peut-être même à des suppositions absurdes, pour s'expliquer ce que l'on n'explique pas : témoins les Pharisiens, qui finirent par attribuer au démon les œuvres dans lesquelles ils ne voulaient pas voir la main de Dieu, et où, pourtant, ils étaient forcés de reconnaître une puissance étrangère aux lois de la nature. Mais si un tel homme est doué d'un jugement trop solide pour pouvoir se réfugier ainsi dans l'absurde, il attendra plutôt quelque nouvelle lumière, quelque nouvelle explication; il s'abstiendra plutôt de toute réflexion sur un fait qu'il ne veut pas croire. Et tandis que, dans le domaine de l'histoire profane, il tiendrait pour un sceptique insensé tout homme qui n'a-

jouterait pas foi aux faits attestés par les témoignages simples et faciles que l'on requiert ordinairement, il ne craint pas de douter obstinément, dès qu'il faudrait admettre une influence supérieure aux notions pragmatiques de la raison humaine : c'est là une déclaration formelle qu'il *ne veut pas croire*. Qu'on ne s'y trompe donc pas ; c'est le cœur qui *croit* quand il est conduit à la foi par la conscience. L'esprit arrive ensuite à une facile persuasion. Au contraire, le cœur est rarement amené à la foi par l'intelligence. Il y a même une foi de l'intelligence, qui n'est pas plus la foi que réclame la parole de Dieu, qu'un cadavre n'est un homme : c'est ce que nous appelons une morte orthodoxie. (Voir les remarques sur le v. 46 de ce chap., Médit. XI.)

V. 1. Plusieurs circonstances portent à croire que Lazare était plus jeune que ses deux sœurs, dont Marthe était l'aînée. Ils sont nommés dans cet ordre au v. 5. Quelques commentateurs ont conclu de ces mots : *De Béthanie, du village de Marie et de Marthe*, (dans le premier cas ἀπο, dans le second ἐκ) que le village appartenait à la famille de Lazare. C'est contre toute probabilité. Marie, quoiqu'elle fût la plus jeune des sœurs, est ici nommée la première, peut-être à cause de la supériorité de son caractère ; elle était plus connue des disciples, voir v. 45.

V. 2. Saint Jean ajoute ces paroles par anticipation, en appelant à un fait qu'il ne rapporte qu'au ch. XII, 1-8. Il veut dès l'abord faire connaître la piété de Marie, et empêcher qu'on ne la confonde avec les autres femmes du même nom dont il est fait mention dans l'Evangile. La même action de Marie est encore rapportée Matth. XXVI, 6, et Marc XIV, 3, avec quelques légères divergences de lieu et de chronologie, assez faciles à expliquer. Mais il ne faut pas confondre, avec cette action, celle que rapporte Luc, ch. VII, 36. Ici c'est une femme ἥτις ἦν ἁμαρτωλος, *pé-*

cheresse ou *de mauvaise vie ;* tandis que le caractère de Marie, sœur de Lazare, reçoit de l'histoire évangélique un tout autre caractère. Plusieurs autres circonstances du récit de saint Luc, surtout la chronologie, sont entièrement différentes.

V. 3. Les sœurs de Lazare savaient où était Jésus ; leur première pensée est d'envoyer vers lui. Comme Béthanie n'était éloignée que d'une journée de chemin de l'endroit de la Pérée, où Jésus s'était retiré, à cause des persécutions des Juifs, elles pouvaient espérer d'avoir promptement son secours ; ον φιλεῖς, *celui que tu aimes*, est plus modeste, observe Bengel, que si elles eussent dit : *Celui qui t'aime*, ou *ton ami*. (v. 11.)

V. 4. Renferme la réponse de Jésus aux messagers des sœurs de Lazare. Ces paroles : *Cette maladie n'est point à la mort*, présente quelque difficulté ; προς θάνατον *à la mort*, est employé *adverb.*, et a la même signification que θανασιμος, *mortel*. Mais comment Jésus peut-il dire que cette maladie ne sera pas mortelle ? Lazare mourut, et probablement il était déjà mort quand Jésus prononçait ces mots. *Lücke*, après quelques suppositions, admet sans scrupule que Jésus croyait réellement que Lazare ne mourrait pas, et que lors même que la maladie *serait* mortelle, elle tournerait encore *à la gloire de Dieu*. On ne peut pas facilement, en effet, se débarrasser de cette seconde partie de la réponse de Jésus en admettant qu'il se soit trompé ; c'est pourquoi Gabler, coupant le nœud gordien, au lieu de le délier, nous dit que ces mots : *mais pour la gloire de Dieu*, sont ajoutés par saint Jean, et non contenus dans la réponse de Jésus. Mais ces mots prouvent que « Celui qui savait ce qui était dans l'homme, » n'ignorait point quelle serait l'issue de la maladie de Lazare. Que l'on compare l'entretien de Jésus avec ses disciples v. 11—14, et que l'on

doute encore, si l'on peut, que Jésus sût ce qui se passait à Béthanie. Je sais bien qu'on a supposé qu'entre la réponse de Jésus et cet entretien sur la mort de Lazare, le Sauveur pouvait avoir reçu un second message de Béthanie, et qu'il avait ainsi appris la mort de *son ami*. Mais une *supposition* n'est pas un *fait*, et rien n'est plus improbable que cette supposition; car saint Jean, qui rapporte tous les plus minutieux détails de notre histoire, aurait-il passé sous silence ce second message des sœurs de Lazare, s'il avait eu lieu en effet? D'autres ont supposé que la maladie de Lazare pouvait n'être pas considérée comme mortelle au moment où Jésus parlait, mais qu'elle le devint depuis. Outre la fausseté historique d'une telle idée, quel jésuitisme! Nous voyons évidemment que Jésus s'élève ici au-dessus de la maladie, de la mort, du sépulcre d'où il ramènerait Lazare plein de vie, et que l'*issue* de toute cette épreuve ne serait point *à la mort*, mais *pour la gloire de Dieu*. Bengel me paraît avoir exposé d'un mot la pensée de Jésus : *Cette maladie n'est point* πρὸς θάνατον, *ad mortem*, dit-il, *quâ sorores fratrem amitterent*, une mort par laquelle les sœurs dussent perdre leur frère. Que si l'on demande pourquoi Jésus fit une réponse si obscure, on en peut trouver la raison, comme le font Calvin et Tholuck, dans l'intention que Jésus avait de rester encore deux jours au lieu où il était, et par égard, soit pour ses disciples, dont il voulait ainsi adoucir l'inquiétude et prévenir les pensées qu'ils pourraient avoir sur leur Maître, le voyant abandonner Lazare à son danger, soit pour les sœurs de Lazare dont il voulait exercer la foi pendant leur épreuve. Plus tard, il dit à Marthe : « Ton frère ressuscitera ! » ici il ne lui parle que de la gloire de Dieu. *Afin que le Fils de Dieu soit glorifié* n'est pas seulement, comme le pensent Lücke et Tholuck, *explicatif* de la première phrase : *pour la gloire de Dieu;* mais bien pour y ajouter cette importante vérité, que la gloire de Dieu est inséparable de la gloire du

Fils de Dieu : « *Gloria Dei et gloria Filii Dei, una gloria.* » Bengel.

V. 5 peut avoir rapport à ce qui précède ou à ce qui suit. Dans ma méditation sur ce sujet j'ai préféré le dernier cas. Saint Jean veut qu'on ne puisse douter de l'amour de Jésus, bien qu'il se dispose à rester encore deux jours au lieu où il était. Calvin comprenait ainsi ce verset. Tholuck, à cause de la tournure de la phrase, préfère le rapporter à ce qui précède. Dans ce cas, l'Evangéliste voudrait faire sentir qu'il y avait dans la réponse obscure de Jésus un dessein de bienveillance envers la famille qu'il aimait.

V. 6. Lücke ne peut concevoir que le retard de Jésus fût volontaire. Il pense que le Sauveur, occupé peut-être à la guérison spirituelle des ames, plus importante à ses yeux que la maladie corporelle de Lazare, ne voulut point encore quitter la Pérée. Sans doute que Celui qui employait avec tant de fidélité « les douze heures du jour, » (*v.* 9.) ne resta pas oisif pendant ces deux jours d'attente. Mais il faut avoir bien peu étudié les voies de Dieu envers ses enfans pour chercher ici d'autres motifs que celui d'éprouver la foi des deux sœurs, et de faire voir au monde la plus grande manifestation de puissance divine que Jésus ait encore déployée. Il agit ici comme le fait souvent notre Père céleste qui n'envoie son secours qu'au moment de la plus grande détresse, comme l'exprime si bien Calvin dans ces belles paroles : « *Rogatus, sæpe auxilium suum differt, vel ut orandi ardorem magis acuat, vel ut patientiam nostram exerceat simulque assuefaciat ad obsequium.... Nam utcunque cesset, nunquam tamen dormit, nec suorum obliviscitur.* »

V. 7. Ἔπειτα μετα τοῦτο forme ici un gracieux pléonasme ; *puis, après tout cela :* on dirait que saint Jean est heureux

de montrer enfin son Maître partant pour Béthanie et allant au secours de ses amis affligés.

V. 8. Les disciples craignent encore pour leur Maître et pour eux-mêmes la haine meurtrière des Juifs. Le mot νῦν, *maintenant*, signifie ici comme souvent dans les auteurs classiques : *il y a peu de temps*, comme portent nos traductions françaises.

V. 9, 10. Chrysostôme a donné de ces paroles deux explications qui ont été alternativement adoptées par plusieurs exégètes, tant anciens que modernes. Il voit dans la réponse de Jésus, 1° la déclaration que celui qui marche dans la voie du devoir, et qui ainsi agit avec une conscience pure, n'a rien à craindre des hommes ; ou bien, 2° que celui qui marche à la lumière du jour, ouvertement, ne bronche point et n'a encore rien à craindre (cette lumière étant alors l'emblème de la lumière divine à laquelle il marche). Jésus lui-même se nomme *la lumière du monde*. Augustin, Bède, Erasme, ont suivi la première explication ; Calvin a préféré la dernière : « *Vocatio Dei instar lucis diurnæ est quæ nos impingere non patitur. Quisquis ergo Dei verbo obtemperat,.... illum quoque habet è Cœlo ducem ac directorem.* » Mais ni l'une ni l'autre de ces explications ne rend compte de ces mots : *N'y a-t-il pas douze heures au jour?* Ceci a donné lieu à une troisième interprétation qui se trouve déjà indiquée par Apollinaris, et que Lücke a suivie exclusivement. Il voit dans *les douze heures du jour* une image du temps prescrit de notre vie, qu'il faut employer avec fidélité ; et cela est en harmonie avec le ch. IX, v. 4. Alors *la lumière du monde* serait ici, sans figure, *le soleil*, parce que les Juifs comptaient la durée du jour, 12 heures, du soleil levant au soleil couchant. Le réformateur Bucer a adopté cette explication. On ne peut douter que cette pensée de la brièveté de la vie ne soit

dominante dans la réponse de Jésus à ses disciples. Mais, évidemment, cette explication ne renferme pas toute la réponse. En disant : « Celui qui marche la nuit bronche, parce qu'il n'y a point de lumière *en lui*, » Jésus spiritualise ce qu'il a dit de la lumière. Car alors même qu'on pourrait admettre avec Lücke que εν αὐτῳ est mis pour un simple datif αὐτῳ, et que ἐστι εν αὐτῳ signifie ἐχει, quel serait le sens de ce dernier verset? « Celui qui marche la nuit, c'est-à-dire *après que le temps de sa vie est passé*, bronche, parce qu'il n'a pas de lumière en *lui !* » Il faut donc, tout en admettant comme prééminente la troisième interprétation, y joindre l'une des deux premières, et nous préférons celle de la *lumière spirituelle*. « N'y a-t-il pas douze heures au jour, pendant lesquelles il nous faut accomplir l'œuvre qui nous est donnée à faire ? Hâtons-nous ! car la nuit vient pendant laquelle nul ne peut travailler, et soyons sans crainte, car en marchant *à la lumière* de l'Esprit de Dieu, en consultant sa volonté et sa parole, nous ne broncherons jamais. » Quelques-uns ne veulent pas spiritualiser *la lumière*, et ont rapporté εν αὐτῳ à κοσμος, *monde*, du verset précédent : « Celui qui marche dans les ténèbres bronche, parce qu'il n'y a point de lumière au monde. » Cette relation, trop éloignée, est contraire à la construction grammaticale et ne répond pas à notre objection. Enfin, pour qu'il ne manquât rien à la diversité d'opinions sur ce passage, quelques-uns ont cru que Jésus voulait simplement expliquer à ses disciples pourquoi il allait en Judée en plein jour et non pas de nuit.

V. 11—13. « Notre ami *dort*. » Cette douce image du *sommeil* pour la *mort* se trouve souvent dans la Bible, I Corinth. XV, 20. I Thessal. IV, 13. Ἐξυπνιζειν, *réveiller* pour *ressusciter*, se trouve dans Job XIV, 12, trad. des LXX. Les disciples, qui prennent à la lettre cette parole de Jésus, en concluent que Lazare est mieux, parce

qu'en effet, dans un grand nombre de maladies, le sommeil est un symptôme rassurant. Ils veulent ensuite en tirer la conclusion que Jésus ne doit pas aller en Judée, s'exposer inutilement à la haine des Juifs. Chrysostôme avait déjà fait cette juste observation. Ceux qui ont conclu, de cette image du *sommeil*, pour la *mort*, que les ames dorment en attendant la résurrection, l'ont plus mal comprise encore que les disciples.

V. 14, 15. Jésus explique παῤῥησία *librement, ouvertement*, sa pensée mal comprise. Ινα πιστευσητε, *afin que vous croyiez*, est une parenthèse, et il faut lier χαιρω avec οτι. *Croire*, ici signifie être affermi dans la foi, ainsi que l'observe Euthumius, en ajoutant πλειον ; car les disciples avaient déjà *cru*, dans un certain degré, lors du premier miracle de Jésus à Cana, ch. II, 11. πιστις et πιστευειν, *la foi*, *croire*, n'a pas, dans le style de saint Jean, le sens absolu que Paul donne presque toujours à ces mots; mais bien un sens relatif, de *confiance* et de *foi* en Jésus, comme au Messie promis.

V. 16. Les disciples n'ayant pu dissuader Jésus d'aller en Judée, malgré tous les dangers, Thomas, qui lui est trop attaché pour s'en séparer, doutant de la toute-puissance de son Maître pour protéger les siens, s'écrie, avec douleur : « Eh bien ! allons-y aussi, afin que nous mourrions avec lui ! » Ainsi expliquent Chrysostôme, Calvin, Lücke, Tholuck. Le dernier observe qu'il y a une entière harmonie entre ce trait du caractère de Thomas, et la manière dont saint Jean nous l'a peint au ch. XX de son Evangile. Les commentateurs anglais, Scott et Henry, voient ces paroles sous un jour différent. Le premier trouve en Thomas « le langage d'une cordiale affection et d'un certain degré de foi, accompagné d'une grande ignorance de la puissance du Sauveur et de la faiblesse et de la ruse de son propre cœur ; » le dernier n'y voit qu'un courage héroïque par lequel Thomas

veut animer ses condisciples. Μετ' αὐτου, *avec lui*, doit-il s'entendre avec *Lazare* ou avec *Jésus ?* Avec Jésus, sans aucun doute. Ainsi le pensent Bengel, Lücke, Scott, Calvin. Ce dernier verrait dans les paroles de Thomas une ironie, s'il fallait croire qu'il veut dire *avec Lazare : Ac si dictum esset : quid proderit illùc venire ? nisi forte non possumus aliter amicorum officio defungi nisi ut mortem simul appetamus !* « C'est comme s'il disait : A quoi bon aller là ? à moins que nous ne puissions remplir le devoir d'amis qu'en allant chercher la mort ! » « Cela n'est point naturel, dit Scott ; car quel rapport y a-t-il entre la mort de Lazare et celle des apôtres ? »

V. 17. Pour qu'à l'arrivée de Jésus à Béthanie Lazare fût déjà depuis quatre jours dans son tombeau, il fallait qu'il fût mort le jour même où ses sœurs avaient envoyé à Jésus. Il y avait une journée de distance, ce qui prit un jour aux messagers, un jour de marche à Jésus, et deux jours qu'il était resté dans la Pérée, font les quatre jours de notre historien. Chez les Juifs du temps de Jésus, on enterrait les morts dès qu'ils avaient expiré ; Act. V, 6, 10. On ne gardait point un mort dans la maison pendant la nuit. (Jahn, Archéologie, part. 2, p. 427) Ἐχειν est souvent employé pour *être*. Ch. V, 5.

V. 18, 19. L'Evangéliste remarque ici la proximité de Jérusalem pour expliquer comment tant de Juifs avaient pu venir de cette ville pour consoler les sœurs de Lazare. *Quinze stades*, à peu près une demi-lieue. Plusieurs Juifs étaient venus, προς τας περι Μαρθαν και Μαριαν, *vers celles qui étaient autour de Marthe et de Marie* ; ces mots ne sont point un pléonasme ni une variante, mais prouvent que les sœurs de Lazare n'étaient pas seules pendant la maladie de leur frère ; elles avaient des amies ou des parentes *aux-*

quelles (προς τας) se joignirent les Juifs. C'est ainsi qu'on lit, Act. XIII, 13 : οἱ περι Παύλου, pour : *ceux qui étaient avec Paul.* Quant aux cérémonies d'enterrement et aux devoirs des *consolateurs* (dont j'ai fait mention dans la méditation sur ce sujet) voir *Jahn*, Bibl. Archéol. part. 1.vol. 2, § 233, et T. H. *Horne*, Introduction *to the critical study of the holy scriptures*, 5e Ed. p. 502.

V. 20—22. Marthe révèle ici le même caractère, la même vivacité d'impressions et d'action, que nous lui connaissons d'après l'Evangéliste Luc, ch. X, v. 40. Marie, au contraire, reste encore à la maison, soit à cause de sa trop grande douleur, soit, ce qui est encore plus probable, parce qu'elle n'était pas instruite de l'arrivée de Jésus; car nous voyons (v. 28, 29) que Marthe la lui apprend et qu'elle se hâte d'aller au-devant de lui. Marthe se trouve plus de foi en la présence de Jésus qu'il n'y en avait dans ses premières paroles : « *Scintillam fidei in his verbis latentem excitat ipse* » (Jesus). Bengel. « Il excite l'étincelle de foi qu'il y avait encore dans ces paroles. » En sorte qu'elle peut ajouter : ἀλλα και νῦν *même maintenant, je sais*, etc. Quelques-uns voient dans ces paroles un résultat de la promesse obscure de Jésus, v. 4, en sorte qu'elle espérait voir encore son frère rappelé à la vie, et cela d'autant plus qu'elle n'ignorait pas que Jésus avait ressuscité le fils de la veuve de Naïn et la fille de Jaïrus.

V. 23, 24. Cependant, la réponse de Jésus étant vague : *Ton frère ressuscitera*, Marthe paraît retomber ici dans la défiance, comme elle le fait v. 39; car elle ne voit plus rien de possible que *la résurrection au dernier jour.* C'est ainsi que Tholuck et Lücke exposent ces versets, et leur exégèse paraît naturelle.

V. 25, 26. Jésus, pour relever la foi de Marthe, pour

lui faire sentir que la confiance en Celui qui donne, doit toujours dominer la douleur que nous cause la perte de ses dons, veut apprendre à cette sœur affligée qu'il est lui-même la source de la vie et de tout ce dont nous pouvons jouir sur la terre. Εγω ειμι, dit-il, « c'est *moi*, moi-même qui suis la résurrection et la vie après laquelle tu soupires, et que tu n'oses entrevoir dans un lointain avenir. En ma présence la mort n'a plus d'empire; celui qui croit, vivra, *bien qu'il soit mort;* et celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais. » Εἰς τον αιωνα doit se rapporter au premier membre de la phrase, et il ne faut pas traduire : ne mourra pas pour toujours, mais : « *ne mourra jamais.* » Il y a là deux promesses pour chacune desquelles il requiert de *croire*, et il termine encore par cette question, qu'il adresse à Marthe : *Crois-tu cela ?* Apprenons de là le prix de la foi.

V. 27. Marthe paraît avoir honte de son manque de foi; en présence d'un tel Maître, comment douter? Marthe croit; elle en fait une entière confession; πεπίστευκα, le passé qui s'étend sur le présent; ou bien on pourrait traduire comme Bengel : *Ego hanc fidem suscepi.*

V. 28. Marthe, pleine d'espérance, « attendant quelque chose de bon » (τι ἀγαθον), comme s'exprime Euthumius, « des paroles de Jésus » s'en va en hâte appeler sa sœur, λαθρα, *en secret.* Peut-être que Jésus le lui avait commandé, pour ne pas attirer l'attention de ceux des Juifs qui étaient ses ennemis; ou, ce qui est plus probable, Marthe ne voulait exprimer qu'à Marie seule ses secrètes espérances.

V. 29, 30. Marie se hâte de venir à Jésus, hors du hameau où il était resté, soit pour ne pas attirer les regards de la multitude, soit pour se faire conduire au sépulcre,

qui, selon l'usage, devait être hors du village. Les Orientaux avaient coutume d'aller souvent au tombeau de leurs proches, pour y pleurer, surtout pendant les trois premiers jours du deuil. Cet usage s'observe encore dans l'Orient (Niebuhr, Reise nach Arabien, Th. I. S. 186.) Cela nous explique les paroles des Juifs, v. 31.

V. 32. Calvin observe, avec cette sagacité qui le met au premier rang des commentateurs, que si Jésus avait été considéré, à Béthanie, comme un simple homme, nous ne verrions pas la sœur de Lazare ne l'aborder qu'en se prosternant à ses pieds. On rendait cet honneur aux rois, dit-il; mais qu'y avait-il de royal, selon la chair, en Jésus? C'est pour une autre raison (*aliam in finem*) que Marie se prosterne à ses pieds, comme le faisaient tous ceux qui venaient implorer son secours. Nous ne lisons pas que jamais il les en ait repris, et pourtant c'est lui qui a dit : «Tu adoreras (προσκυνήσεις, tu te prosterneras) le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul.» Marie adresse au Sauveur les mêmes paroles que sa sœur, ce qui a fait supposer qu'avant son arrivée elles avaient répété entre elles : « Si le Seigneur eût été ici, notre frère ne serait pas mort. » C'est là tout ce que Marie peut exprimer; ses larmes l'empêchent de proférer aucune autre parole, ou bien il n'y pas assez de foi en elle pour exprimer, comme Marthe, une espérance hardie qui montrait sa confiance et sa foi.

V. 33-35. Il nous est bien difficile de nous représenter ce qui se passe dans l'ame de Jésus à la vue de cette scène de douleur. Il est ému de l'affliction de Marie, nous ne pouvons en douter; il exprime son émotion par ses larmes : Celui qui avait revêtu notre nature, dit Calvin, *spontè etiam humanos affectus simul induere voluit, ut nihil a fratribus, excepto tantum peccato, differret,* (a voulu aussi revêtir tous les *affectus* de notre nature, pour être en

toutes choses semblable à ses frères, excepté le péché, χωρις ἁμαρτίας).

Il n'y aurait donc en Jésus qu'une profonde compassion, une tendre sympathie pour l'affliction de Marie, qu'il voit pleurer à ses pieds, et cette émotion si purement humaine que produit en nous la vue de la mort. Ainsi pensent Calvin, Grotius, Lücke, Tholuck et Scott, qui y ajoute l'incrédulité des Juifs qui entourent Jésus. Certainement le contexte, surtout la parole des Juifs : *Voyez comme il l'aimait !* et enfin les larmes auxquelles Jésus donne un libre cours, parlent pour cette interprétation, que nous n'adoptons pourtant qu'avec défiance ; car la signification du verbe ἐνεβριμησατο, que nos traductions, d'après la Vulgate, rendent par : *il frémit*, a conduit une foule de commentateurs à adopter des explications différentes. Ce verbe, en effet, ne peint jamais, dans tout le Nouveau-Testament, ni dans les LXX, l'émotion du cœur, l'attendrissement qui fait couler des larmes, mais toujours un mouvement de *sévérité*, de *colère*, comme le latin *fremere*. V. Matth. IX, 30. Marc I, 43, où nos traductions portent : *menacer*, *défendre avec menaces*, et surtout Marc XIV, 5, *ils frémissaient*, ou, *ils étaient irrités contre elle*. De là vient que quelques exégètes anciens, et, parmi les modernes, Michaëlis, Storr, Kuinoël, van Meyer, croient que Christ, voyant déjà les dispositions ennemies des Juifs, en éprouva ce sentiment d'indignation, ou qu'il *frémit* en voyant la faiblesse et le peu de foi de Marie (1). Chrysostôme, Euthumius, qui avaient affaire ici à leur propre langue, prennent ce verbe dans le même sens, seulement avec cette modification, qu'ils pensent que Jésus éprouvait ce mouvement contre lui-même, (*en lui-même*, ou *par l'Esprit* qui était en lui, τῳ πνευματι), parce qu'il s'attendrit, et qu'il fit effort pour retenir ses larmes. A peu près ainsi Bengel : « *Ita Jesus*, *austeriore affectu la-*

(1) Luther traduit : *Er ergrimmete im Geiste.*

crymas hic cohibuit. » Cette interprétation est rendue improbable par le v. 35 : *Jésus pleura. Lange*, imitant une traduction arabe, prend πνευμα ici dans le sens de *respiration*, et traduit : *il soupira, il gémit.* On voit par ces opinions diverses que la difficulté est assez grande. En adoptant la première interprétation que nous avons indiquée, on recourt, pour aplanir la difficulté du verbe εμβριμᾶσθαι qui ne se prête pas bien à ce sens, à l'analogie de l'hébreu : זָעַף qui n'a pas seulement le sens de *sévérité* ou de *colère*, mais indique aussi un mouvement de *peine*, de *chagrin*, de *tristesse*. Ainsi Gen. XL, 6 : זֹעֲפִים est rendu par les LXX par *troublés ;* par la Vulgate : *tristes ;* par nos traductions : *fort tristes ;* de même Dan. I, 10. On voit que l'analogie n'est pas très-concluante, et qu'il faut toute la force du contexte pour faire adopter un sens antiphilologique. De plus, ἐταραξεν ἑαυτον, *il se troubla, s'émut*, n'explique pas le mot précédent. Cette dernière expression, cependant, considérée en elle seule, pourrait s'entendre d'une émotion d'attendrissement, de compassion ; εδακρυσεν ὁ Ιησους, *Jésus pleura.* Quelques-uns ont pensé que Jésus pleurait non sur la mort de Lazare, mais, au contraire, parce qu'il allait le rappeler dans ce monde de misère. Cette idée, quelque peu vraisemblable qu'elle soit, peut facilement trouver place dans un cœur d'homme, sans que pour cela il soit trop misanthrope.

V. 36, 37. Les larmes de Jésus excitent parmi les Juifs deux sentimens divers : les uns, touchés de ces larmes qu'ils lui voient répandre, disent : *Voyez comme il l'aimait!* d'autres, concluant de ses larmes qu'il ne lui restait plus qu'à regretter Lazare, ne pouvant le rendre à la vie, disent : *Celui qui a ouvert les yeux de l'aveugle...* (V. Jean IX). Ils concluent *à majori ad minus;* car, rendre la vie à un aveugle-né est plus que d'empêcher un malade de mourir. Mais ils ne peuvent s'élever jusqu'à conclure *à minori ad*

majus, et dire : « Celui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né pourra ressusciter cet homme. » *Sed infidelitas omnia in contrarium rapit*, dit Bengel ; « l'incrédulité prend tout à contre-sens. » Plusieurs commentateurs ne voient dans la parole de ces Juifs que leur intérêt pour la famille de Lazare, et leur étonnement que Jésus ne l'ait pas secourue. Mais qui ne voit l'incrédulité dans ces mots : Ne *pouvait-il pas ?* et s'il *pouvait*, pourquoi n'a-t-il pas *voulu ?* C'est la même incrédulité qui se trouve dans la parole des sœurs de Lazare : *Si tu eusses été ici...* et elles ont l'air de conclure que, *de loin*, il ne pouvait pas empêcher la mort, et que, *maintenant*, il ne peut plus secourir. La foi que Jésus demande et qu'il loue, est celle du centenier : « Dis *seulement un mot*, et mon serviteur sera guéri ; » celle de la femme malade : « *Si seulement* je touche le bord de son vêtement, je serai guérie. »

V. 38. De nouveau le mot difficile εμβριμωμενος ; c'est peut-être le sens qu'on est porté à y donner ici qui a influé sur l'exégèse du verset 33. Lücke, et après lui Tholuck, supposent que Jésus frémit ici parce qu'il n'avait pas *pu* secourir plus tôt. Quelle misérable idée de la puissance de Celui qui s'avance vers un tombeau comme Prince de la vie ! Tholuck l'a reçue sans la considérer ; elle ne lui serait pas venue à lui-même. Bengel croit qu'il frémit de l'incrédulité des Juifs ; c'est l'interprétation ordinaire. Ne pourrait-on pas y joindre celle de Calvin, ou même la préférer : « *Quia non accedit Christus ad sepulcrum tanquam otiosus spectator, sed athleta qui se ad certamen instruit, non mirum est si iterum fremat : violenta enim mortis tyrannis, quæ illi vincenda erat, ante oculos versatur.* (Voir la méditation sur ce sujet.)— *C'était une grotte* σπηλαιον taillée dans le roc, comme en avaient tous les Orientaux à leur aise. Il y avait une porte d'entrée, refermée par une pierre

(c'est ce qu'il faut entendre par ἐπ' αὐτῳ, et l'on y descendait par un étroit escalier.

V. 39. Jésus commande qu'on ôte la pierre, ce qui ne se faisait jamais chez les Juifs, lors même qu'on visitait souvent le sépulcre. Marthe frémit à cette vue. Son espérance cède à l'horreur que lui inspire ce sépulcre, déjà rempli de corruption. Tout cela est compris dans ce mot, si naturel, de saint Jean : Marthe, *la sœur du mort*, la sœur de ces restes cinéraires qui tombent en dissolution. ὀζει ; *il a déjà de l'odeur. Certamen rationis affectusve naturalis et fidei.* Bengel. (« Le combat de la raison, ou d'un sentiment naturel, et de la foi. ») « Certes, dit Calvin, il ne tint pas à Marthe que son frère ne restât dans le sépulcre ; car, rejetant toute espérance de le voir revivre, elle s'efforce d'empêcher Christ de le ressusciter. » Mais comment Marthe savait-elle que le corps de son frère était déjà en putréfaction? On a fait à cela trois réponses, qui toutes sont possibles : ou elle le supposait (car elle ajoute : τεταρτος γαρ ἐστι ; il est depuis quatre jours) ; ou elle s'en était aperçue en visitant le sépulcre (ce qui n'était pas impossible, puisqu'une pierre seulement en fermait l'entrée) ; ou, enfin, elle s'en aperçut au moment même où l'on ôtait la pierre.

V. 40. Il y a quelque chose d'un peu sévère dans cette réponse de Jésus : *Ne t'ai-je pas dit?* On peut supposer avec Lücke qu'il fait allusion à v. 25 et 26, ou avec Calvin, qu'il avait dit à Marthe plus que saint Jean ne rapporte. *Si tu crois.* Calvin, qu'on ne se lasse pas de citer, fait sentir par ces belles paroles la folie de l'incrédulité : « *Incredulitas obstruit accessum Deo, et quasi clausas ejus tenet manus.* » (L'incrédulité nous ferme tout accès au trône de Dieu et lui tient, en quelque sorte, les mains fermées.)

V. 41, 42. Ἀνω, *en haut. Amovit oculos ab objecto mor-*

talitatis in cœlum. Bengel.—Εὐχαριστω, *je te rends graces de ce que tu m'as exaucé*, montre que Jésus avait prié en secret, et que déjà il voit sa prière exaucée, bien que Lazare soit encore au tombeau. Il veut montrer d'avance au peuple quel est l'auteur du miracle, en en rendant gloire à Dieu, et en prouvant que, comme homme, il ne cherche pas sa propre gloire, et tout cela ἱνα πιστεύσωσιν, « *afin qu'ils croient* que tu m'as envoyé, » qu'ils voient en moi le Messie, le Sauveur. Tels sont les deux grands objets que Jésus a sans cesse en vue : la gloire de Dieu et le salut des ames. Il ne reste aucun prétexte aux ennemis de Christ pour attribuer ce miracle au démon, comme ils le firent quelquefois, jaloux de la gloire de *leur* Maître.

V. 43. Φωνῃ μεγάλῃ, *à haute voix*, afin que tous l'entendissent. « Il ne le touche point de sa main, il l'appelle de sa voix, afin que l'on vît plus distinctement sa puissance. » Calvin.—Δευρο ἔξω, *sors dehors!* Je ne sais pourquoi cette parole fait supposer à Lücke, et même à Tholuck, que quand Jésus appelle Lazare, la vie était déjà rentrée dans son sein, en sorte que Jésus n'a plus qu'à lui ordonner de sortir. A quoi bon cette supposition? et sur quoi repose-t-elle? Trouve-t-on peut-être que c'est peu rationnel d'adresser la parole à un mort? Mais cette même parole, « qui appelle les choses qui ne sont point, comme si elles étaient, » ne s'adressait-elle pas *au néant* lorsqu'elle dit : « Que la lumière soit! et la lumière fut? » Lücke croit avoir trouvé cette idée déjà dans Chrysostôme; fût-elle du célèbre évêque de Byzance, elle n'en serait pas moins fausse; mais je ne crois pas que jamais il l'ait exprimée; voici ses paroles : οὐκ εἰπεν, ἀναστηθι; ἀλλα, δευρο ἔξω, ὡς ζῶντι διαλεγόμενος τω τετελευτηκότι. « Il ne dit pas : *ressuscite!* mais : *sois dehors!* parlant *à un mort, comme s'il était vivant.* » C'est exactement ce que dit Bengel, en d'autres termes : *Tam facile Jesus Lazarum e sepulchro revocavit, quam si non modo vixisset*

Lazarus, sed etiam vigilasset. L'incrédulité ou le rationalisme, ce qui est la même chose, s'est arrêté à la supposition que Lazare n'était mort qu'en apparence, sans s'inquiéter de la corruption qui déjà s'était emparée de lui, ni de la pensée souverainement impie de faire jouer au Sauveur le rôle d'un charlatan qui en impose à la multitude. Nous disions, il y a un instant, après Bengel, que l'incrédulité prend tout à contre sens; on peut ajouter que l'incrédulité rend les hommes fous, et même immoraux.

V. 44. D'autres commentateurs, Basilius, Euthumius, Chrysostôme, et quelques modernes, Lightfoot, Lampe, ont cru voir un second miracle en ce que Lazare pût marcher, bien qu'il eût les pieds liés de bandes. C'est avoir bien soif de miracles. Il faut se souvenir que chaque jambe, chaque bras, même chaque doigt de la main, était enveloppé séparément pour la sépulture, comme on le voit dans les momies égyptiennes. Σουδαριον (*suaire*) est latin, *sudarium*, et avait passé dans le grec et dans la langue rabbinique.

Saint Jean termine ici le récit le plus intéressant de son Evangile, laissant à notre imagination de nous représenter cette scène de résurrection et de *revoir*, et à notre cœur de sympathiser avec la famille de Béthanie, dans sa joie et son bonheur. On pourrait tirer de la résurrection de Lazare plusieurs leçons utiles, ou du moins de lumineuses inductions sur la manière dont le même Sauveur ressuscite les *morts* spirituels. Je ne l'ai fait ni dans les méditations, ni dans ces notes, parce que je préfère épuiser le sens littéral avant d'indiquer même le sens allégorique, qui ne doit être, pour un prédicateur, que secondaire, et qu'un exégète considère à peine comme étant de son ressort, à moins qu'il ne s'agisse d'expliquer des types bien constatés de l'Ancien-Testament. Une *spiritualisation* de notre récit his-

torique, pleine de justesse, de force, de talent, se trouve dans l'ouvrage de *Wichelhaus*, cité dans la préface.

V. 45, 46. Plusieurs des Juifs qui avaient vu le miracle crurent en Jésus. (Voir pour le sens de πιστευειν, *croire*, la méditation sur ces versets, et ce que j'en ai dit, v. 15.) Quelques commentateurs pensent que ceux des Juifs qui allèrent trouver les Pharisiens, pour leur raconter le miracle, étaient persuadés, et avaient l'intention de convaincre aussi les ennemis de Jésus. Saint Jean ne paraît pas avoir d'eux une opinion si avantageuse.

V. 47, 48. L'Evangéliste nous conduit maintenant sur une scène bien différente; nous le suivons dans le Sanhédrin, auprès des principaux sacrificateurs qui siégent pour juger le Saint et le Juste, dans le temple même de Jérusalem, où il y avait une salle pour ses séances. Ce conseil consistait en soixante-onze membres, et ne pouvait délibérer à moins qu'il n'y en eût vingt-trois présens. Trois classes d'hommes le composaient : les sacrificateurs ou prêtres du temple, les anciens, et les scribes. Cette cour jugeait, chez les Juifs, en dernier ressort, en matières civiles aussi-bien qu'ecclésiastiques. Cependant elle ne pouvait infliger la peine de mort sans la sanction du gouverneur de la Judée. Rien n'est plus surprenant que l'accusation portée ici contre Jésus : *Cet homme fait beaucoup de miracles.* Ουτος ὁ ἀνθρωπος, *cet homme* est une expression de mépris. Τοπος *le lieu* (v. 48) peut signifier le temple, ou la ville, ou tout le pays. L'opinion est divisée entre ces trois sens. J'ai préféré le premier (qui peut très-bien aussi comprendre le second), surtout à cause du mot ἀρουσιν, *ils extermineront, détruiront*, qui ne s'applique pas très-bien à tout un pays. La principale objection contre la signification *le temple* ou *la ville*, c'est qu'il devrait y avoir une particule démonstrative, *ce*

lieu, ou bien l'expression ordinaire ἁγιος τοπος, *le saint lieu*. Cet argument qui, sans doute, a quelque poids, ne me paraît pas décisif.

V. 49, 50. Comme la discussion se prolongeait, et que, peut-être, quelque membre du conseil parlait pour Jésus, Caïphe se lève et abrège l'affaire (voir pour la portée de ses paroles et celle de toute la délibération, Méd. XI[e]). Cet homme, étant sadducéen (Act. V, 17), ne pouvait nullement avoir à cœur même la religion de Moïse, qu'il ne croyait pas; qu'on juge par-là de sa justice envers Jésus, et de sa compétence à le juger.—*Il était sacrificateur de cette année-là*, ne doit pas faire penser que la charge de souverain sacrificateur fût annuelle. Elle devait être à vie et héréditaire dans la ligne mâle et directe de la famille d'Aaron. Mais comme cette place était d'une grande importance, les Romains l'avaient souvent donnée arbitrairement pour appuyer leur influence dans le pays, et dans ces temps de corruption, elle était vénale et se vendait au plus offrant (Josèphe, Ant. Jud. l. IV. ch. III. sect. 8, et XVIII, II, 2).— Ἐνιαυτοῦ ἐκείνου, *cette année-là* est donc ici simplement, comme l'observe Bengel, et après lui Lücke et Tholuck, pour désigner l'année remarquable de la mort du Sauveur. — Ὑμεις οὐκ οἰδατε οὐδεν, *vous n'y entendez rien, vous ne savez rien*. C'est une phrase méprisante (Prov. IX, 13.)

V. 51, 52. Ces paroles, qui ne présentent rien de très-difficile pour celui qui reçoit pleinement l'intervention immédiate de Dieu dans les affaires humaines, ont présenté aux commentateurs d'innombrables difficultés qu'ils se sont, en partie, créées eux-mêmes. Lücke n'y voit qu'une réflexion de saint Jean, à qui ne put échapper le rapport frappant qu'il y avait entre les paroles de Caïphe et le but réel de la mort de Jésus-Christ. « Dans quelle haute signification ces

paroles sont vraies! se serait-il dit à lui-même : Il veut la mort de Jésus pour le salut de la nation juive; et, en effet, il mourra, non-seulement pour la nation, mais, etc. En sorte que cet homme impie *prophétise* par la plus frappante coïncidence de ses paroles avec la réalité. » De cette manière, il n'y aurait aucune intervention immédiate de Dieu dans les paroles de Caïphe, et saint Jean n'y ferait remarquer qu'une de ces coïncidences accidentelles qu'on observe souvent dans la vie, sans qu'il y ait une direction spéciale et extraordinaire de la Providence. Mais il se présente deux objections qui rendent une telle interprétation inadmissible. Et d'abord, que faire de cette parole que saint Jean répète ici : *Etant sacrificateur de cette année-là?* On pourrait, sans doute, donner à ces mots le même sens qu'ils ont probablement, v. 49 : « C'était précisément dans cette année remarquable de la mort de Jésus qu'il était sacrificateur. » Mais n'est-il pas évident qu'il y a dans la pensée de l'Evangéliste un rapport d'opposition entre ces mots : *Il ne dit pas cela de lui-même*, et ceux-ci : Mais, *étant sacrificateur, il prophétisa que*, etc.? Et s'il n'y en avait point, pourquoi l'Evangéliste aurait-il répété cette observation, en apparence peu importante, que Caïphe était sacrificateur? Il faut donc admettre, sous ce premier rapport, que la pensée de saint Jean est que Dieu voulut que le souverain sacrificateur lui-même donnât malgré lui ce témoignage à une vérité qu'il méconnaissait dans sa rage, et que sa prophétie involontaire reçût une importance particulière, en sortant de la bouche du premier personnage de la nation juive. Ici nous avons à combattre à la fois l'incrédulité et la superstition : l'incrédulité, dans ceux qui, comme Lücke, pensent que saint Jean, en faisant prophétiser Caïphe, céda à une croyance rabbinique de son temps, qui accordait au souverain sacrificateur, comme tel, et indépendamment de son caractère personnel, le don de prophétie. Outre que l'on ne peut pas prouver que jamais une telle croyance ait

réellement existé, comme l'observe très-bien Tholuck, quelle basse idée des vues de l'Apôtre que Jésus aimait, et de l'esprit sous la direction duquel il écrivait! Il y a dans tout ce système d'*accommodation*, dont le rationalisme tire un si merveilleux parti pour se débarrasser des doctrines qui le gênent, quelque chose de si bassement faux, prêté aux plus divins caractères, que dis-je? souvent à Jésus lui-même, que je puis à peine me persuader que l'inventeur de ce système fût un honnête homme. A Dieu ne plaise que je comprenne le vénérable caractère de Lücke dans ce jugement sévère; il ne voit pas ici une accommodation, il y voit une erreur. Nous avons à combattre aussi la superstition à propos de ce passage, disais-je, parce que les catholiques romains en ont appuyé l'infaillibilité de leurs papes les plus démoralisés. Ils ont dit: « Si Caïphe, le sanguinaire Caïphe, a dit la vérité, si même il a prophétisé par l'Esprit de Dieu, pourquoi Dieu n'accorderait-il pas l'infaillibilité de son Esprit à notre pontife, quel que soit son caractère personnel? » Assurément, nous sommes loin de leur envier le rapprochement; mais si une fois Caïphe a proféré la vérité et a contribué à accomplir le salut du monde, en commandant un meurtre; si une fois Balaam a béni, lorsqu'il voulait maudire, s'ensuit-il que chaque meurtrier soit un prophète, ou que chaque homme qui a le cœur plein de haine puisse prononcer des bénédictions?

L'autre objection qui rend l'explication que nous avons d'abord indiquée impossible à soutenir, c'est le positif de ces mots: *Il ne dit pas cela de lui-même, mais il prophétisa que Jésus devait mourir* (τοῦτο δὲ ἀφ' ἑαυτοῦ οὐκ εἶπεν· ἀλλὰ ἐπροφήτευσεν ὅτι.....). Ici encore les sophismes exégétiques ne manquent pas; mais il serait trop long de les réfuter. Ces mots sont clairs et prouvent par eux-mêmes. Nous concluons que Caïphe prononça réellement, sans s'en douter, une prophétie, parce que Dieu fit, par son Esprit, qu'il exprimât son blasphème meurtrier en des termes qui donnaient un sens

auquel il ne pensait pas. « *Fuit ergo tunc quasi bilinguis Caïaphas. Impium enim et crudele necandi Christi consilium, quod in animo conceptum habebat, evomuit; Deus verò linguam ejus aliò flexit, ut, sub ambiguis verbis, vaticinium simul proferret... Eâdem voce blasphemat et simul prophetat Caïaphas.* » Calvin.

TABLE.

Pages.

PRÉFACE. 1

MÉDITATION I. — Lazare, Marthe et Marie. 9

MÉDITATION II. — Lazare malade. La gloire de Dieu. 27

MÉDITATION III. — L'amour de Jésus. L'épreuve de la foi. 46

MÉDITATION IV. — L'héroïsme de Jésus. Les douze heures du jour. 65

MÉDITATION V. — « Lazare, notre ami, dort. » . . 88

MÉDITATION VI. — La crainte de la mort. Le dégoût de la vie. 104

MÉDITATION VII. — Les quatre jours d'épreuve. Les premières consolations. 123

MÉDITATION VIII. — Jésus-Christ est la résurrection et la vie. 144

MÉDITATION IX. — « Jésus pleura. » 164

MÉDITATION X. — « Lazare ! sors dehors. » 189

MÉDITATION XI. — Les suites du miracle. 212

ESSAI EXÉGÉTIQUE. 235

FIN.

BS2615.8 .B71
La famille de Beethanie : meditations
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00065 2299